

LA GRACE,
POÈME.

TOME SECOND.

L A

Par

De l'A

NO

T

LA GRACE,
POÈME;

Par MONSIEUR RACINE,

De l'Académie Royale des Inscriptions
& Belles-Lettres.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXV.

É

I

Tirée
&
gio



É P I T R E S

S U R

L'H O M M E,

*Tirées des Ouvrages du même Auteur ,
& faisant suite au Poëme de la Reli-
gion.*

LI

L

Po

For

rév

rai

sup

pu

con

à

no

ne

l'o

cri

le

de

péc

dév

des

AVERTISSEMENT

S U R

LES DEUX ÉPÎTRES SUIVANTES.

LA raison , comme je l'ai fait voir dans le Poëme de la Religion , nous conduit à la Foi , en nous faisant sentir la nécessité d'une révélation. Lorsque nous demandons à cette raison , qui nous rappelle sans cesse à un Etre suprême , pourquoi l'ouvrage de cet Etre tout-puissant est sujet à tant de désordre , elle est contrainte d'avouer qu'elle ne peut répondre à une demande si bien fondée : elle reconnoît le désordre , & ne peut qu'en soupçonner la cause. Quelque crime a sans doute irrité l'ouvrier contre son ouvrage ; mais quel est ce crime ?

La variété des matieres que me fournissoit le Poëme de la Religion , ne m'a pas permis de développer cette preuve incontestable du péché originel , autant qu'elle mérite d'être développée : c'est ce que je fais dans ces deux Epîtres , en faisant voir que l'Homme

n'est point dans l'ordre , puisqu'il est *malheureux & méchant*.

Je n'ai pas besoin de prouver ces deux tristes vérités : l'Histoire Universelle est l'histoire des malheurs & des crimes des hommes ; & la poésie nous occupe toujours de ces deux objets. Nos malheurs & nos crimes fournissent les sujets des Poèmes Epiques & Tragiques. Je ne veux que prouver par ces deux vérités celle de notre dégradation. Si nous sommes malheureux & méchants , nous sommes dans le désordre : si nous sommes dans le désordre , nous ne sommes donc plus dans l'état où Dieu nous plaça d'abord. Si nous n'y sommes plus , nous avons mérité de le perdre par quelque crime ; & puisque nous sommes criminels , la Religion qui nous apprend le crime , & qui nous conduit à la guérison , est donc la véritable.

L'origine du mal physique & du mal moral n'a jamais pu être connue sans la révélation. Cicéron , éclairé par l'évidence même des choses , (a) *Cicero ipsâ rerum evidentiâ ductus* , reconnut le désordre , & se douta de la cause

(a) Saint Augustin.

Avertissement.

5

L'état de souffrance dans lequel naissent les enfans , lui fit conclure qu'ils naissoient sous un Ciel irrité , *sub Deo irato nasci oportere* ; & en disant qu'ils venoient sur la terre expier quelque crime commis dans une autre vie , il alloit jusqu'où l'on peut aller avec les seules lumieres de la raison.

Plusieurs autres Philosophes ne furent pas aussi sensés que Cicéron. L'ancien système des deux principes , attribué à Zoroastre , système qui admet deux causes , l'une du bien , l'autre du mal , causes coéternelles & indépendantes l'une de l'autre , fut très-répandu dans l'Orient. Héraclite croyoit expliquer la difficulté , en comparant l'harmonie du monde à celle d'une lyre , qui rend une harmonie produite par plusieurs cordes montées sur des tons différens. Maxime de Tyr , Platonicien , croyoit que les maux n'étoient pas dans l'intention de l'ouvrier , mais qu'ils étoient nécessaires pour la conservation de l'ouvrage , parce que la destruction des parties fait subsister le tout. Suivant ce principe , le Créateur n'est plus un Etre tout-puissant.

Chrysippe , dans un Ouvrage sur la Providence , dont Aulu-Gelle rapporte un long

passage, L. VI. prétendoit que le désordre n'étoit pas conforme au dessein primitif de l'ouvrier, mais une suite de l'ouvrage. Nos maladies, disoit-il, furent une suite du premier dessein par lequel nous devons jouir de la santé; il en fut de même des vertus: de la source qui devoit les produire, sortirent les vices par une affinité contraire. Quoique ces paroles aient fort peu de sens, il plaît à Bayle, en les citant à l'article de Chrysippe d'y joindre cette réflexion: *Je ne pense pas qu'un Payen ait pu rien dire de plus raisonnable dans l'ignorance où il étoit de la chute du premier homme; chute que nous n'avons pu connaître que par la révélation, & qui est la vraie cause de nos miseres.*

Cette opinion, qui paroît si raisonnable à Bayle, est aussi incompréhensible que celle de Zoroastre, d'Héraclite, & de Maximilien de Tyr. Ces anciens Philosophes aimoient mieux, comme la plupart des nôtres, débiter de grands mots qui n'expliquent rien, que de vouer leur ignorance. Ceux qui pensèrent comme Cicéron furent les plus raisonnables.

Cette grande difficulté ayant été résolue par la Religion Chrétienne, ne devoit plus être

agitée
sent a
le syst
eux u
se tro
se tro
tenir
mêm
que
& la
ché
hum
d'un
sant
Sain
C
phys
nich
tern
Die
reul
leur
non
ce
I
teur

agitée. Cependant comme les absurdités plaisent aux hommes , les Manichéens réveillèrent le système des deux principes , qui reprit par eux une nouvelle vigueur ; & les Pélagiens , qui se trouverent engagés à nier le péché originel , se trouverent par conséquent engagés à soutenir que nous étions aujourd'hui dans le même état où Dieu nous avoit mis d'abord ; que la douleur , l'ignorance , la concupiscence & la mort n'étoient point les peines d'un péché , mais les suites naturelles de la condition humaine , & l'apanage d'un Etre composé d'un corps & d'une ame. Ces deux sectes puissantes & nombreuses furent foudroyées par Saint Augustin.

Cet étonnant génie , aussi profond Méta-physicien que grand Saint , fit voir aux Manichéens l'impossibilité de deux principes coéternels ; prouva aux Palagiens que sous un Dieu juste , la créature n'est point malheureuse sans l'avoir mérité , & leur montra que leur opinion sur l'état présent de l'homme étoit non-seulement contraire à la révélation , mais à ce que la raison avoit dit aux Payens éclairés.

L'autorité ni les preuves de ce grand Docteur de l'Eglise , n'ont point arrêté ces nou-

veaux Docteurs , (on fait de quelle école) qui n'osant nier , comme Pélage , le péché originel , en nient les conséquences , sous prétexte de la possibilité de ce qu'ils appellent l'état de *pure nature*. Dieu , disent-ils , pouvoit créer l'homme , tel qu'il est aujourd'hui , avec une ame enveloppée de ténèbres , & sujette à la concupiscence ; avec un corps sujet aux douleurs , aux infirmités , à la mort : l'homme avoit été mis d'abord dans un état plus heureux ; mais ayant mérité de le perdre , il a été réduit à sa légitime. Certainement si n'étant point coupable aux yeux de Dieu , je n'avois reçu de lui qu'une pareille légitime , je ne pourrois me résoudre à l'appeller mon Pere. M'auroit-il donc fait à son image , s'il m'avoit fait si opposé à tous ses attributs ? En quoi une pareille image pourroit-elle ressembler à son original ? Je laisse ces Théologiens capables d'avancer ces absurdités , & je reviens à nos Philosophes.

Comme ils ne veulent point écouter ce que la révélation nous apprend , & reconnoître cette colere du Ciel contre les hommes , que soupçonnoit Cicéron , ils aiment mieux , en répétant les principes des Héraclites & des

Chryssippes , s'envelopper dans les mêmes ténèbres. Ils soutiennent qu'il n'y a aucun désordre ; que tout subsiste par un combat élémentaire , & que la discorde fait l'harmonie du tout. Ces esprits superficiels qui , en débattant des principes inintelligibles , croient paroître d'abstraites Métaphysiciens , interpréterent en leur faveur plusieurs endroits de *l'Essai sur l'Homme* , par M. Pope , & voulurent nous persuader que ce Poète célèbre pensoit comme eux. J'avoue que je me laissai entraîner à le croire ; ce qui fut cause que j'attaquai dans le Poème de la Religion , Chant II , & sur-tout dans mon Epître à M. Rousseau , ce principe *Tout est bien* , dont quelques personnes abusoient. La candeur , vertu naturelle aux grands génies , avec laquelle M. Pope me déclara ses sentimens dans sa Lettre déjà imprimée , me fit repentir de lui en avoir soupçonné d'autres. Cette Lettre me persuada que , dans son ouvrage , il n'avoit jamais entendu parlé de l'ordre primitif ; mais d'un ordre proportionné à une nature dégradée.

Des sentimens si conformes à la Religion ne sont pas ceux que j'attaque : j'attaque ces systèmes contraires à la raison , dans les-

quels on avance , que comme nos connoissances dépendent des organes des corps , les maladies de l'ame , comme celles du corps , sont une suite de l'humanité. *Les hommes , dit-on , sont ce qu'ils doivent être ; ils sont faits , comme les animaux & les plantes , pour croître , vivre un certain tems , produire leurs semblables , & mourir. De tous les animaux , ils sont les plus heureux.* Homere pensoit le connoître , quand il faisoit dire à son Jupiter , *Iliade 17* , que de tous les animaux que nourrit la terre , l'homme est le plus malheureux ; mais son Jupiter , quoiqu'appellé le pere des hommes , n'en étoit pas le créateur.

La Religion Chrétienne , loin de nous dire que nous ne sommes faits que pour *vivre un certain tems , produire nos semblables & mourir* , nous appelle à une autre vie , par l'inégalité même , avec laquelle sont partagés , entre nous , ces malheurs dont elle nous apprend l'origine. Tous les hommes ne sont pas également malheureux , comme je l'ai dit dans ma seconde Epître sur l'Ame des Bêtes :

Parmi nous , il est vrai , quoique tous condamnés ,
Il est des favoris qui semblent épargnés ;
Des mortels qu'en tout tems la fortune caresse ,

Avertissement.

II

Que sur des lits de fleurs , pleins d'une douce ivresse ,
Dans leurs brillans palais endort la volupté ,
Du tonneau d'amertume ont-ils jamais goûté ?
Le pauvre , né pour eux , leur vend ses bras serviles ,
L'un brûlé du soleil , rend leurs terres fertiles :
L'autre de leurs repas médite les apprêts ,
Et par des goûts nouveaux en réveille les mets.
Ce désordre m'apprend qu'un Juge équitable ,
Cette terre n'est point l'empire véritable.
Roi suprême , qui vois tes sujets dans lespleurs ,
Tu dois venir un jour terminer leurs douleurs.
Ils attendent ton regne , & dans cette espérance
Ils ne murmurent pas d'un moment de souffrance.

Ce secret de la Providence , qui faisoit dire à
Séneque , que le bonheur de Sylla étoit le crime
des Dieux ; & à Claudien , que la mort de
Ruffin à justifié les Dieux , ce que Malherbe a
dit après lui , *le Ciel est résolu de se justifier* ;
ce secret nous est développé par la Religion ,
qui nous apprenant que le Ciel se justifiera un
jour , effuie toutes nos larmes , soit que nous
en versions sur la condition humaine en général ,
soit que nos maux particuliers les fassent
couler. Toutes nos miseres nous prouvent la
vérité d'une Religion , qui peut seule nous
consoler. Voilà l'objet de ces deux Epîtres.

Dans la premiere , je montre par les maux
du corps qui ne finissent qu'à la mort , & par

les maux de l'ame , l'ignorance & la concupiscence , que nous ne sommes pas dans l'ordre. Comment une créature si malheureuse est-elle l'ouvrage de la souveraine Bonté ?

Dans la seconde , je prouve que nous ne sommes pas dans l'ordre par la plus horrible de nos passions , qui nous porte au barbare plaisir de nous entre-détruire ; passion qu'enfante l'orgueil. Comment une créature si criminelle est-elle l'ouvrage de la souveraine Sainteté ?

Convaincu de la vérité de ces belles paroles de Saint Léon : *Deus omnipotens & clemens , cujus natura bonitas , cujus voluntas potentia , cujus opus misericordia , &c.* comme l'homme dans l'état où je le vois , ne me paroît pas un ouvrage de la miséricorde de Dieu , j'en conclus qu'il a offensé sa justice.

É P I T R E

S U R

L' H O M M E.

ÉPITRE PREMIERE.

A M. LE CHEVALIER DE RAMSAY.

QUE l'homme est malheureux ! & que d'un Dieu terrible

Sur les enfans d'Adam la colere est visible ! (1)

Que l'homme est malheureux ! Pourquoi le répéter ?

Le feroit-il assez pour en pouvoir douter ?

Rarement il y pense , & souvent il l'ignore. (2)

Peut-il l'être à ce point ? Il l'est bien plus encore.

« Qu'avons-nous donc perdu ? (nous dit-il quelque-
» fois ,)

» Eh ! pourquoi voulons - nous que, déchus de nos
» droits ,

» Nous soyons ici bas d'illustres misérables ?

» Jamais de plus d'honneurs nous ne fûmes ca-
» pables. (3)

» Des peines aux plaisirs nous passons tour-à-tour.

» Tout change ; c'est la loi. La nuit succede au jour.

Tome II.

B

ÉPITRE

- » Les tems les plus serrens font suivis des orages.
 » La terre languiroit sous un ciel sans nuages ;
 » Ces moissons , l'ornement de nos riches vallons ,
 » Non moins que des zéphyrs veulent des aquilons ;
 » Oui , de tout l'univers le désordre est la vie ,
 » Et la discorde même enfante l'harmonie.
 » Mortels , à votre état conformez vos desirs :
 » Dieu vous appelle à lui *par la voix des plaisirs.* »

Et moi, j'entends tonner la voix de la vengeance; (4)

La nature à mes yeux n'étale que souffrance ,
 Et me rappelle à Dieu par un cri de douleur.
 Cette plaintive voix , tu l'entends dans ton cœur ,
 Cher RAMSAY : ta raison , contrainte de se rendre
 A l'aveu d'un forfait qu'elle ne peut comprendre ,
 Te dit , ainsi qu'à moi , que l'ordre est renversé ,
 Et que nous naissons tous sous un ciel courroucé.
 Je vais ici la suivre , & , soutenu par elle ,
 Remonter au forfait que la foi nous révèle.

Qui jamais de nos loix n'offensa l'équité ,
 N'arien à redouter de leur sévérité.

Parmi tous ces forçats , gémissans dans les chaînes
 Est-il un innocent , compagnon de leurs peines ,
 Qui , les mains sur la rame , & les pieds dans les fers
 De son arrêt injuste importune les mers ?
 Ils sont tous sur leurs bancs attachés par leurs crimes.

Entrons, pour contempler de plus tristes victimes
 En ces vastes maisons , où , dans l'infirmité ,
 Languissent ceux qu'affigent encor la pauvreté.

O nature ! en ces lieux quand tu te consideres , (5)

Toi-même, tu frémis de toutes tes miseres !

Que de larmes , de cris & de gémissemens !

Là , sur un lit cruel , lorsque de ses tourmens ,

Brille à ses tristes yeux l'appareil redoutable ,

Le malade attaché , d'une voix lamentable

Implore le secours d'une terrible main ,

Qui , s'ouvrant par le fer un périlleux chemin ,

Arrache quelquefois & la pierre & la vie.

Du courageux martyr l'espérance est ravie.

Qu'attendoit-il ? La mort sur lui levoit son bras ;

Il vouloit la contraindre à reculer d'un pas :

Le vieillard à ce prix achete une journée.

C'est-là qu'on voit encor la femme infortunée ,

Succombant sous un long & douloureux effort ,

Mourir pour mettre au monde un sujet de la mort.

A combien de malheurs notre sort nous expose !

Sous un Dieu de bonté quelle en est donc la cause ?

La moindre des douleurs est toujours un tour-

ment. (6)

Un tourment n'est-il pas toujours un châtiment ?

Si nous sommes punis , nous sommes donc coupables.

O mort ! qui viens finir des jours si déplorables ,

Que ne nous parois-tu comme un charme à nos

maux ,

Plus doux qu'un doux sommeil après de longs

travaux !

O mort toujours terrible ! ô mort toujours

cruelle ! (7)

Si dans son désespoir quelque brave t'appelle ;

B ij

Viens , approche , il frémit , il recule d'effroi ,
Et n'ose seulement fixer les yeux sur toi .
Par l'intrépidité dont il prend sa ciguë ,
Le martyr de l'orgueil croit éblouir ma vue ;
Mais je n'admire en lui que cette fermeté ,
Que devant des témoins soutient la vanité .
Nul de nous , de sang froid , avouons - le sans
honte , (8)

N'enviage la mort. César veut la plus prompte. (9)
Quand on va cesser d'être , & qu'on n'en doute
point ,

Il n'est plus, cher ami, de héros. Sur ce point, (10)
Mécénas pense mieux que Sénèque & Montagne. (11)

Mais d'où vient cette horreur, ô mort ! qui t'accompagne ?

Nous nous laissons de tout; nos plaisirs ont leur fin.
Les convives contents sortent d'un long festin ,
Et l'homme n'est jamais rassasié de vivre ; (12)
Sa faim renaît sans cesse , & sans cesse il s'y livre.
Puisqu'il est né mortel , devoit-il s'effrayer
D'un tribut qu'à toute heure un mortel peut payer ?

Fatal tribut du crime, & non de la nature , (13)
Elle n'acquitte point la dette sans murmure.
L'enfant même d'un jour, frappé du coup mortel,
Nous crie en expirant : *Je suis né criminel.*

Quand pour me préparer à ce coup, dont l'attente
Rend à tous les plaisirs mon ame indifférente,
D'utiles vérités je cherche à me remplir ;
Quels voiles ténébreux viennent m'ensevelir !

Des intérêts du corps à toute heure occupée ,
Et dans la nuit des sens mon ame enveloppée ,
Elle-même souvent , malgré tous ses efforts ,
Tombe , s'appesantit , s'éteint , & devient corps.
Funeste aveuglement ! déplorable ignorance !
O toi , qui de mon cœur es la seule espérance !
O Dieu , que mon amour a tant de fois cherché ,
Si j'étois innocent , me serois-tu caché ?

Dans un corps , dira-t-on , cette ame emprisonnée ,
De son aveuglement doit-elle être étonnée ?

Et c'est de ce supplice & de cette prison

Que mon étonnement demande la raison.

L'être immortel soumis à l'être périssable ! (14)

L'être noble asservi sous l'être méprisable !

De l'ouvrage d'un Dieu la parfaite beauté

Ne m'annonce que paix , harmonie , unité.

Ordre , dont le modele est la beauté suprême ;

Charmant concert , qui prend sa source dans Dieu
même.

Quelle harmonie , ô Ciel ! lorsque je trouve en moi

Cette loi de mes sens qui s'oppose à ta loi !

Quelle unité , grand Dieu ! lorsqu'en moi je ras-
semble

Deux êtres qui jamais ne s'accordent ensemble !

L'un & l'autre indignés de leurs étroits liens ;

L'un de l'autre ennemis , ils sont tous deux les tiens.

Le crime a changé l'ordre ; à tes loix infidelle ,

L'ame trouve à ses loix son esclave rebelle ,

Et ne mérite plus l'honneur de commander.

Je le fais ; mais , hélas ! pour mieux me dégrader ,

Il m'entraîne ce corps , quand il me tyrannise ,
 A de honteux plaisirs que mon ame méprise.
 De leurs charmes en vain j'enivrerois mon cœur ;
 Un bonheur méprisé n'est jamais un bonheur. (15)
 Oui , dans son paradis le Musulman lui-même
 S'écrieroit : *Que d'ennui dans la gloire suprême !*
Si telle est , Mahomet , notre félicité ,
Que tes amis sont las de l'immortalité !

Lorsque dans ces transports, malgré leur violence,
 Nous fuyons d'un témoin l'importune présence, (16)
 Reconnoissons en nous ce reste de grandeur.
 Non , nous n'avons point fait les loix de la pudeur.
 Au haut du mont Ida , quel nuage admirable ,
 Au soleil tout-à-coup devient impénétrable !
 Sage Homere , tu veux cacher à tous les yeux (17)
 Le Souverain du monde & la Reine des cieux.

Rougiſſons des fureurs d'une brutale ivresse ;
 Mais quand à nos plaisirs préſide la ſageſſe , (18)
 Sur notre front encor pourquoi te répands-tu ,
 Rayon de l'innocence , éclat de la vertu ,
 Précieuſe rougeur à t'allumer ſi prompte !
 Tu viens apprendre à l'homme & ſa gloire & ſa
 honte.

Ainſi donc , cher ami , lors que de tous côtés
 Ce corps eſt aſſiégé par tant d'infirmités ,
 Quand rhume , aſthme , vapeurs , catarre , épi-
 lepie ,
 Goutte , fièvre , langueur , gravelle , hydropiſie ,
 Fiéaux que je ne puis nommer ſans t'effrayer ,

Semblent pour nous punir prêts à se relayer ;
Il faut de toutes parts que notre ame affligée ,
Cette ame dans un corps honteusement plongée ,
En craigne les plaisirs non moins que les douleurs ;
Et l'homme dans le sein du trouble & des malheurs ,
Veut se croire à sa place , & dans toute sa gloire !

Non , non , ce n'est pas toi , RAMSAY , qui le
peux croire ;

Tu vois dans quel abîme il est précipité ,
Et ton illustre ami n'en a jamais douté. (19)
En vain , & je lui dois cet hommage sincère ,
De son abstrait système abuse un téméraire ,
Qui veut nous éblouir par l'éclat d'un grand nom.
Loin de moi pour toujours un injuste soupçon.
Je puis avec Pascal , sans être misanthrope ,
M'attrister du désordre ; & je puis avec Pope ,
Sans vouloir remplacer par une fausse paix
Une utile tristesse & de sages regrets ,
Reconnoître celui dont la bonté suprême
Met un ordre nouveau dans le désordre même. (20)
Celui qui , rendre pere , ainsi que Dieu vengeur ,
Ne nous punit jamais dans toute sa rigueur.
S'il ne nous aimoit plus , si sa main paternelle
Cessoit de soutenir une race infidelle ,
Que serions-nous , hélas ! Je vais te le montrer.
Admirons , & jamais ne cessons d'admirer
Ce que la terre entière à toute heure publie ,
La divine sagesse & l'humaine folie.

Fin de la premiere Epître sur l'Homme.

N O T E S

DE LA PREMIERE ÉPITRE SUR L'HOMME.

(1) *JUGUM grave super filios. Adam. Eccl. 40.*

(2) *Malheureux, si tu le sens ; plus malheureux encore, si tu ne le sens pas.*

Miserum te, si sentis ; miseriorem, si non sentis.
Cic. Phil. 2. C'est ce qu'on peut dire à bien des personnes, sur-tout à celles qui avancent les principes que je vais attaquer.

(3) Il est inutile de citer les Ouvrages d'où je tire ces principes devenus si communs ; ces Ouvrages sont assez connus.

(4) C'est ce que ces Théologiens, qui soutiennent la possibilité de l'état de pure nature, n'appellent pas *vengeance* ; & moi, je l'appelle ainsi, fondé sur ce grand principe de Saint Augustin.

*Sous l'empire d'un Dieu, tout-puissant, équitable,
L'innocence est heureuse, & qui souffre est coupable ;
Au bien de ses enfans un pere intéressé,
Punit même à regret quand il est offensé.*

(5) Saint Augustin, Lettre 127, fait la même réflexion sur ces terribles opérations. *Quibus cruciantur doloribus, qui curantur à medicis & se-*

N
cantu
quant
sur ce
(6)
La seu
cien.
peine
n'a po
Omnis
dubita
nisi h
faire
meux
qu'on
tion f
son p
point
est, in
nostra
doloris
Si pat
esse no
(7) I
fième
fort au
cèreme
mine.
comm
ment,
lité de
M. de
surée e

Notes de la I^{re}. Epître , &c. 21

cantur ? Numquid ut non moriantur ? sed ut aliquantò seriùs moriantur. Multi cruciatus suscipiuntur certi , ut pauci dies adjiciantur incerti , &c.

(6) La moindre incommodité afflige la nature. La seule pituite , suivant Horace , humilie le Stoïcien. Toute peine que souffre l'homme , est la peine de l'image d'un Dieu. Souffre-t-elle ce qu'elle n'a point mérité ? dit Saint Augustin , *op. imp. Omnis pœna hominis est pœna imaginis Dei. Quis dubitet quod injustè inferatur pœna imagini Dei , nisi hoc culpâ meruerit ?* Saint Augustin se fait faire l'objection tirée des douleurs que les animaux paroissent souffrir ; & , après avoir répondu qu'on ne peut fonder un argument sur une question si obscure , il ajoute , toujours ferme sur son principe , ou que les animaux ne souffrent point , ou qu'ils ont mérité de souffrir. *Quid mihi est , in hac re , scrutari obscura natura , cum indè nostra causa non pendeat ? Si muta animantia nihil doloris patiuntur , argumentum tuum nullum est... Si patiuntur , pœna , nisi culpa prœcederet , justa esse non posset.*

(7) Le soleil & la mort ne peuvent se regarder fixement , dit M. de la Rochefoucault , qui prouve fort au long que nous ne la méprisons jamais sincèrement. Contentons-nous , dit-il , de faire bonne mine. Socrate tâcha de faire bonne mine ; mais comment pouvoit-il ne pas craindre intérieurement , lui qui n'étoit pas certain de l'immortalité de l'ame ? Sans le Christianisme , dit encore M. de la Rochefoucault , le mépris d'une mort assurée est plutôt extravagance que grandeur d'ame.

22 Notes de la I^{re}. Epître

(8) On a vu des mourans dire de bons mots, & des malheureux, avant leur supplice, danser sur l'échaffaud. Ils ne cherchoient qu'à ne point envisager la mort. Les guerriers ne l'envisagent pas quand ils vont aux plus grands périls. Les hommes risquent aisément leur vie, qui est leur bien le plus cher; mais ils ne comptent que risquer ce bien, & espèrent toujours ne le point perdre.

(9) *Celerem subitamque*, disoit cet homme, dont l'ambition avoit avancé la mort de tant de milliers d'hommes. Montagne dit de même : *Heureuse la mort qui ôte le loisir aux apprêts de l'équipage*! Quand on n'attend point une autre vie, César & Montagne ont raison, & Sénèque a tort de dire : *Totâ vitâ descendum est mori*. Cela n'est vrai que pour les Chrétiens.

(10) M. du Guay-Trouin, parlant dans ses Mémoires d'une occasion, où le Conseil de guerre décida qu'il ne falloit point donner sur l'ennemi, ajoute cette réflexion remarquable dans un homme comme lui : « Je mourrai persuadé que dans les » occasions où le péril est grand, c'est au Com- » mandant à décider, sans assembler de Conseil. » Autrement, la nature qui abhorre sa destruction, suggère imperceptiblement à la plupart des Conseillers, tant de raisons plausibles sur les inconvéniens à craindre, que le résultat est toujours de ne point combattre, parce que la pluralité des voix l'emporte. »

(11) Dans les douleurs les plus cruelles, il se console, pourvu qu'il vive : *Vita dum superest bene*

est. Ce mot, qui paroît à Sénèque *turpissimum vatum*, est conforme au desir de la nature ; & les grands raisonnemens de Sénèque & de Montagne sont contraires au bon sens. La mort, dit Montagne, ne vous concerne ni mort ni *vif* ; *vif*, parce que vous êtes ; mort, parce que vous n'êtes plus. Beau raisonnement ! Il dit encore : Tant de milliers d'hommes enterrés avant nous, nous encouragent d'aller trouver une si bonne compagnie. Belle consolation !

(12) Pherès, dans l'Alceste d'Euripide, fait bien connoître que les vieillards sont encore plus attachés à la vie que les jeunes gens. L'arbre qui a jeté de profondes racines est plus difficile à arracher.

(13) Voilà par quelle raison nous craignons tous la mort ; elle est contraire à la nature : *Mors malum contra naturam*. Saint Augustin. Le péché l'a fait entrer dans le monde. Puisqu'elle est contraire à la nature, elle est pour elle un supplice. *Si anima à corpore separari naturaliter non vult, ipsa mors pœna est*. Saint Augustin. On a dit, il y a long-tems, que le corps & l'ame étoient deux amis qui ne pouvoient vivre ensemble, & deux ennemis qui ne pouvoient se quitter.

(14) L'ordre est dérangé, dit Saint Augustin, quand ce qui est plus parfait est soumis à ce qui l'est moins : *Non ordo appellandus est ubi deterioribus meliora subjiciuntur*. Le crime est la cause de ce dérangement. L'homme n'a pas obéi à son maître ; il ne mérite plus que son corps soit soumis à son ame. *Injustum erat ut obtemperaretur*

24 Notes de la I^{re}. Epître

à servo suo , qui non obtemperat domino suo.
Lucrece a trouvé cette désobéissance un désordre
incompréhensible dans l'union de l'ame & du
corps.

*Quid diversius esse putandum est ,
Aut magis inter se disjunctum discrepitanque
Quam mortale quod est immortali atque perenni
Junctum in concilio sævas tolerare procellas !*

Lucrece a raison de désapprouver cette étonnante
société ; mais elle ne prouve pas que l'ame soit
mortelle : elle prouve que l'ame est maintenant
dans un état de punition.

(15) *Beata vita , si non amatur , non habetur*
Saint Augustin. L'homme , malgré les attraites des
plaisirs des sens, les trouve misérables, & y re-
nonce souvent pour des plaisirs qui flattent son
orgueil ; comme pour acquérir de la gloire par les
armes, ou par les sciences, & même pour une
gloire moins éclatante. Le jeune homme qui veut,
dit Horace , remporter le prix de la course ,
abstinuit venere & vino.

(16) L'Hippolyte d'Euripide dit, en parlant de
Vénus : *Je hais une Déesse qui a besoin des ténèbres.*
Diogene prétendit qu'on ne devoit point chercher
ces ténèbres ; & , comme il savoit donner à ses
principes extravagans une couleur de raison , *inse-*
nire cum ratione , il fonda son impudence sur
des raisonnemens spécieux ; mais il n'a persuadé
personne , parce que la pudeur n'est une suite
ni des préjugés, ni de l'éducation , ni des rais-
onnemens. Les Sauvages mêmes en observent
quelques

quelq
imiter
comm
raison
bellais
préten
l'ivres
malgre
ces ci
Everfo
tenebr
(17)
dit Ju
je , se o
de ret
qu'il v
leil ne
(18)
même
August
l'ame
opprim
Le pla
honteu
lors , c
vine qu
lam au
mirabl
la pude
pas qu
& Eve
(19)
Tor

quelques loix ; & on n'a jamais vu des peuples imiter les animaux chez lesquels la concupiscence , comme dit Saint Augustin , ne répugne pas à la raison , parce qu'ils n'en ont point. *Libido in belluis non repugnat rationi , quâ carent.* Les Payens prétendoient que les Chrétiens commettoient dans l'ivresse les crimes les plus honteux ; cependant , malgré leur ivresse , au rapport des Payens mêmes , ces crimes étoient ensevelis dans les ténèbres. *Everso & extincto conscio lumine , impudentibus tenebris , &c.* Minut.

(17) *Eh quoi ! à la face du Ciel & de la terre , dit Junon à Jupiter , Iliad. 34. que deviendrais-tu , si on nous apperçoit ? Je n'aurois jamais le front de retourner dans notre palais.* Jupiter lui répond qu'il va faire naître un nuage d'or , que le soleil ne pourra pénétrer.

(18) Pourquoi rougir de ce qui est permis & même ordonné ? Parce que , comme dit Saint Augustin , depuis le désordre causé par le péché , l'ame a honte de tout transport qui l'opprime , *opprimens cogitationem turbulento impetu voluptatis.* Le plaisir même de boire & de manger devient honteux quand il va jusqu'à l'excès ; parce qu'alors , comme dit Horace , il humilie la partie divine qui est en nous. *Affigit humano divina particulam aure.* Cicéron , dans ses Offices , prouve admirablement contre les stoïciens , que les loix de la pudeur sont dans la nature ; mais il ne savoit pas qu'elles n'y étoient pas avant le péché. Adam & Eve *non erubescabant.* Genèse 3.

(19) M. Pope vivoit encore lorsque je composois

26 Notes de la I^{re} Epître

cet Ouvrage ; sa mort a suivi de près celle de M. de Ramsay.

(20) La maxime fondamentale du système de Pope est celle-ci : *Tout est bien*. Puisqu'il fait cependant la description d'un état d'innocence , selon lui-même *Tout a été mieux* ; ce qui n'empêche pas qu'il ne puisse dire encore *Tout est bien* ; parce que Dieu se sert des maux , ou pour punir les pécheurs , ou pour purifier les justes.

Voilà , selon moi , la meilleure manière d'entendre Pope , qu'on doit expliquer favorablement lorsqu'on a lu sa Lettre que j'ai rapportée , & lorsqu'on sait qu'il est mort dans la Religion catholique , qu'il avoit toujours professée. Je rend l'hommage que je dois à sa mémoire , sans approuver son Ouvrage que je croirai toujours très - dangereux , quoiqu'on ait osé écrire qu'il ne pouvoit nuire qu'à ceux qui ont déjà l'esprit corrompu. Le vers par lequel je termine cette Epître ,

La divine sagesse & l'humaine folie.

est la traduction de celui qui termine son Epître seconde :

Tho' man's a fool , yet God , is wise.

Mais ce que j'admire dans la sagesse de Dieu , ce n'est point de nous consoler dans nos malheurs par différentes faiblesses , & par des passions propres à chaque âge , de nous laisser conduire par l'opinion , dont les rayons changeans dorment les nuages qui embellissent nos jours ; je ne songe point à le remercier de ce que l'orgueil est donné à l'homme.

comme
suiv
comme
bont
deser
croir
son f
ait t

Fin

comme un ami commun. Je ferai voir dans l'Épître suivante , combien de maux a produits cet ami commun des hommes. Je reconnois la sagesse & la bonté de Dieu , qui met un ordre nouveau dans le désordre même. C'est ce que je dis , & je veux croire que Pope l'a voulu dire aussi. J'explique son système charitablement , & je suis fâché qu'il ait toujours besoin d'un lecteur charitable.

*Fin des Notes de la premiere Epître sur
l'Homme.*

ÉPITRE SECONDE.

A M. LE CHEVALIER DE RAMSAY.

Tout mortel en naissant apporte dans son cœur
 Une loi, qui du crime y grave la terreur.
 Mais si pour conserver ce rayon salutaire,
 De la société le lien nécessaire ;
 Par de secondes loix, si nos devoirs connus,
 Si de fréquens avis, d'exemples soutenus,
 Ne font, par un concours d'heureuses influences,
 Germer de nos vertus les tardives semences,
 Cher RAMSAY, que bientôt, pere de tous forfaits,
 L'orgueil (étoit-ce ainsi qu'un Dieu nous avoit
 faits ?) (1)

Va jeter dans ce cœur de funestes racines !
 Que ce champ produira de ronces & d'épines !

Et quand nos maux communs nous devroient
 réunir,
 Pourquoi l'un contre l'autre, armés pour nous
 punir,
 Voulons-nous donc hâter la vengeance céleste ?
 L'homme est toujours pour l'homme un ennemi
 funeste.

Quels perfides complots ! quels barbares transports !
 Que d'horreurs, cher Ami ! que de sang, que de
 morts !

Epître II. Sur l'Homme. 29

Quels crimes, qu'à regret on est forcé de croire ,
Offre le genre humain dans sa tragique histoire ! (2)

Autrefois dispersés , féroces & muets , (3)
Les hommes, nous dit-on , errans dans les forêts ,
Quoiqu'ils n'eussent encor que leurs ongles pour
armes ,
Ils remplissoient de cris, de meurtres & d'alarmes ;
Et ce qu'étoient alors nos sauvages aïeux ,
Une fille en nos jours l'a fait voir à nos yeux. (4)

Ce n'étoient point des mots qu'articuloit sa
bouche ;
Il n'en sortoit qu'un son, cri perçant & farouche. (5)
Des vivans animaux que déchiroit sa main ,
Les morceaux palpitans assouvissoient sa faim.
Dès l'enfance elle erra de montagne en montagne ,
Et souilla ses déserts du sang de sa compagne.
Pourquoi l'immola-t-elle à ses promptes fureurs ?
Quel intérêt si grand vint séparer deux cœurs ,
Qu'unissoient leurs forêts, leur âge, & leurs
misères ?
Reconnoissons les mœurs de nos antiques peres.

Oui, quand même un Orphée eût pu dans les cités
Par sa lyre entraîner ces animaux domptés ;
Qui croira que long-tems des sons les captiverent ?
Les menaçans arrêts qui sur l'airain brillèrent , (6)
Les chaînes, les prisons, les gibets, les tourmens ,
De la société furent les fondemens.
Les Rois, les Magistrats, dans un Etat paisible,
Marcherent précédés de leur pompe terrible ,

De soldats , de liçteurs , de glaives , de faisceaux :
Car que nous serviroient les loix sans les bourreaux ?

Allons-nous donc enfin , dans le sein de nos villes,
Loin des affreux combats , couler des jours tranquilles ?

Quand nos Princes entre eux auront réglé leurs
droits ,

Qu'une éternelle paix soit le fruit de leurs loix. (7)

Non , non , cherchons plutôt tant de sujets de
guerre ,

Que toujours notre sang puisse engraisser la terre.

Hâtons-nous d'inventer , par un sublime effort ,

L'art de multiplier les foudres de la mort.

Du cruel javelot , de la fleche homicide (8)

Le vol à notre gré n'est point assez rapide ;

Sous nos béliers , les murs tombent trop lentement ,

Et notre catapulte écrase foiblement :

Servez-nous mieux , pierriers , carcasses , cou-
levrines ,

Mortiers , bombes , canons , infernales machines ;

Renversez ces remparts , rompez ces bataillons ,

Et foumettez ces mers à nos fiers pavillons.

Abordons au milieu de vos sombres nuages ;

Embrâsons , arrachons mâts , voiles & cordages :

Que par vous , & le fer , le vent , le feu , les eaux ,

La mort de tous côtés entre dans ces vaisseaux.

Quelles raisons d'Etat causent tant de ravages ?

Hélas ! quelles raisons arment tous ces Sauvages ?

Errans , nus , quels Etats ont-ils à limiter ?

Des bornes d'un désert veulent-ils disputer ?

Une é
Au m
Lorsq
Jour
Quand
Avec
Il voi
Par eu
Tand
La m
Offre
Quel

Qua
L'hon
Et vo
Vous
De ta
Vous
Lour

N'asp

De
Le pe
Qui v
S'il p

Le plu
Ceux
Sur p
Par u

Une éternelle haine est leur seul manifeste : (9)
Au malheureux captif cette haine est funeste,
Lorsque le jour marqué pour les tourmens vengeurs,
Jour de gloire & de joie , assemble ses vainqueurs,
Quand , jaloux de paroître insensible victime ,
Avec un ris forcé lui-même il les anime. (10)
Il voit son corps par eux lentement déchiré ;
Par eux chaque lambeau promptement dévoré ;
Tandis que de ce sang arrosant sa mamelle ,
La mere à ses enfans , qu'elle rend dignes d'elle ,
Offre un lait qu'elle change en un suc de fureur.
Quel courroux , ou plutôt quel prodige d'horreur !

Quand nul frein ne l'arrête, il en est donc capable,
L'homme , l'être pensant , l'animal raisonnable.
Et vous, Domitien, Caligula , Néron , (11)
Vous qui fîtes frémir la terre à votre nom ,
De tant de doux plaisirs, quand l'empire du monde
Vous offre à tout moment une source féconde ;
Bourreaux de vos sujets, pourquoi, dans vos trans-
ports ,
N'aspirer qu'au plaisir de régner sur des morts ?

De ces monstres affreux que veux-je ici conclure ?
Le penchant où conduit la coupable nature.
Qui veut lâcher la bride à son emportement ,
S'il peut tout ce qu'il veut , devient monstre
aisément.

Le plus doux des mortels aime à voir du rivage (12)
Ceux qui prêts à périr luttent contre un orage.
Sur l'objet dont l'horreur me devoit écarter ,
Par un charme secret je me sens arrêter.

L'infortune d'autrui semble nous satisfaire ,
 Et souvent dans le meurtre on se plaît sans colere.
 A notre honte , ainsi qu'à celle de nos loix ,
 Quels spectacles , quels jeux régnerent autrefois !
 Rome , qui prodiguoit par un mépris bizarre
 A tout Peuple étranger le titre de barbare ,
 Ne repaïssoit ses yeux que des pleurs des mortels ,
 Et de sang inondoit ses théâtres cruels.
 Là , sous les dents des ours l'esclave méprisable
 Ne fait que faire entendre une voix lamentable ;
 Mais le Gladiateur , mieux instruit à mourir , (13)
 Semble , percé de coups , expirer sans souffrir.
 Si la nature , en lui plus long-tems vigoureuse ,
 En retardant sa mort , la rend plus douloureuse ;
 De son corps engraisfé par un doux aliment ,
 Si le sang plus épais coule plus lentement ,
 Hâtez-vous d'applaudir , dans une joie égale ,
 Vous , graves Sénateurs , & toi , jeune Vestale.

Pour calmer cette horrible & longue passion ,
 Qu'il a fallu de tems à la Religion ! (14)
 Et vous , de notre foi premiers dépositaires ,
 Vous que nous révérons sous le nom de nos peres ,
 Que de larmes , hélas ! il vous en a coûté ,
 Pour rappeler enfin l'homme à l'humanité !
 Ne vit-on pas encor chez nos pieux ancêtres ,
 Dans nos moindres procès , dans ceux même des

Prêtres , (15)

Nos braves en champ clos , d'un & d'autre côté
 Courir , le fer en main , cherchant la vérité ?
Forçons Dieu , disoient-ils , à rompre son silence :
Il doit dans les combats soutenir l'innocence.

*Eprouvons qui de nous il voudra protéger ;
C'est en nous égorgeant qu'il faut l'interroger.*

En vain plus d'une loi nous défend la vengeance ;
Le fer nous suit toujours , & pour nous dès l'en-
fance (16)

L'instrument du courroux devient un ornement ,
Que le foible vieillard traîne encor follement.
Que fait-il entre amis cet ornement funeste ?
Il attend l'imprudence ou d'un mot ou d'un geste.

Si je n'avois, hélas , à craindre que ce fer !
Mais ces coups médités dans la nuit de l'enfer ,
Que ne soupçonne point un cœur noble & sincère ,
Et qu'enfonce la main que l'on croit la plus chère ;
Ces éloges flatteurs , ces doux embrassemens ,
Ces services promis avec tant de sermens ,
De si tendres discours dont la douceur m'entraîne ,
Ce voile d'amitié que couvre tant de haine. . . .
Ah ! daigne par pitié m'attaquer sans détour !
Cruel ! romps ton nuage , & m'écrase au grand jour !

Crois-tu que je me plaîse , en mon humeur cha-
grine ,
A ne voir que malheur , que désordre & ruine ?
Mes yeux sont plus contents , cher RAMSAY , quand
je voi

Des objets consolans , des hommes tels que toi.
Du torrent débordé quel que soit le ravage ,
Le Ciel a ses amis qu'il sauve du naufrage.
Nous les reconnoissons à cette douce paix ,
Que celle de leur ame étale sur leurs traits ,

A ce front , qui d'abord annonce la présence
Et la sérénité de l'heureuse innocence.

Ils font l'honneur de l'homme ; on pent à leur
discours ,

Sans craindre un repentir , se confier toujours.

L'aimable vérité , sur leurs levres assise ,

En bannit l'art qui trompe , & même qui déguise

Il n'est point dans leur cœur de replis tortueux :

Hélas ! nous naissons tous pour être vertueux.

Le chemin applani sans cesse nous appelle ;

Eh ! pourquoi s'égarer quand la route est
belle ? (17)

De notre vrai bonheur un ennemi jaloux

A sans doute établi son regne parmi nous ;

C'est celui dont Milton , qu'admire ta patrie ,

Peint sous des traits si forts l'implacable furie.

Avant qu'il eût fondé son trône en ces bas lieux
Prince impur , autrefois l'un des princes des Cieux
Il osa de Dieu même envier la puissance ;
Et voulant égaler , las de l'obéissance ,
Celui qu'impunément on ne brave jamais ,
Il alluma la guerre au séjour de la paix.
Déjà le Ciel trembloit , & les Anges fideles
Voyoient marcher contre eux les légions rebelles.
L'Eternel se leva ; Satan , du haut des airs ,
Comme l'éclair qui fuit , tomba jusqu'aux enfers
Accablé du tonnerre , interdit , immobile ,
Pour la première fois sa rage fut tranquille.
Mais bientôt dans l'horreur de ces gouffres brûlans
Tournant de tous côtés ses yeux étincelans ,
Il relève à la fin sa tête infortunée ,

Que par des coups profonds la foudre a sillonnée.
O surprise ! ô douleur ! il voit autour de lui
Ses soldats ; (désormais quel sera son appui ?)
Compagnons de sa chute , ainsi que de son crime ,
Sans mouvement , sans voix , étendus sur l'abîme.
Que lui peut-il rester d'un désespoir affreux ?
Il le fait ; cependant sur son front ténébreux
Il ose rappeler l'audace & l'insolence ,
Et rompre par ces mots ce lugubre silence.
« Chérubins , (car toujours ce grand nom vous
» est dû)
» Archanges consternés , qu'avez-vous donc perdu ?
» Un combat ; au hasard on en doit l'avantage.
» L'irréparable perte est celle du courage ;
» Le mien est invincible , & dans ce cœur altier ,
» Amis , rassurez-vous , je le sens tout entier :
» Qu'avez-vous donc perdu ? Quelques trônes
» peut-être.
» Mais assis dans le Ciel , n'aviez-vous pas un maître ?
» Nos trônes sont ici. Les enfers , sous nos loix ,
» Seront des Dieux pour nous quand nous y serons
» Rois.
» D'innombrables sujets quelle moisson s'apprête !
» Ma valeur vous promet une prompte conquête.
» Aux enfans de la terre , Anges , vous le savez ,
» Dieu destine des biens dont il nous a privés.
» De cet arbre naissant corrompons la racine ,
» Et de toute la race infectons l'origine.
» Ces nouveaux favoris , l'objet de tant d'amour ,
» Qui devoient dans le Ciel nous remplacer un jour ,
» Peupleront avec nous ces gouffres redoutables.
» Malheureux & méchans , à nous-mêmes sem-
» blables ,

36 *Epître II. Sur l'Homme.*

» De folles vanités j'enivrerai leurs cœurs .
 » Et je leur fermerai les yeux sur leurs malheurs.
 » Que celui dont la haine aujourd'hui nous outrage,
 » Méconnoissant bientôt son infidele ouvrage ,
 » Soit contraint d'avouer que je suis son rival.
 » S'il est le Dieu du bien , je suis le Dieu du mal.
 » Je veux que par un coup, qui couronne mon
 » crime ,
 » La terre soit mon temple , & l'homme ma vic
 » time.
 » Je semerai les maux dont je suis tourmenté.
 » La haine, la fureur, l'orgueil, la cruauté ;
 » Voilà mon Paradis ! Je mets ma gloire à nuire :
 » Je ne puis désormais me plaire qu'à détruire. »

Il annonçoit ainsi ses funestes projets ;
 Nous n'en avons que trop affermi les succès.
 Il frémit cependant au milieu du ravage ,
 Retenu par le frein que fait mettre à sa rage
 Celui qui doit enfin l'enchaîner pour jamais ; (1)
 Celui qui doit confondre , en ramenant la paix ,
 Les soupçons qu'aujourd'hui forme notre igno-
 rance.
 En attendant ce jour , courons , pleins d'assurance,
 Dans le sein de ce Dieu qui protege les siens ,
 Et des maux les plus grands tirer les plus grands
 biens.

*Fin de la seconde & dernière Epître sur
 l'Homme.*

NOTES

DE
 S
 (1) *L'*
 amours
 Par le p
 s'est éte
 Dieu a
 déréglé
 un tem
 sur l'au
 veut re
 (2) M
 toire d
 n'avoir
 des end
 semer d
 qu'une
 réflexio
 la tête
 la Grec
 crimes.
 vécu ,
 meurtr
 (3) C
 Ton

NOTES

DE LA SECONDE ÉPITRE SUR L'HOMME.

(1) **L'**HOMME, dit M. Pascal, fut créé avec deux amours, l'un pour Dieu, l'autre pour soi-même. Par le péché, il perdit le premier amour ; & le second s'est étendu & débordé dans le vide que l'amour de Dieu avoit quitté. Voilà l'origine de cet amour déréglé de notre excellence. Nous nous élevons un temple dans notre cœur, & nous nous plaçons sur l'autel, prêts à sacrifier à l'idole quiconque lui veut refuser l'encens : de-là tous nos crimes.

(2) M. Rollin, dans son Avant-propos de l'Histoire des Successeurs d'Alexandre, se plaint de n'avoir plus à montrer la nature humaine que par des endroits qui la déshonorent ; & de ne pouvoir semer des agrémens dans une narration qui n'offre qu'une uniformité de vices & de forfaits. Cette réflexion si belle seroit également bien placée à la tête de toute l'Histoire. Les beaux siècles de la Grece offrent, comme les autres, une suite de crimes. Alexandre, dans le peu de tems qu'il a vécu, a parcouru la terre pour la remplir de meurtres.

(3) C'est ainsi que Lucrece dépeint les premiers

Tome II.

D

38 Notes de la seconde Epître

hommes , & c'est ainsi que , d'après les Epicuriens qui les croyoient nés de la terre , Horace les dépeint :

*Cum prorepserunt primis animalia terris,
Mutum & turpe pecus , &c.*

Comment cette peinture peut-elle s'accorder avec celle de l'âge d'or , puisque la tradition des premiers événemens du monde , comme je l'ai dit dans le Poëme de la Religion , fut l'origine des fables ? Le Paradis terrestre donna lieu à la fiction de l'âge d'or ; mais les premiers habitans de la Grece , ayant été des Sauvages , dont Orphée , dit-on , adoucit les mœurs , les Epicuriens s'imaginèrent que les premiers hommes avoient tous été de même ; ce que ne pensoit pas Platon , qui avoit vu jouer à Athenes la Piece intitulée , *les Sauvages*. Il rapporte autrement , mais d'une manière allégorique , l'origine des hommes dans son Protagoras : « Prométhée , dit-il , ayant dérobé le feu à Vulcain , & la sagesse à Minerve , fit ces deux présens à l'homme , qui , partagé de ces avantages divins , fut le seul des animaux , qui , à cause de sa parenté avec l'Etre-suprême , reconnut des Dieux , établit une langue , imposa des noms à tous , & se bâtit des maisons. » Il est rapporté dans un des écrits d'un disciple de Confucius , que le Roi Yao rassembla les hommes épars dans les forêts. Voilà donc des Sauvages en Grece & à la Chine , comme en Amérique. Ce qui arriva dans quelques cantons de la terre , lorsqu'aux tems de Phaleg les hommes se dispersèrent.

(4)
Châlo
qu'on
confe
mani
la so
Dieu.
pêche
elle y
enfant
seulen
tude.
cette
mieux
tres ,
éclair
(5)
les for
moien
nés r
euffer
exprin
(6)
(7)
n'a ja
Germ
sang ,
tam f
conno
s'eng

(4) Cette fille est maintenant dans un Couvent à Châlons en Champagne. Après toutes les peines qu'on a prises pour adoucir sa férocité, elle en conserve quelques restes dans les regards & les manières; elle n'aime, ni notre nourriture, ni la société, où elle ne reste que par obéissance à Dieu. La Religion, dont elle est instruite, l'empêche, dit-elle, de retourner dans les bois. Comme elle y avoit été abandonnée dès la plus tendre enfance, elle ignore où elle est née, & se souvient seulement d'avoir tué une compagne de sa solitude. C'est tout ce que j'en savois quand je composai cette Epître, imprimée en 1747; mais ayant été mieux instruit depuis, par elle-même, & par d'autres, je rapporterai ce que j'en ai su de plus dans un éclaircissement à la fin de cette Epître.

(5) Elle sut exprimer ses pensées, en retenant les sons avec lesquels ceux qui lui parloient exprimoient les leurs; mais si tous les hommes étoient nés *mutum pecus*, comme le dit Horace, comment eussent-ils pu convenir des sons avec lesquels ils exprimeroient leurs pensées?

(6) *Non verba minantia fixo
Ære legebantur*, dit Ovide de l'âge d'or.

(7) Depuis l'établissement des Empires, le monde n'a jamais été sans guerres. Tacite dit des anciens Germains, qu'ils aiment mieux répandre leur sang, que de labourer la terre: *Arare terram non tam facile persuaseris, quàm vulnera mereri*. Nous connoissons des peuples dont la profession est de s'engager aux autres Puissances, afin de combattre

40 Notes de la seconde Epître

pour elles. La guerre est leur métier. La passion de détruire, qui paroît déjà dans les enfans, vient de l'envie qu'ils ont de signaler leur puissance, & la même envie a fait les Alexandres & les Césars dont la gloire est, comme dit Sénèque, *occisarius gentium gloriosum scelus*.

(8) Fleches, javelots, dards, frondes, catapultes, balistes, tours roulantes, chariots armés de faulx, scorpions, feux grégeois, &c. Que des machines meurtrieres ont précédé notre artillerie ! Quoiqu'il n'ait rien manqué aux anciens pour ravager les villes, & détruire les hommes, on doit cependant regarder comme un malheur l'invention d'une arme qui contribue à les détruire plus promptement. Milton feint que notre artillerie fut inventée par Satan, dans le combat qu'il excita dans le Ciel. L'Arioste suppose que Roland ayant trouvé une arquebuse, dont se servoit un scélérat, la jeta dans la mer, en disant : *Je te rends à l'enfer d'où tu es sortie*. Plusieurs siècles après, cette arme fut retrouvée : « Arme détestable, s'écrie l'Arioste, » par toi toute gloire est anéantie, la valeur » devient inutile, & le plus lâche est souvent le » vainqueur du plus brave. »

(9) Deux nations sauvages sont entr'elles en guerre, par la seule raison qu'elles ont toujours été en guerre. Et leur haine les oblige à manger cru leur captif, n'ayant pas le tems de le mettre à la broche, comme le dit Juvénal dans sa quinzième Satyre.

*Longum usque adeò, tardumque putavit
Expectare focos, contenta cadavere crudo.*

(10) C
tous les
Anthro
d'Aristo
ples on
les Lest
ajouton
munes
(11) A
de Syra
dres de
Souvera
un Ch
cruel,
(12) C

Suav
E ter

Ce n'
voir son
Lucrece
est; on
Un crim
ne mar
même d
trouv
pas. Ce
prend
réflexi
» mala
» veng
» Car

(10) Ces cruautés inconcevables sont attestées par tous les voyageurs. Il y a eu de tous tems des Anthropophages: il y en avoit encore du tems d'Aristote en Grece: il en parle, Polit. 8. Ces peuples ont donné lieu aux fictions d'Homere, sur les Lestrigons & les Cyclopes. A tant d'horreurs, ajoutons les sacrifices de victimes humaines, communes chez toutes les anciennes nations.

(11) A ces monstres de Rome, ajoutons les Denys de Syracuse, les Phalaris d'Agrigente, les Alexandres de Phérès, les Hérodes en Judée, tant de Souverains dans la Turquie & dans la Perse, un Christierne en Danemarck, un Alphonse le cruel, &c.

(12) C'est la réflexion de Lucrece :

*Suave, mari magno turbantibus æquora ventis,
E terrâ magnum alterius spectare laborem, &c.*

Ce n'est pas que les gens raisonnables aiment à voir souffrir les autres; mais comme dit le même Lucrece, *quibus ipse malis careas quia cernere suave est*; on aime à voir les malheurs dont on est exempt. Un criminel qu'on fait mourir sur un échaffaud, ne manque jamais de spectateurs. Dans l'adversité même de nos amis, dit M. de la Rochefoucault, nous trouvons toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas. Ce plaisir, dans lequel celui de la Tragédie prend sa source, fait faire à Montagne cette réflexion: « Notre être est cimenté de qualités » malades, l'ambition, la jalousie, l'envie, la » vengeance, voire & la cruauté, vice si dénaturé. » Car au milieu de la compassion nous sentons

42 Notes de la seconde Epître

» au - dedans quelque aigre-douce pointe de vo-
 » lupté maligne à voir souffrir autrui , & les enfans
 » la sentent. » Les enfans aiment à faire souffrir
 les animaux plus foibles qu'eux.

(13) Les maîtres de ces malheureuses victimes
 leur apprenoient non-seulement à combattre , mais
 à expirer avec grace. On les instruisoit de la ma-
 niere dont ils devoient tomber , lorsqu'ils étoient
 blessés mortellement. On les nourrissoit avec des
 pâtes & des alimens propres à les tenir en em-
 bonpoint , afin que leur sang coulât plus lente-
 ment , & que leur agonie fût plus longue. Le
 plaisir des Veïtales à ces affreux spectacles est de-
 crit ainsi :

*At quoties victor ferrum jugulo inserit , illa
 Delicias ait esse suas , pectusque iacentis
 Virgo modesta jubet converso pollice rumpi , &c*

(14) Malgré les défenses de Constantin & d'Hu-
 norius , & malgré celles de l'Eglise , ces specta-
 cles durèrent en Italie jusqu'à Théodoric.

(15) On a quelquefois obligé les Prêtres & les
 Moines , intéressés dans quelque accusation , à
 fournir des champions pour se battre à leur place.
 Ces combats étoient autorisés par nos Rois &
 par nos Magistrats , & , avant que d'entrer dans
 le champ de bataille , on disoit des oraisons
 destinées à de pareilles occasions.

(16) On fait que cette coutume n'étoit pas en
 usage chez les Romains ; les Césars & les Pon-
 tifices alloient dans Rome sans armes.

(17) La nature , dit Quintilien , L. II. nous per-

à être
 genui
 cherch
 qu'elle
 vivre
 Pourq
 d'hon
 le cor
 nous
 vent
 bles
 (18)
 vérité
 Dieux
 l'autr
 oppo
 jusqu
 ment
 pour

Fin

à être vertueux. *Natura nos ad mentem optimam genuit.* Elle a donné aux animaux qui doivent chercher leur proie & se défendre, des armes qu'elle n'a point données à l'homme, fait pour vivre en société, & se secourir mutuellement. Pourquoi donc tant de guerres parmi eux, tant d'homicides? Parce que le Démon, homicide dès le commencement, après nous avoir perdus en nous promettant de nous rendre semblables à Dieu, veut, autant qu'il le peut, nous rendre semblables à lui-même.

(18) Les Payens ont eu quelque idée de cette vérité. Les Mages de Perse admettoient deux Dieux; l'un bon & éternel, nommé *Orosmades*; l'autre mauvais & créé, nommé *Arimanius*. Une opposition continuelle devoit régner entre eux jusqu'à la fin du monde. Alors, après un jugement universel, chacun de ces Dieux devoit avoir pour toujours son empire & ses sujets séparés.

*Fin des Notes de la seconde & dernière
Epître sur l'Homme.*

ÉCLAIRCISSEMENT

*Sur la Fille Sauvage dont il est parlé
dans cette Epître.*

MADemoiselle LE BLANC (c'est ainsi qu'elle se nomme aujourd'hui cette étonnante fille) nous ayant fait connoître l'état où nous serions tous tant que nous sommes, si nous avions été, comme elle, privés en naissant de toute société, ne peut trouver à redire, qu'après avoir écrit sur la Religion & sur la Grace, je fasse connoître, par son exemple, la misère de l'homme abandonné à lui seul, & la toute-puissance de la Grace. Elle-même se plaît à raconter son premier état, & ne le raconte jamais, sans rendre hommage à cette Grace qui l'en a fait sortir; &, lorsqu'à la mort de M. le Duc d'Orléans, qui la comprenoit parmi ses pensionnaires, on lui demandoit si elle ne craignoit pas de perdre sa pension, elle répondoit avec une confiance admirable: « Dieu, » qui m'a tirée du milieu des bêtes farouches, » pour me faire Chrétienne, m'abandonnera-t-il » quand je le suis, & me laissera-t-il mourir de » faim? C'est mon pere; il aura soin de moi. »

C'est dans ces sentimens de reconnoissance envers Dieu, qu'elle m'a raconté ce qu'elle pouvoit savoir de ses premieres années, & c'est sans doute avec les mêmes sentimens qu'elle en a parlé

à M.
curios
premi
non p
moire
rie qu
cause
jours
chure
ce que
par le
trouve
fréque
Châlo
Qua
âge av
pour
Un h
tion,
ces p
Sauva
Notre
jamai
forêts
mais v
je par
cher d
senta
que, p
de cel
cette
ne lui

à M. de la Condamine , qui a eu comme moi la curiosité de la voir , & de la questionner sur son premier état , sur lequel elle ne l'a pas rendu , non plus que moi , fort savant , parce que sa mémoire lui en rappelle peu de choses , & même varie quelquefois dans les circonstances ; ce qui est cause que ce que j'en vais dire ne sera pas toujours conforme à ce qu'on en lit dans une brochure , imprimée à Paris en 1755. J'ajouterai à ce que j'ai su par elle-même , ce que j'ai appris par les bruits publics , dans le tems qu'elle fut trouvée , & depuis , par des personnes qui l'ont fréquentée , lorsqu'elle étoit dans un couvent à Châlons en Champagne.

Quand elle fut trouvée , d'où venoit-elle , & quel âge avoit-elle ? Lorsqu'on la questionna par signes , pour savoir où elle étoit née , elle montra un arbre. Un homme dans Homere répond à la même question , qu'il n'est pas né d'un arbre , parce que dans ces premiers tems on appelloit ainsi des enfans de Sauvages , qui ne connoissoient point leurs peres. Notre Sauvage montrait un arbre , parce que n'ayant jamais vu de maisons , elle ne connoissoit que les forêts ; il y a même apparence qu'elle n'avoit jamais vu de figure humaine , que sa compagne dont je parlerai bientôt. M. de la Condamine , pour tâcher de découvrir le pays où elle étoit née , lui présenta des racines de plusieurs plantes de l'Amérique , pour savoir si elle reconnoîtroit quelques-unes de celles qu'elle avoit vues dans son enfance ; mais cette expérience fut inutile , & comme sa mémoire ne lui rappelle rien sur le pays où elle est née , on

ne peut former que des conjectures fort incertaines. Elle fit seulement entendre par signes, qu'elle avoit traversé une grande quantité d'eau; ce qui a fait croire qu'elle étoit venue de l'Amérique. Il se peut qu'elle ait été rapportée avec sa compagne, dans un vaisseau qui aura fait naufrage en abordant, ou qu'une femme étant accouchée dans un vaisseau, de deux enfans, & étant arrivée à terre, les ait laissés dans quelque bois, où ils auroient été nourris par des animaux, jusqu'à ce qu'ils aient pu aller eux-mêmes chercher leur nourriture; & comme ils ont paru en Champagne, ils ont pu y venir de bois en bois depuis les Ardennes. Celle dont je parle fut trouvée près du village de Sogny, à quatre lieues de Châlons, au mois de Septembre 1731.

Quel âge avoit-elle? C'est sur quoi son histoire offre encore des incertitudes. Dans une lettre qui fut mise dans le Mercure de France, Décembre 1731, on lui donnoit 17 à 18 ans, ce qui étoit conforme au bruit public; cependant le Curé qui la baptisa en 1732, reconnoît sur son Registre avoir baptisé *une Fille d'environ 11 ans, dont le pere & la mere lui sont inconnus, comme à elle.* Peut-être des deux côtés s'est-on trompé; mais il est difficile d'accorder à un enfant d'onze ans cette force qu'elle avoit pour courir après les lievres, & tuer des loups, comme je le dirai dans la suite sur son rapport. On débitoit alors à Paris qu'on avoit trouvé en Champagne une Sauvage de 14 à 15 ans; & voici comme on racontoit cette nouvelle.

Les domestiques du Château de Sogny, disoit-

on, ayant
din, sur
pece de
bruit, &
tout-à-co
mangeoit
tête, &
dans un l
Seigneur
payfans e
vironner
aisément
faire desc
que la fai
apporter
vé une a
Demoisel
seau & de
fort tente
ensuite;
boireau f
tant le m
Peau à la
l'on vit qu
très-longs
à monter
le change
blancheur
Elle fut
bord sur d
roit. Ne c
loit aucun

sur la Fille Sauvage. 47

on, ayant apperçu pendant la nuit, dans le jardin, sur un arbre très-chargé de pommes, une espèce de fantôme, s'approchèrent sans faire de bruit, & voulurent environner l'arbre. Mais tout-à-coup le fantôme, qui pour la première fois mangeoit des fruits doux, sauta par-dessus leur tête, & par-dessus les murs du jardin, & se sauva dans un bois voisin, sur un arbre fort élevé. Le Seigneur du Château fit par ses domestiques & ses paysans environner cet arbre, & il falloit en environner plusieurs, parce que le fantôme sautoit aisément d'un arbre à l'autre. Il s'agissoit de le faire descendre. La Dame du Château s'imaginant que la faim & la soif en viendroient à bout, fit apporter un seau d'eau, & ayant par hasard trouvé une anguille, la lui faisoit voir. C'est cette Demoiselle qui m'a raconté elle même la scène du seau & de l'anguille, en disant, que s'en trouvant fort tentée, elle descendoit à moitié & remontoit ensuite; elle descendit enfin jusqu'à terre, & alla boire au seau; on remarqua qu'elle buvoit en mettant le menton jusqu'à la bouche, & avalant l'eau à la manière des chevaux, on la saisit, & l'on vit que les ongles de ses pieds & de ses mains, très-longs & très-durs, lui donnoient cette habileté à monter sur les arbres. Elle paroissoit noire; mais le changement de demeure lui rendit bientôt sa blancheur naturelle.

Elle fut conduite au Château, où elle se jeta d'abord sur des volailles crues que le cuisinier préparoit. Ne connoissant aucune langue, elle n'articuloit aucun son, & formoit seulement un cri de la

gorge, qui étoit effrayant. Elle savoit imiter le cri de quelques animaux, & de quelques oiseaux; mais je n'en ai point entendu dire qu'elle fût imiter le chant du rossignol. Le tems froid l'obligeoit de se couvrir de quelque peau de bêtes; mais en tout tems il falloit qu'elle eût au moins une ceinture pour mettre une arme qu'elle appelle *son boutoir*. Dans le troisieme volume des Antiquités de M. le Comte de Caylus, on trouve une pareille figure, n'ayant qu'une ceinture qui ne pouvoit servir qu'à un pareil usage. Ce boutoir qui étoit un bâton court, & rond par le bout, étoit la massue avec laquelle elle terrassoit les monstres. Elle en donnoit sur la tête d'un loup, un coup qui l'abattoit sur le champ. Elle m'a dit encore, que quand avec cet instrument elle avoit tué un lievre, elle le dépouilloit, & le dévorait; mais que quand elle l'avoit pris à la course, elle lui ouvroit une veine avec son ongle, buvoit tout son sang, & jettoit le reste. Le sang des animaux, si défendu aux hommes après le déluge, étoit son nectar, & lui donnoit peut-être cette force & cette agilité que notre nourriture ordinaire lui fit perdre. La maniere dont elle couroit après les lievres est surprenante; elle a donné des exemples de sa façon de courir. Il ne paroissoit presque point de mouvemens dans ses pieds, & aucun dans son corps; ce n'étoit point courir, mais glisser: sa course renverse les raisonnemens de notre Philosophe à paradoxes, qui veut faire marcher les hommes à quatre pattes.

Cette même agilité qu'elle avoit sur la terre, elle l'avoit dans l'eau, où elle alloit chercher les pois-

sons, qu

Elle restoit

son élém

On con

Seigneur

ne voulo

rir comm

coucher

terre ou

crue, o

qu'à s'éc

que rivie

Lorsqu

notre lan

d'où elle

forêts, c

son âge,

ce qu'elle

façon.

Toutes

sans dout

plonger.

crû voir

Elles pou

& sortan

elles trou

puter, p

un brasel

sur le br

de tête,

vant son

de mouv

Tome

sons,

sur la Fille Sauvage. 49

sons, qui étoient pour elle des mets très-friands. Elle restoit long-tems plongée, l'eau paroissoit être son élément.

On conçoit aisément qu'il n'étoit pas facile au Seigneur de Sogny de garder une prisonniere, qui ne vouloit ni s'habiller comme nous, ni se nourrir comme nous, ni rester dans une chambre, ni coucher dans un lit. Accoutumée à coucher sur la terre ou sur des arbres, à manger de la chair crue, ou à boire du sang, elle ne demandoit qu'à s'échapper dans quelque bois, ou dans quelque riviere.

Lorsque peu-à-peu apprivoisée, elle eut appris notre langue, après avoir répété qu'elle ignoroit d'où elle venoit, n'ayant jamais vu que des forêts, où elle avoit vécu avec une compagne de son âge, elle raconta comment elle l'avoit perdue; ce qu'elle m'a raconté dans la suite de la même façon.

Toutes deux nageant dans une riviere, la Marne, sans doute, entendirent un bruit qui les obligea de plonger. C'étoit un Chasseur, qui de loin ayant cru voir deux poules d'eau, avoit tiré sur elles. Elles poussèrent leur voyageur beaucoup plus loin, & sortant de la riviere pour entrer dans un bois, elles trouverent un Chapelet, qu'il fallut se disputer, parce que toutes deux vouloient s'en faire un bracelet. Notre Sauvage ayant reçu un coup sur le bras, répondit à sa compagne par un coup de tête, malheureusement si violent, que, suivant son expression, elle *la fit rouge*. Aussi-tôt par ce mouvement de la nature qui nous porte à se-

courir nos semblables , elle va chercher un chêne , & monte jusqu'au haut , espérant , m'a-t-elle dit , y trouver une gomme propre à guérir le mal qu'elle avoit fait. J'ignore quelle connoissance elle avoit de ce remede. L'ayant trouvé , elle retourne à l'endroit où elle avoit laissé sa compagne : elle n'y étoit plus , & elle ne l'a jamais revue. Quelques Voyageurs apparemment ayant trouvé une Fille expirante , la portèrent dans un village où elle mourut. J'ignore si elle pleura beaucoup cette perte ; ce fut environ trois jours après qu'elle fut trouvée de la maniere que j'ai racontée.

Cette nouvelle se répandit à Paris , où l'on ne parloit que de la Fille Sauvage , qu'on devoit faire venir à la Cour ; mais comme les nouvelles sont bientôt oubliées lorsque quelque autre événement fait le sujet des conversations , on cessa de parler de la Sauvage. Il eût été à souhaiter qu'une personne riche , charitable & patiente , eût voulu s'en charger ; mais peut-être craignoit-on de garder chez soi une Sauvage si sauvage. Elle fut mise chez des Religieuses à Châlons , parce qu'apparemment le Seigneur de Sogny mourut ; puisque ni lui ni Madame sa femme ne présiderent au baptême , où elle eut quelque mois après pour parrain l'Administrateur de la communauté , & pour marraine la Supérieure. Ce baptême fut précipité , mais jugé si nécessaire , qu'elle-même ne se souvient pas de l'avoir reçu , ayant perdu connoissance dans une maladie qui faisoit désespérer d'elle. Elle étoit déjà instruite ; mais on vouloit lui donner encore plus d'instructions.

Ceux
prétend
idée d'
cile de
suite u
mépris
entre l'
Fille , q
vée con
jet que
si-tôt q
a bient
eux ses
spirituel
somm
gaces , d
Ceux q
Fille , n
fait usag
catéchis
de sa ra
lui sugg
La m
fut caus
dans un
lit , & a
accoutu
chair cru
& les fr
pour dor
rent de
& sa for

sur la Fille Sauvage. 51

Ceux qui les premiers lui parlerent de Religion, prétendent qu'ils ne trouverent en elle aucune idée d'un Etre suprême ; mais qu'il leur fut facile de lui faire comprendre un Créateur, & ensuite un Médiateur. Que ceux qui ont tant de mépris pour l'homme, expliquent cette différence entre l'homme & les autres animaux ! Voici une Fille, qui, élevée parmi eux, & long-tems privée comme eux de la parole, n'a eu d'autre objet que de chercher la nourriture de son corps ; si-tôt qu'elle entend des hommes se parler, elle a bientôt appris la maniere d'exprimer comme eux ses pensées ; si-tôt qu'on lui parle de choses spirituelles, elle les conçoit. C'est parce que nous sommes capables de les entendre, *divinorum capaces*, dit Juvénal, que notre raison vient du Ciel. Ceux qui se chargerent de l'instruction de cette Fille, n'eurent point affaire à un enfant, qui ne fait usage que de sa mémoire pour répéter son catéchisme ; mais à une personne qui fait usage de sa raison, pour opposer les difficultés qu'elle lui suggere, à ce qu'on lui dit qu'il faut croire.

La maladie violente dont elle fut attaquée, fut causée par son changement de vie. Enfermée dans une chambre, réduite à coucher dans un lit, & à se nourrir comme nous, elle qui étoit accoutumée à vivre dans les forêts, de fruits, de chair crue, & de sang ; la mélancolie la saisit, & les fréquentes saignées, qu'on crut nécessaires pour dompter un caractère si farouche, acheverent de lui faire perdre sa santé, sa fraîcheur, & sa force, qui étoit si grande, qu'elle m'a dit

avoir renversé six hommes , qui vouloient entrer dans sa chambre , en renversant sa porte sur eux. Quand on lui eut dit qu'il n'étoit pas décent à une fille de monter sur les arbres , elle cessa d'y monter ; mais la tentation de retourner dans les bois , pour y vivre seule , la prenoit souvent ; & la plus violente de ses tentations , c'est celle de boire le sang de quelque animal vivant. Elle-même m'a avoué que quand elle voyoit un enfant , elle se sentoît tourmentée de cette envie. Lorsqu'elle me parloit ainsi , ma fille , jeune encore , étoit avec moi ; elle remarqua sur son visage quelque émotion , à l'aveu d'une pareille tentation , & elle lui dit aussi-tôt en riant : *Ne craignez rien , Mademoiselle , Dieu m'a bien changée.*

Elle étoit encore à Châlons lorsque la Reine de Pologne , qui alloit à Versailles , s'y arrêta , & eut la curiosité de la voir. On la lui amena ; & , pour lui donner une idée de son premier état , elle fit devant elle son ancien cri de la gorge , & lui montra son adresse à faire sortir tout le sang d'un lapin vivant. Un des Officiers de la Reine , qui avoit entendu dire qu'elle ne vouloit jamais se laisser toucher par un homme , voulut en faire l'expérience. Sa promptitude à le repousser , & la fureur de ses yeux lui prouva la vérité de ce qu'on lui avoit dit.

De la Maison Religieuse où elle étoit à Châlons , elle passa dans celle des Nouvelles Catholiques à Paris , dont les Dames ont toujours fait l'éloge de sa conduite , se plaignant seulement d'une certaine mélancolie , qui faisoit que sou-

vent e
la sol
plaisir
où j'a
de viv
son hie
& repr
étoit p
devoit
voient
Ce fu
Catholi
voir , l
content
dessin
la fit pa
de sant
gnore o
que rien
esprit &

sur la Fille Sauvage. 53

vent elle vouloit être seule. Cette inclination pour la solitude ne l'empêchoit pas de recevoir avec plaisir les visites étrangères, telles que la mienne, où j'ai remarqué qu'en racontant, avec autant de vivacité que d'esprit, le peu qu'elle savoit de son histoire, ses yeux changeoient quelquefois, & reprenoient un mouvement singulier, qui lui étoit peut-être utile, lorsque dans les bois elle devoit être en garde contre les animaux qui pouvoient l'approcher.

Ce fut pendant qu'elle étoit chez les Nouvelles Catholiques, que feu M. le Duc d'Orléans l'alla voir, l'interrogea sur sa Religion, & parut très-content de ses réponses; elle lui témoigna avoir dessein d'être Religieuse; ce qui fut cause qu'on la fit passer dans un couvent à Chaillot: son peu de santé l'empêcha d'exécuter sa résolution. J'ignore où elle est maintenant; mais je suis assuré que rien ne lui manque. Son premier état, son esprit & sa piété, tout intéresse pour elle.

PRIERE DE CLÉANTE.

Cette Priere, morceau précieux de l'antiquité, que Stobée nous a conservé, doit faire partie de l'extrait de la morale des Poètes payens, qui se trouve dans le VI. Chant du Poème de la Religion; je l'aurois fait entrer, si elle eût été moins longue. Tout Chrétien, en ôtant le mot de Jupiter, pourroit dire cette Priere, & la dire plutôt que la Priere universelle de Pope.

IMMORTEL, adoré sous tant de noms divers,
 Pere de la nature, & Roi de l'univers,
 C'est toi que je salue, Etre par qui nous sommes,
 Qui vois en nous ta race, & qui permets aux hom-
 mes,

A ces foibles mortels, rampans dans ces beaux lieux,
 De t'adresser leur hymne, & de lever leurs yeux
 Jusqu'à toi, dont le bras, sur les têtes coupables,
 Fait voler, quand tu veux, tes foudres redoutables.
 L'esprit qui tout anime, esprit dont tout dépend,
 Qui, se mêlant par-tout, en tous lieux se répand,
 Est dirigé par toi. Grand Dieu! c'est donc toi-
 même,

De la terre & du ciel Modérateur suprême,
 Donateur de tous biens, digne objet de nos chants
 Qui fait tout, excepté ce que font les méchans;
 Mais tu fais bien remettre, ô Puissance efficace!
 L'ordre dans le désordre, & tout rentre à sa place.

Eux f
 Malhe
 Comm

Par ta
 Ou par
 Ou par
 Bienfa
 Daigne
 Ils puis
 Et que
 Ils puis
 Autant

Eux seuls sont écartés de celle où tu nous veux.
Malheureux ! cependant ils veulent être heureux.
Comment le seront-ils , lorsque , loin de t'en-
tendre ,

Par tant de passions ils se laissent surprendre ,
Ou par la volupté mollement enchaînés ,
Ou par l'ambition follement entraînés ?
Bienfaisant Jupiter ! fais tomber leurs nuages ;
Daigne éclairer leur ame , afin qu'en tes ouvrages
Ils puissent avec nous admirer ta grandeur ;
Et que , te consacrant & leur voix & leur cœur ,
Ils puissent célébrer la divine sagesse ,
Autant qu'il est possible à l'humaine foiblesse.

L A

EN

LA GRACE, —

P O È M E

EN QUATRE CHANTS.

P

JE puis
craintes ,
modestie
leurs Pré
timidité
de confia
avoir : je
l'amour-
de notre
sur laqu
comme
qu'il a
plaire ,
ont des
j'écris en
tion au
que le
d'autant
semble a
dulgence

Ce no
ne sert
gloire d

P R É F A C E.

JE puis à la tête de cet Ouvrage avouer mes craintes , sans être soupçonné de cette fausse modestie si commune aux Auteurs , qui dans leurs Préfaces affectent un langage plein de timidité , lorsqu'ils sont intérieurement pleins de confiance. Pour moi je n'ai aucun sujet d'en avoir : je vais parler d'un Myſtere qui révolte l'amour-propre , & qui fera toujours l'écueil de notre raison. Je vais traiter une question ſur laquelle on ſuit différens ſyſtèmes ; & comme chacun ſoutient avec chaleur le parti qu'il a embrasſé , je dois m'attendre à déplaire , malgré mes intentions , à ceux qui ont des ſentimens contraires aux miens. Enfin j'écris en vers , & ceux qui , ſans faire attention au Théologien , ne regarderont en moi que le Poète , examineront mes vers avec d'autant plus de ſévérité , que mon nom ſeul ſemble annoncer que je ne mérite point d'indulgence.

Ce nom , loin qu'il prévienne en ma faveur , ne ſert qu'à fournir des armes contre moi. La gloire des peres eſt un peſant fardeau pour

les enfans , & l'on n'en a presque point vu soutenir ce fardeau dignement. Ce n'est point à moi à citer les passages d'Homere & d'Euripide qui l'assurent , & je citerai encore moins un Proverbe très-commun chez les Grecs & les Latins. Il est vrai que ce Proverbe semble confirmé par l'histoire. Rarement a-t-on vu ceux qui se sont rendus illustres , soit par les Armes , soit par les Lettres , laisser des successeurs dignes d'eux. Les fils des Grands Hommes ont presque tous dégénéré , peut-être parce qu'on les décourage , pour trop en attendre. On leur redemande des talens qu'ils ne sont pas obligés d'avoir , & l'on s'imagine qu'ils doivent représenter un bien qu'on ne reçoit jamais par droit d'héritage.

J'ai donc sujet d'appréhender qu'on ne me traite avec la même rigueur. Je pourrais y opposer quelques raisons ; mais comme les Lecteurs ne sont pas obligés d'écouter nos raisons , je n'alléguerai point la difficulté de la matiere que je traite , dans laquelle il est impossible de ne pas sacrifier quelquefois la richesse d'une rime , & la cadence d'un vers à l'exactitude du dogme. Je ne rapporterai

pas

pas non
engagé
me suffi
Prosper
comme
si long-
gea que
courage
m'étoie

Né ,
Muses ,
elles ,
lens , j
celui qu
comme
moi , 8
avec ell
qu'Ovid
lum vic
n'étois p
sation d
l'ambiti
je me su
souvent
bien vou
quelles r

Tom

pas non plus les motifs particuliers qui m'ont engagé à choisir une matiere si épineuse. Il me suffit de dire ici que la lecture de Saint Prosper m'ayant inspiré l'envie de traiter comme lui en vers une question agitée depuis si long-tems , la hardiesse de l'entreprise engagea quelques personnes fort éclairées à m'encourager , & à m'aider de leurs secours , qui m'étoient absolument nécessaires.

Né , pour ainsi dire , dans le sein des Muses , avec une grande inclination pour elles , & plus d'ardeur à les suivre que de talents , j'ai perdu dès la plus tendre enfance , celui qui pouvoit m'instruire le mieux à leur commerce , & par l'autorité qu'il avoit sur moi , & par la longue habitude qu'il avoit avec elles. Je ne puis dire de Boileau , ce qu'Ovide disoit en parlant de Virgile : *Virgilium vidi tantum*. Je n'ai fait que le voir , & n'étois pas en âge de mettre à profit la conversation d'un pareil maître. Ainsi, lorsque j'ai eu l'ambition d'entrer dans la carrière poétique , je me suis trouvé sans guide , & je me serois souvent égaré , sans les lumieres que m'ont bien voulu accorder ces personnes , auprès desquelles ma Muse a trouvé un accès aussi utile

pour elle qu'honorable. Mon amour - propre n'a rien souffert en se soumettant à de pareils Juges : j'ai corrigé avec docilité les fautes qu'ils ont reprises ; & s'il en reste encore beaucoup , elles n'ont point échappé à leur vue : mais je n'ai pas toujours été capable de suivre leurs avis.

Ces fautes que je reconnois sans peine , n'intéressent que la Poésie : je ne me suis permis aucune négligence pour celles qui pourroient intéresser la Doctrine. J'ai eu la précaution la plus scrupuleuse pour ne rien laisser qui méritât une censure raisonnable ; & je me déclare toujours prêt à corriger ce qui pourra la mériter. Je parle d'une censure raisonnable , car j'ose dire aussi qu'il seroit injuste de faire le procès à un Poète comme à un Théologien , & de vouloir rappeler tous ses mots à la précision de l'Ecole. Ce n'est point ici un Traité théologique ; c'est un Poème : ce n'est point aux Docteurs que je parle ; c'est au commun du monde. Il me suffit d'expliquer ce que tout le monde doit savoir. La Poésie a cet avantage , qu'elle rend sensible au peuple les vérités les plus abstraites , par les images sous lesquelles elle les présente ,

& qu'
imprim
si bea
rigour
J'ai
Sainte
le méri
plus e
Je n'ai
qué qu
lorsqu
plusieu
lement
Sainte
les plus
ailleurs
les hon
fit l'am
Après
venons
venir ,
ce Poë
Un E
qui con
comme
les lumi

& que par sa mesure & son harmonie elle les imprime dans la mémoire. On lui raviroit un si beau privilège, si on la soumettoit à des loix rigoureuses qui la rendissent sèche & stérile.

J'ai souvent employé les termes de l'Ecriture Sainte & des Peres, & c'est en cela que consiste le mérite de mon travail : je ne prétends pas non plus en tirer comme Poète une grande gloire. Je n'ai presque fait que traduire, & j'ai remarqué que les endroits qui ont été le mieux reçus, lorsque je les ai récités, étoient l'assemblée de plusieurs pensées des Prophetes, rendues fidèlement. Aussi faut-il avouer que l'Ecriture Sainte nous fournit les idées les plus nobles & les plus magnifiques, & qu'on ne trouve point ailleurs ce véritable sublime, qui charme tous les hommes, cet enthousiasme divin qui saisit l'ame, qui l'étonne & qui l'enleve.

Après avoir parlé de ce qui regarde le Poète, venons au Théologien, si ce titre peut me convenir, & rendons compte de la doctrine de ce Poème.

Un Etre tout-puissant, qui a tout fait, qui conserve tout, qui regne sur les esprits, comme sur les corps, de qui viennent toutes les lumieres & toutes les vertus, & dont les

décrets sont la règle de l'avenir , est une vérité dont nous sommes intérieurement convaincus , & qui est renfermée nécessairement dans l'idée que nous avons d'un Etre infini. La liberté de notre ame est encore une vérité qu'il n'est pas nécessaire de prouver. Nous en trouvons la preuve en nous-mêmes , & nous sentons que nous sommes plus libres de vouloir telle ou telle chose , que de remuer la main de tel ou tel côté. Ces deux vérités incontestables semblent cependant se contredire ; ce qui ne nous doit pas surprendre , puisque même nous trouvons dans la Géométrie des propositions , lesquelles , quoique certaines , nous paroissent cependant s'opposer les unes aux autres. Comment ne trouverons-nous pas ces difficultés , lorsque nous parlons de Dieu & de l'ame ? Si nous ignorons ce que c'est que Dieu , ce que c'est que notre ame , & comment elle agit sur notre corps ; pouvons-nous savoir comment Dieu agit sur elle ? L'opération d'un Dieu nous est inconnue ; celle de notre ame nous l'est aussi : comment donc pourrons-nous comprendre l'accord de deux opérations inconnues ? Lorsque dans la Géométrie deux propositions , qui semblent se contredire , sont

égale
de l
la R
semb
cela
lumi
d'hun
dit M
de la
le mi
Pur
la Pu
ne de
questi
vent
que r
fait d
toire
& vo
maître
dans
Dieu
sage ,
sensée
maeur
juven

également démontrées , nous ne doutons ni de l'une ni de l'autre. Lors donc que dans la Religion deux vérités également certaines semblent se contredire , devons-nous pour cela hésiter ? Si notre raison n'a pas assez de lumière pour les accorder , qu'elle ait assez d'humilité pour les adorer toutes deux. *Il faut* , dit M. Bossuet , *tenir fortement les deux bouts de la chaîne , quoiqu'on ne voie pas toujours le milieu par où l'enchaînement se continue.*

Puisque nous avons tant de peine à concilier la Puissance divine & la liberté humaine , nous ne devons pas nous étonner d'entendre , sur cette question , parler les Payens d'une façon souvent contraire. Homere , qui répète si souvent que rien n'arrive que par la volonté divine , fait dire à Achille : *Les Dieux donnent la victoire ; mais c'est à vous à modérer votre fierté & votre colere.* Iliad. 10. Achille est donc le maître de son cœur ; & le même Homere dit dans l'Odyssée , Liv. 23 : *Qu'il dépend des Dieux de rendre insensée la personne la plus sage , & de rendre sage la personne la plus insensée.* Horace demande aux Dieux de bonnes mœurs pour la jeunesse : *Dî probos mores docili juventæ.* Et le même Horace prétend qu'il ne

doit demander aux Dieux que les biens de la santé & de la fortune ; que ceux de l'ame sont en sa disposition.

Det vitam , det opes ; animum mi æquum ipse parabo.

Les Payens ont été souvent jusqu'à faire les Dieux auteurs des crimes , pour excuser leurs passions , dont ils prenoient la violence pour une force divine.

Sua cuique Deus fit dira libido.

Ils trouvoient fort commode , quand ils avoient commis quelque faute , de la rejeter sur les Dieux.

Crimen erit Superis & me fecisse nocentem ,

dit Caton dans Lucain. Hélène dans Homere reproche à Vénus de l'avoir séduite ; & dans Euripide , de l'avou de Ménélas lui-même , elle ne lui a été infidelle que par obéissance aux Dieux. Malgré ce langage si commun chez les Payens , ils en tiennent un autre tout opposé , quand ils parlent en Philosophes. Ils se laissoient tromper par ce faux raisonnement de notre amour-propre , que nous n'aurions point de mérite , si notre vertu étoit un don du Ciel. C'est ce que Cicéron

fait d
troisie
tute re
id don
trouve
ne doi
fortune
pouvoir
fumenda

En e
avisé d
homme
ias D
Chrétien
gages
Payens
dans fo

C'étoit-
sa vie à
N'a pu
Ni de fo

Et Th
opinion

Quoi ! l
D'un astr
Et Delph

fait dire à un de ses Interlocuteurs dans le troisieme Livre de la nature des Dieux. *In virtute rectè gloriāmur , quod non contingeret , si id donum à Deo , non à nobis haberemus.* On trouve encore dans le même Cicéron , qu'on ne doit demander au Ciel que les dons de la fortune ; mais que notre sagesse est en notre pouvoir : *Fortunam à Deo petendam , à seipso sumendam esse sapientiam.*

En effet , disoit-il , quelqu'un s'est-il jamais avisé de remercier les Dieux d'être honnête-homme ? *Nam quis , quod bonus vir esset , gratias Diis egit unquam ?* Action de graces qu'un Chrétien fait tous les jours. Ces deux langages si contraires & si communs chez les Payens , ont été bien rendus par Corneille dans son *Œdipe*. Il fait dire à Jocaste :

C'étoit-là de mon fils la noire destinée.
Sa vie à ces forfaits par le Ciel condamnée ,
N'a pu se dégager de cet astre ennemi ,
Ni de son ascendant s'échapper à demi.

Et Thésée par sa réponse détruit cette absurde opinion d'une force nécessitante.

Quoi ! la nécessité des vertus & des vices ,
D'un astre impérieux doit suivre les caprices !
Et Delphes , malgré nous , conduit nos actions

Au plus bizarre effet de ses prédictions ?
 L'ame est donc toute esclave ; une Loi souveraine
 Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne ,
 Et nous ne recevons ni crainte ni desir
 De cette liberté qui n'a rien à choisir.
 Attachés sans relâche à cet ordre sublime ,
 Vertueux sans mérite , & vicieux sans crime ,
 Qu'on massacre les Rois , qu'on brise les autels ,
 C'est la faute des Dieux , & non pas des mortels.
 De toute la vertu sur la terre épandue ,
 Tout le prix à ces Dieux , toute la gloire est due.
 Ils agissent en nous quand nous pensons agir :
 Alors qu'on délibère , on ne fait qu'obéir ;
 Et notre volonté n'aime , hait , cherche , évite
 Que suivant que d'en-haut leur bras la précipite.
 D'un tel aveuglement daignez me dispenser.
 Le Ciel , juste à punir , juste à récompenser ,
 Pour rendre aux actions leur peine ou leur salaire,
 Doit nous offrir son aide , & puis nous laisser faire.
 N'enfonçons toutefois ni votre œil ni le mien
 Dans ce profond abîme où nous ne voyons rien.

Ces vers admirables sont également vrais ,
 excepté celui-ci , *doit nous offrir son aide* , &
puis nous laisser faire , qu'un Payen pouvoit
 bien dire ; mais qu'un Chrétien n'a jamais dû
 penser. Aussi Corneille fait parler autrement
 un Chrétien dans Polieucte. C'est ainsi qu'il
 dépeint le pouvoir de Dieu sur nous.

Il est toujours tout juste & tout bon ; mais sa Grâce
 Ne descend pas toujours avec même efficace :

Après
 Elle qu
 Le nôtr
 Le bras
 Et cette
 Tombe

Sur
 devroie
 puisqu'
 grandes
 donner
 la Puiss
 car je n
 les uns
 nié la G
 la Grace
 damne
 sons le b
 moins n
 nous le
 obligés
 aussi tâc
 cherché
 liberté.
 nous , &
 trariété q

Après certains momens que perdent nos longueurs,
Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs.
Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égare :
Le bras qui la verfoit en devient plus avare ;
Et cette sainte ardeur qui nous portoit au bien ,
Tombe plus rarement , ou n'opere plus rien.

Sur cette importante question , les Chrétiens
devroient toujours tenir le même langage ,
puisque'ils doivent s'accorder sur les deux
grandes vérités qu'on ne peut nier , sans aban-
donner la Foi & la Raison , je veux dire sur
la Puissance de Dieu , & la liberté de l'homme ;
car je ne parle point ici des Hérétiques , dont
les uns , de peur de détruire la liberté , ont
nié la Grace ; & les autres , de peur de détruire
la Grace , ont nié la liberté. L'Eglise les con-
damne également , & reconnoît que nous fai-
sons le bien & le mal librement , & que néan-
moins nous ne faisons aucun bien que Dieu ne
nous le fasse faire. C'est ce que nous sommes
obligés de croire. Mais comme nous voulons
aussi tâcher de le comprendre , nous avons
cherché les moyens d'accorder la Grace & la
liberté. De là cette différence de langage entre
nous , & cette contrariété de systèmes ; con-
trariété qui devoit du moins ne point altérer

l'union & la charité , puisqu'on doit convenir des deux vérités les plus importantes.

Les Maîtres dont mon intention est de suivre la doctrine , sont les deux grands Maîtres que l'Eglise a particulièrement reconnus pour les Docteurs de la Grace , Saint Augustin & Saint Thomas , dont les principes sont appelés par Alexandre VII , *tutissima certissimaque dogmata.*

Les Disciples de ces deux Docteurs , quoiqu'unis de cœur entre eux , & quoiqu'ils ne forment , pour ainsi dire , qu'une même Ecole , ne parlent pas toujours le même langage. Les uns s'expliquent par des termes qui nous semblent plus faciles à concevoir , & nous offrent des images plus sensibles. Les autres s'expliquent par des termes plus abstraits ; mais leur système plus philosophique , & soutenu par un Corps savant , est aujourd'hui plus généralement suivi. Je me fais gloire d'y être attaché ; mais il ne m'est pas possible de mettre en vers ces termes philosophiques qui expliquent l'opération de Dieu sur sa créature. Il me suffit d'établir la souveraineté entière de celui qui fait tout en nous ; & si je la dépeins souvent par des images conformes à ce que les Augustiniens

appelle
souven
que les
sique :
s'il est
amour
attraits
il paroît
nous de
d'être ;
qu'il fa
Il est
gustin ,
je l'adm
Thomai
Et qui
a pensé
l'un des
l'une de
Dans fo
plique a
système
adopter
différen
Grace.
o volon

appellent la *Délectation victorieuse*, je me sers souvent aussi d'expressions qui répondent à ce que les Thomistes appellent la *Prémotion physique*: ce qui se concilie aisément, puisque s'il est indubitable que Dieu nous conduit par amour, & remplace dans notre cœur par des attrait célestes, les attrait des biens sensuels; il paroît également indubitable que celui qui nous donne l'être, nous donne aussi la manière d'être; qu'il est le souverain moteur des cœurs; qu'il fait & notre volonté & notre liberté.

Il est vrai que j'admets, comme Saint Augustin, une différence des deux états; mais je l'admets à l'exemple de M. Bossuet, que les Thomistes se glorifient d'avoir de leur parti. Et qui ne se glorifieroit pas de penser comme a pensé un Evêque qui a été en même tems l'un des plus sublimes génies de la France, & l'une des plus grandes lumières de toute l'Eglise? Dans son *Traité du Libre Arbitre*, où il explique avec tant de clarté & de précision le système de la *Prémotion physique*, qu'il paroît adopter, voici comme il explique aussi la différence des deux états, & l'attrait de la Grace. « L'état d'innocence ne fait pas que la volonté de l'homme soit moins dépendante;

» mais il faut considérer précisément les dispo-
 » sitions qui sont changées par la maladie ; &
 » juger par-là de la nature du remède que
 » Dieu y apporte. Le changement le plus essen-
 » tiel que le péché ait fait à notre ame , c'est
 » qu'un attrait indélébééré du plaisir sensible
 » prévient tous les actes de notre volonté : c'est
 » en cela que consiste notre langueur & notre
 » foiblesse , dont nous ne serons jamais guéris,
 » que Dieu ne nous ôte cet attrait sensible , ou
 » du moins ne le modere par un autre acte
 » indélébééré du plaisir intellectuel. Alors si
 » par la douceur du premier attrait , notre
 » ame est portée au bien sensible ; par le moyen
 » du second , elle sera rappelée à son véritable
 » bien , & disposée à se rendre à celui de ces
 » deux attrait qui sera supérieur. Elle n'avoit
 » pas besoin , quand elle étoit saine , de cet
 » attrait prévenant , qui , avant toute délibéra-
 » tion de la volonté , l'incline au bien vérita-
 » ble , parce qu'elle ne sentoît pas cet autre
 » attrait , qui avant toute délibération l'in-
 » cline toujours au bien apparent. Elle étoit née
 » maîtresse absolue , connoissant parfaitement
 » son bien , qui est Dieu , l'aimant librement ,
 » & se plaissant d'autant plus dans cet amour ,
 » qu'il

» qu'il
 » ce ch
 » pas
 » qui e
 C'est
 cet exc
 fois da
 aussi q
 des Ora
 de la V
 gile dan
 sévérité
 formes
 Philosop
 ler de m
 puissance
 lebranch
 de la Pré
 de recon
 de la Gr
 immédiat
 en eux ro
 pables ;
 mouveme
 Ce fam
 vent abus
 Tome I

» qu'il lui venoit de son propre choix : mais
 » ce choix , pour lui être propre , n'en étoit
 » pas moins de Dieu , de qui vient tout ce
 » qui est propre à la créature. »

C'est ainsi que s'explique M. Bossuet dans
 cet excellent Traité , que je citerai quelque-
 fois dans mes Notes : de même que je citerai
 aussi quelquefois le P. Bourdaloue , ce héros
 des Orateurs Chrétiens , qui a fait l'admiration
 de la Ville & de la Cour , en prêchant l'Evan-
 gile dans toute son étendue & dans toute sa
 sévérité. On verra souvent ses principes con-
 formes aux miens , parce que Théologiens ,
 Philosophes , Orateurs & Poètes , doivent par-
 ler de même , quand ils parlent de la toute-
 puissance d'un Dieu sur sa créature. Le P. Mal-
 lebranche lui-même , quoiqu'opposé au système
 de la Prémotion physique , ne peut s'empêcher
 de reconnoître dans son Traité de la Nature &
 de la Grace , *qu'il n'y a que Dieu qui agisse*
immédiatement sur nos esprits , & qui produise
en eux toutes les modifications dont ils sont ca-
pables ; & que l'ame n'est volonté , que par le
mouvement que Dieu lui imprime sans cesse.

Ce fameux ennemi de l'imagination , si sou-
 vent abusé par elle , opposoit en même tems

aux Thomistes la comparaison d'une Pagode que son maître jette au feu , parce qu'elle n'a pas devant lui baissé la tête , qu'elle ne pouvoit baisser qu'au moyen du cordon que son maître devoit tirer. Cette comparaison n'a aucune justesse. Les Thomistes , ni aucuns bons Théologiens , ne disent jamais qu'on soit damné pour avoir manqué de Grace. On est puni de tel ou tel péché : or , ce n'est pas le défaut de Grace qui est la cause immédiate du péché ; c'est notre volonté déréglée qui nous le fait commettre.

Soyons donc toujours fortement persuadés , & de la puissance de Dieu , & de notre liberté. Ces deux vérités doivent être le fondement de notre vigilance & de notre humilité. Agissons comme pouvant tout ; prions comme ne pouvant rien : c'est la conclusion qu'il faut tirer de la doctrine de Saint Augustin & de Saint Thomas , & que je souhaite qu'on tire de ce Poëme.

Quelque attaché que je sois à ces deux grands Docteurs , comme l'Eglise n'a point condamné tous ceux qui suivent d'autres maîtres , il ne nous est pas permis non plus de les condamner : aussi n'ai-je attaqué qu'un seul

des
ces te
cond
son sy
pre ,
de l'
quer
ne so
d'abo
Elo
plus f
tyriqu
les tra
succès
enclin
eu la
par un
très-d
tres d
alors f
ne se f
point
choqu
coman
point d

des Ecrivains modernes ; mais sans employer ces termes qui ne conviennent qu'aux erreurs condamnées. Je me contente de faire voir que son système , trop conforme à notre amour-propre , est dangereux & contraire à la doctrine de l'Antiquité : mais en cela j'espère ne choquer personne , puisque personne aujourd'hui ne soutient sa doctrine telle qu'il la publia d'abord.

Eloigné de toute passion pour la dispute , à plus forte raison l'ai-je été de toute humeur satyrique. Quoique par la malignité des hommes , les traits de satire contribuent infiniment au succès des Ecrits , & que les Poètes soient plus enclins que les autres à railler ; je n'ai point eu la tentation de gagner quelques avantages par une voie si souvent criminelle , & toujours très-dangereuse. Il est permis aux Gens de Lettres de s'attaquer les uns les autres ; les guerres alors sont innocentes & utiles , pourvu qu'elles ne se fassent point avec animosité : mais il n'est point permis , dans les Ecrits de Religion , de choquer ouvertement ceux qui ne pensent pas comme nous , lorsque ce qu'ils pensent n'a point été déclaré contraire à la Foi. La vérité

doit toujours être défendue avec les armes de la charité , & l'on s'oppose soi-même au progrès qu'elle peut faire , quand on l'annonce avec un ton d'aigreur. J'avoue qu'il m'étoit échappé d'abord quelques traits un peu mordans ; mais la réflexion me les a fait retrancher : & sacrifiant sans peine les intérêts de la Poésie à ceux de la Religion , j'ai mieux aimé affoiblir quelques vers , que d'y laisser des vivacités contraires à l'esprit de paix.

Quoique le dogme de la Grace ait causé tant de disputes parmi les Chrétiens , je ne me suis appliqué qu'à celles que nous avons soutenues contre les Hérétiques. Je n'ai point voulu réveiller le triste souvenir de nos troubles : pour-quoi parler de ce qu'il faudroit même oublier , *si tam in nostra protestate esset oblivisci , quam tacere ?*

• Qu'on ne s'attende donc à ne trouver principalement ici que les vérités dont il est nécessaire d'être instruit. Dans le premier Chant , pour conduire à la nécessité de la Grace , je dépeins l'innocence de l'homme & sa chute , l'état déplorable où il fut réduit , quand il fut abandonné à lui-même , l'impuissance de la Raison

& de l'
Jésus-C
Grace.
fance &
truit po
jours ré
la gra
Grace ,
gré tou
voir qu
Grace v
trieme
tination
est grat
Voilà
jets: ils
orneme
en les tr
qu'à m
plus la
de ses av
les plus
faire ,
deurs de
Virgile

& de la Loi pour le guérir; enfin la venue de Jésus-Christ, l'auteur & le dispensateur de la Grace. J'établis dans le second Chant la puissance & l'efficacité de cette Grace, qui ne détruit point la liberté, puisqu'on y peut toujours résister. Dans le troisième Chant, j'étends la grande preuve de la puissance de cette Grace, qui est le changement du cœur, malgré tous les combats des pécheurs; & je fais voir que ces combats détruisent le système de la Grace versatile & de l'équilibre. Enfin le quatrième Chant renferme le mystère de la Prédestination, qui nous apprend combien la Grace est gratuite.

Voilà sans doute de grands & de nobles sujets: ils paroîtront peut-être peu susceptibles des ornemens de la Poésie; cependant si j'ennuie en les traitant, la faute n'en doit être imputée qu'à moi seul. Plus les objets sont grands, plus la Poésie est digne de les décrire. Puisqu'un de ses avantages est de savoir peindre noblement les plus petites choses, que doit-elle donc faire, quand elle nous entretient des grandeurs de Dieu, & des vérités de la Religion? Virgile nous apprend la peine qu'il trouvoit à

relever par des expressions nobles , la foiblesse des sujets de ses Géorgiques.

*Verbis ea vincere magnum
Quàm sit , & angustis hunc addere rebus honorem.*

Cependant puisqu'il y a réussi , & que dans une matiere si peu agréable , il fait toujours nous plaire ; combien les hommes seroient-ils plus attentifs à un Poète , qui, avec le génie de Virgile , chanteroit des sujets plus nobles & plus intéressans que ne le sont les préceptes du labourage , ceux de la culture des arbres & du soin des animaux !

L

C

E

Qui

Je ve

Par e

De l'

Puisse

O

Des

Sur m

Fuye

Des

Profa

De

L'ho

Ose

Ses

Et co

Leur

LA GRACE, POÈME.

CHANT PREMIER.

ENNEMI du mensonge, & de ces fictions
Qui nourrissent des cœurs les folles passions,
Je veux prendre aujourd'hui la vérité pour guide.
Par elle encouragé dans un âge timide,
De l'illustre Prosper j'ose suivre les pas ;
Puisse-je comme lui confondre les ingrats !

O vous, qui ne cherchez que ces rimes impures,
Des plaisirs séduisans dangereuses peintures ;
Sur mes chastes tableaux ne jetez pas les yeux :
Fuyez ; mes vers pour vous sont des vers ennuyeux :
Des sons de la vertu votre oreille se lasse.
Profane ! loin d'ici, je vais chanter la Grace.

De l'humaine raison cette Grace est l'écueil :
L'homme, qui pour appui ne veut que son orgueil,
Ose opposer contre elle une audace insolente.
Ses plus chers défenseurs n'ont qu'une voix
tremblante,
Et contens de gémir, lorsque presque en tous lieux
Leurs cruels ennemis triomphent à leurs yeux,

Ils déplorent des jours où la foi refroidie ,
 Et de l'amour divin la chaleur attiédie ,
 Déjà des derniers tems annoncent les malheurs.
 Pour de si grands périls c'est trop peu que des
 pleurs :

Si la timidité fait taire les Prophetes ,
 La colere ouvrira la bouche des Poëtes.

Oui, Seigneur, j'entreprends de lui prêter ma
 voix ;

Tout fidele est soldat pour défendre tes droits.
 Si par ta Grace ici je combats pour ta Grace ,
 Rien ne peut ébranler ma généreuse audace ,
 Dussent les libertins déchirer mes écrits ;
 Trop heureux si pour toi je souffre des mépris !
 Que ta bonté , grand Dieu , veuille m'en rendre
 digne ;

De tes riches faveurs , faveur la plus insigne !
 Pour en être honorés , tes Saints ont fait des vœux ,
 Et moi j'en fais pour vivre & pour mourir
 comme eux.

Daigne donc agréer & soutenir mon zele ;
 Tout foible que je suis, j'embrasse ta querelle.
 La Grace que je chante est l'ineffable prix
 Du sang que sur la terre a répandu ton Fils ;
 Ce Fils en qui tu mets toute ta complaisance ;
 Ce Fils, l'unique espoir de l'humaine impuissance,
 A défendre sa cause approuve mon ardeur ;
 Mais animant ma langue , chauffe aussi mon
 cœur ;

Que je sente ce feu qui par toi seul s'allume ,
 Et que j'éprouve en moi ce que décrit ma plume ;

Non co
 Qui con
 Toujour
 Ardens

A la
 Etaloit
 Le solei
 Les on
 Déjà le
 Bénisso
 Mais il
 Faisons

Soudain
 Ce chef
 La natu
 Lui pré
 Et l'un
 Conspi
 La fatig
 Ne pou
 La mor
 Que le
 Il n'eu
 Il n'eu
 L'ordre
 L'anim

Et dans
 A l'am

Char

Non comme ces esprits tristement éclairés
Qui connoissent la route , & marchent égarés ;
Toujours vides d'amour , & remplis de lumiere ,
Ardens pour la dispute , & froids pour la priere.

A la voix du Seigneur l'univers enfanté ,
Étoit en tous lieux sa naissante beauté.
Le soleil commençoit ses routes ordonnées ;
Les ondes , dans leur lit , étoient emprisonnées :
Déjà le tendre oiseau , s'élevant dans les airs ,
Bénissoit son Auteur par ses nouveaux concerts ;
Mais il manquoit encore un maître à tout l'ouvrage.
Faisons l'Homme , dit Dieu : faisons - le à notre image.

Soudain , pétri de boue , & d'un souffle animé ,
Ce chef-d'œuvre connu qu'un Dieu l'avoit formé.
La nature attentive aux besoins de son maître , (1)
Lui présenta les fruits que son sein faisoit naître ,
Et l'univers soumis à cette aimable loi ,
Conspira tout entier au bonheur de son Roi.
La fatigue , la faim , la soif , la maladie ,
Ne pouvoient altérer le repos de sa vie ;
La mort même n'osoit déranger ces ressorts
Que le souffle divin animoit dans son corps.
Il n'eut point à sortir d'une enfance ignorante ;
Il n'eut point à dompter une chair insolente.
L'ordre régnoit alors , tout étoit dans son lieu ;
L'animal craignoit l'homme , & l'homme craignoit
Dieu ; (2)

Et dans l'homme , le corps respectueux , docile ,
A l'ame fournissoit un serviteur utile.

Charmé des saints attrait , de biens environné ,

Adam à son conseil vivoit abandonné. (3)
 Tout étoit juste en lui, sa force étoit entière;
 Il pouvoit, sans tomber, poursuivre sa carrière,
 Soutenu cependant du céleste secours,
 Qui pour aller à Dieu le conduisoit toujours.
 Non qu'en tous ses desirs, par la Grace entraînée,
 L'ame alors dût par elle être déterminée; (4)
 Ainsi sans le soleil l'œil qui ne peut rien voir,
 A cet astre pourtant ne doit point son pouvoir:
 Mais au divin secours, en tout tems nécessaire,
 Adam étoit toujours maître de se soustraire.
 Ainsi le soleil brille, & par lui nous voyons; (5)
 Mais nous pouvons fermer nos yeux à ses rayons.

Tel fut l'homme innocent : sa race fortunée
 Des mêmes droits que lui devoit se voir ornée;
 Et conçu châttement, enfanté sans douleurs,
 L'enfant ne se fût point annoncé par ses pleurs.
 Nous n'eussions vu jamais une mere tremblante
 Soutenir de son fils la marche chancelante,
 Réchauffer son corps froid dans la dure saison,
 Ni par les châtimens appeller sa raison.
 Le démon contre nous eût eu de foibles armes.
 Hélas ! ce souvenir produit de vaines larmes.
 Que sert de regretter un état qui n'est plus,
 Et de peindre un séjour dont nous fûmes exclus ?
 Pleurons notre disgrâce, & parlons des misères,
 Que sur nous attira la chute de nos peres.

Condamnés à la mort, destinés aux travaux, (6)
 Les travaux & la mort furent nos moindres maux.
 Au corps, tyran cruel, notre ame assujettie,

Vers le
 De me
 Nous
 La nat
 Contre
 La terr
 Il faut
 Lui ra
 Contre
 Le ma
 L'infec
 L'hom

D'un p
 Aux se
 Par la
 De l'â
 A pein
 Hélas
 Adam
 Son cr
 Rendit
 Ainsi le
 Et la so
 L'hom
 Que la
 Par l'a
 Le vide
 Dans s
 Qu'il i
 Qu'il s
 Qu'il a

Vers les terrestres biens languit appesantie.
De mensonge & d'erreur un voile ténébreux
Nous dérobe le jour qui doit nous rendre heureux.
La nature autrefois attentive à nous plaire,
Contre nous irritée, en tout nous est contraire.
La terre dans son sein resserre ses trésors; (7)
Il faut les arracher; il faut par nos efforts
Lui ravir de ses biens la pénible récolte.
Contre son Souverain l'animal se révolte;
Le maître de la terre appréhende les vers;
L'insecte se fait craindre au Roi de l'univers.
L'homme à la femme uni, met au jour des
coupables,
D'un pere malheureux héritiers déplorables.
Aux solides avis l'enfant toujours rétif,
Par la seule menace y devient attentif.
De l'âge & des leçons sa raison secondée,
A peine du vrai Dieu lui retrace l'idée.
Hélas! à ces malheurs, par sa femme séduit,
Adam, le foible Adam, avec nous s'est réduit. (8)
Son crime fut le nôtre, & le pere infidèle
Rendit toute sa race à jamais criminelle;
Ainsi le tronc qui meurt voit mourir ses rameaux,
Et la source infectée infecte ses ruisseaux.
L'homme, depuis ce jour, n'apporte à sa naissance
Que la pente au péché, l'erreur & l'ignorance.
Par l'amour des faux biens il remplit dans son cœur
Le vide qu'y laissa l'amour du Créateur.
Dans son funeste sort, d'autant plus déplorable, (9)
Qu'il ignore le poids du fardeau qui l'accable;
Qu'il se plaît dans ses maux, & fuit la guérison;
Qu'il aime ses liens, & chérit sa prison.

A le voir , pourroit-on croire son origine ?
 Est-ce là , dites-vous , cette image divine ?
 Sans doute. Le portrait n'est pas tout effacé ;
 Quelque coup de pinceau demeure encor tracé.

Malgré l'épaisse nuit sur l'homme répandue ,
 On découvre un rayon de sa gloire perdue.
 C'est du haut de son trône un Roi précipité , (10)
 Qui garde sur son front un trait de majesté.
 Une secrète voix à toute heure lui crie ,
 Que la terre n'est point son heureuse patrie ;
 Qu'au Ciel il doit attendre un état plus parfait.
 Et lui même ici-bas quand est-il satisfait ?
 Digne de posséder un bonheur plus solide ,
 Plein de biens & d'honneurs, il reste toujours vide.
 Il forme encor des vœux dans le sein du plaisir ;
 Il n'est jamais , enfin , qu'un éternel desir.

D'où lui vient sa grandeur ? d'où lui vient sa
 bassesse ?

* Et pourquoi tant de force avec tant de foiblesse ?
 Réveillez-vous , mortels , dans la nuit absorbés ,
 Et connoissez du moins d'où vous êtes tombés.
 Non , je ne suis point fait pour posséder la terre.
 Quand ne serai-je plus avec moi-même en guerre ?
 Qui me délivrera de ce corps de péché ?
 Qui brisera la chaîne où je suis attaché ?
 Mon cœur toujours rebelle , & contraire à lui-
 même , (11)
 Fait le mal qu'il déteste , & fuit le bien qu'il aime.
 Je veux sortir du gouffre où je me vois jetté ;
 Je veux.... mais que me sert ma foible volonté ?

Légère ,

Légère ,
 Et, malg
 Voulant
 Capable
 Compagn
 Et guide

Mais p
 Les super
 Pour con
 Le Ciel le
 A leurs se
 Et les lais
 La digne
 On ne vit
 Déborder
 Et du crim
 A de frivo
 L'homme
 La bête e
 Et tout fu
 En soi-mê
 Le foible
 Cependan
 L'Asie eut
 Lucrece e
 Décius se
 Victime du
 Régulus v
 Rougis , l
 Plus vertu

Ah! du n
 Tome

Légère , irésolue , incertaine , aveuglée ,
Et , malgré son néant , d'un fol orgueil enflée ,
Voulant tout entreprendre , & n'exécutant rien ,
Capable de tout mal , impuissante à tout bien ,
Compagne qui m'entraîne au vice que j'abhôre ,
Et guide qui ne sert qu'à m'égarer encore .

Mais par ce guide seul , autrefois éclairés ,
Les superbes mortels se croyoient assurés .
Pour confondre à jamais cette altière sagesse ,
Le Ciel leur fit long-tems éprouver leur foiblesse .
A leurs sens il livra Rois & peuples entiers ,
Et les laissa marcher dans leurs propres sentiers .
La digue fut soudain rompue à tous les vices ;
On ne vit plus par-tout que meurtres , injustices ,
Débordemens impurs , brigandages affreux ,
Et du crime honoré le regne ténébreux .
A de frivoles biens créés pour son usage ,
L'homme osa follement présenter son hommage .
La bête eut des autels , le bois fut adoré ;
Et tout fut , hors Dieu seul , comme Dieu révééré .
En soi-même traitant son culte de chimere ,
Le foible Philosophe imita le vulgaire . (12)
Cependant , direz-vous , la Grece eut des Platons ;
L'Asie eut des Thalès , & Rome eut des Catons .
Lucrece estime plus son honneur que sa vie ;
Décius se dévoue au bien de sa patrie ;
Victime du serment aux ennemis juré ,
Régulus va chercher un supplice assuré .
Rougis , lâche Chrétien ! Dans un siècle profane ,
Plus vertueux que toi , le Payen te condamne .

Ah ! du nom de *vertu* gardons-nous d'honorer (13)

Des actions que Dieu dédaigna d'épurer.
 Rome n'eut des vertus que la fausse apparence ;
 Et vaine , elle reçut sa vaine récompense :
 L'éclat de ses héros nous charme & nous séduit ;
 Mais par l'arbre jugeons quel peut être le fruit.
 Sur un tronc desséché rien de bon ne peut naître.
 Qui n'a point Dieu pour pere , a le Démon pour maître.

De la mort à la vie , il n'est point de milieu ;
 Et l'homme perd son grain , s'il ne sème avec Dieu.
 Rien ne peut prospérer sur des terres ingrates.
 Le desir de la gloire enfante les Socrates.
 Du moindre des Romains l'estime & les regards
 Soutiennent les Catons ainsi que les Césars.
 Plaignons plutôt , plaignons ces peuples misérables,
 Dont les Justes n'étoient que de moindres coupables. (14)

Socrate , du vrai Dieu s'approchant de plus
 près , (15)

Sembla de sa grandeur découvrir quelques traits.
 Faut-il donc , pour le voir , percer tant de nuages ?
 Ah ! qui de la nature admirant les ouvrages ,
 Frappé d'étonnement à ce premier regard ,
 Ira pour l'ouvrier soupçonner le hasard ?
 De ce vil vermisseau j'entends la voix qui crie :
Dieu m'a fait ! Dieu m'a fait ! Dieu m'a donné la vie !
 Tout parle à la raison ; mais rien ne parle au cœur.
 Le jour au jour suivant annonce son Auteur.
 Mais ce n'est qu'en l'aimant que Dieu veut qu'on
 l'adore ; (16)
 Et l'hommage du cœur est le seul qui l'honore.

En vain
 Du chem
 Plus crim
 Loin de m
 Il perd , v
 Son espi
 En différ
 Par des f
 La raison
 Se perd d

Oui ,

Sans toi
 Et quico
 Fut de ra

Pour
 Ainsi qu
 La loi ,
 Sans la
 La loi
 Au lieu
 La loi j
 Ombre

Minister
 Lettre q
 Devoit
 Fidele s
 Ainsi ne
 Refuse

En vain le Philosophe entrevoit la clarté ;
Du chemin de la vie est-il moins écarté ?
Plus criminel encor que l'aveugle vulgaire , (17)
Ioin de rendre au Seigneur le culte nécessaire ,
Il perd, vide d'amour, tout le fruit de ses mœurs ;
Son esprit s'évapore en de folles lueurs.
En différens sentiers les plus sages s'égarent ;
Par des sectes sans nombre entr'eux ils se séparent.
La raison s'obscurcit ; la simple vérité
Se perd dans les détours de la subtilité.

Oui , grand Dieu , c'est en vain que l'humaine
foiblesse ,
Sans toi , veut se parer du nom de la sagesse ;
Et quiconque usurpa ce titre audacieux ,
Fut de tant d'insensés le moins sage à tes yeux.

Pour guérir la nature infirme & languissante ,
Ainsi que la raison la loi fut impuissante , (18)
La loi , qui , ne devant jamais briser les cœurs ,
Sans la Grace formoit des prévaricateurs ;
La loi qui , du péché resserrant les entraves , (19)
Aulieu de vrais enfans , fit de lâches esclaves ;
La loi joug importun , de la crainte instrument ,
Ombre des biens futurs , vain & foible élément , (20)

Ministère de mort , opérant la colere ,
Lettre qui tue , & que , dans la maison du pere ,
Devoit porter Moyse , à ses ordres soumis ,
Fidèle serviteur , en attendant le fils.
Ainsi ne put jadis le bâton d'Elysée (21)
Ressusciter l'enfant de la mere affligée ;

Le Prophete lui seul , touché de son malheur ,
 Pouvoit dans ce corps froid rappeler la chaleur.
 Le Juif , portant toujours l'esprit de servitude , (22)
 A ses égaremens joignit l'ingratitude.
 La race de Jacob , le peuple si chéri ,
 Engraissé de bienfaits , n'en fut point attendri.

Cependant Dieu voulut , dans ces tems déplo-
 rables ,

Se former quelquefois des enfans véritables.
 On vit , avant Moïse , ainsi que sous la loi ,
 Quelques justes , déjà vrais Chrétiens par leur foi.
 La Grace , dont le jour ne brilloit pas encore , (23)
 Sur leur tête déjà répandoit son aurore.
 Cette aurore à leurs yeux de loin fit entrevoir
 Cette loi , dont l'amour est l'unique devoir.
 A chanter ses beautés , ses douceurs , ses mer-
 veilles ,

Ses saints prématurés occuperent leurs veilles.
 Le crime de leur pere en eux fut effacé
 Dans le sang qui pour eux devoit être versé ;
 Et des fruits de ce sang ils furent les prémices.
 Mais , lorsque le Seigneur , avec des yeux propices ,
 Regardoit quelques-uns des neveux d'Israël ,
 Le reste abandonné fut toujours criminel.
 Les Prophetes en vain annonçoient leurs ora-
 cles , (24)

Supplioient , menaçoient , prodiguoient les mira-
 cles.

Ce peuple , dont un voile obscurcissoit les yeux ,
 Murmureur , volage , amateur des faux Dieux ,
 A ses Prophetes sourd , à ses Rois infidele ,
 Porta toujours un cœur incirconcis , rebelle.

Dans

Le sang
 Vain en

Etoient

Dieu ,

Attende

Il fallo

Fût par

Il fallo

Le fils v

Sans lui

Oblige

Quel en

Demanc

Oui ,

Qu'atta

Percé de

Et baign

Les Prêtr

Ne lui p

Enfin , da

Le Ciel f

O filles

Du Roi q

Il vient f

Les justes

De leur f

Dans son temple, il est vrai, l'encens se consumoit ;

Le sang des animaux à toute heure fumoit.

Vain encens ! vœux perdus ! les taureaux, les genisses,

Etoient pour les péchés d'impuissans sacrifices.

Dieu, rejetant l'autel & le Prêtre odieux,

Attendoit une hostie agréable à ses yeux.

Il falloit que la loi, sur la pierre tracée,

Fût par une autre loi dans les cœurs remplacée.

Il falloit que sur lui détournant tous les coups,

Le fils vînt se jeter entre son pere & nous.

Sans lui, nous périssions. Qu'une telle victime

Oblige le coupable à juger de son crime !

Quel énorme forfait, qui, pour être expié,

Demandoit tout le sang d'un Dieu sacrifié !

Oui, l'homme après sa chute, au voyageur semblable,

Qu'attaqua des voleurs la rage impitoyable,

Percé de coups, laissé pour mort sur le chemin,

Et baigné dans son sang, n'attendoit que sa fin.

Les Prêtres de la loi, témoins de sa misere,

Ne lui pouvoient offrir une main salutaire.

Enfin, dans nos malheurs un Dieu nous secourut ;

Le Ciel fondit en pluie, & le juste parut.

O filles de Sion ! tressaillez d'alégresse ;

Du Roi qui vient à vous, célébrez la tendresse ;

Il vient sécher vos pleurs & calmer vos soupirs :

Les justes de la loi, ces hommes de desirs,

De leur foi toujours vive auront la récompense.

N O T E S

DU PREMIER CHANT.

(1) « L'HOMME né pour le commandement,
 » dit M. Bossuet dans ses *Elévations*, comman-
 » doit aux animaux & à son corps, à ses sens
 » intérieurs & extérieurs, & à son imagination.
 » Telle étoit la puissance de l'ame créée à l'image
 » de Dieu; elle tenoit tout dans la soumission &
 » le respect. »

(2) « Qu'est devenu cet empire que nous avons
 » sur les animaux, ajoute M. Bossuet? On n'en
 » voit plus qu'un petit reste, comme un foible
 » mémorial de notre ancienne puissance; & un
 » débris malheureux de notre fortune passée. »

(3) Pour bien entendre cette différence des deux
 états qu'admet Saint Augustin, il faut lire le
 passage de M. Bossuet, que j'ai rapporté dans ma
 Préface. Ce même M. Bossuet, dans ses *Elévations*,
 explique ainsi la manière dont les Anges ont per-
 sévéré par leur libre arbitre : « Leur volonté dans
 » un parfait équilibre donnoit seule, pour ainsi
 » parler, le coup de l'élection; & leur choix que
 » la Grace aidait, mais qu'elle ne déterminoit
 » pas, sortoit comme de lui-même, par sa propre
 » & seule détermination. Tel étoit le libre arbitre
 » parfaitement saint. »

(4) *Tale erat adjutorium, quod defereret cunctis vellet, & in quo permaneret si vellet, non quod fieret ut vellet.* « Le secours de la Grace donné à Adam innocent, étoit tel qu'il ne pouvoit point s'en servir, lorsqu'il le vouloit, & s'en servir, s'il le vouloit; mais il n'étoit pas tel qu'il le fît vouloir. » *Saint Aug. de Corr. & Gratiâ, c. II. n. 31.*

(5) *Sicut oculus corporis etiam plenissimè sanus, nisi candore lucis non potest cernere; sic & homo etiam perfectissimè justificatus, nisi aeternâ luce adjuvetur, non potest rectè vivere.* « Comme les yeux du corps les plus sains & les mieux organisés ne peuvent voir qu'avec le secours de la lumière créée; de même l'homme le plus parfaitement justifié, ne peut vivre dans la justice qu'avec le secours de la lumière éternelle. » *Id. de Nat. & Grat. c. 26.*

(6) « Enfans de la révolte, la révolte est la première chose qui passe en nous avec le sang: dès notre origine nos sens sont rebelles. Toutes les passions nous dominent tour-à-tour, & souvent toutes ensemble, & même les plus contraires. Tout le bien, jusqu'au moindre, nous est difficile: tout le mal, quelque grand qu'il soit, a des traits pour nous. » *M. Bossuet, Elévat.*

(7) « La terre si féconde dans son origine, maintenant si elle est laissée à son naturel, n'est fertile qu'en mauvaises herbes, elle se hérissé d'épines, nous menace de tous côtés, & semble nous vouloir refuser la liberté du passage. On ne peut marcher sur elle sans combat.... Hommes

voilà ta
ou plu
vant, j
dans so
continu

(8) Cor
Cor
Peco

« Adam
nous a e
car dep
concupi
mes.» S
ques Philo
ne causa
pouillé de
pas; mais
dire, sujet
cupiscence
ment que
Dieu ne n
lophes,
nent que
payens on
Dieu irrit

(9) « Ce
la pesan
lophes,
corps co
concevo
un mon

» voilà ta vie ! éternellement tourmenter la terre ,
 » ou plutôt te tourmenter toi-même en la culti-
 » vant , jusqu'à ce que tu ailles toi-même pourrir
 » dans son sein. O repos affreux ! Ô triste fin d'un
 » continuel travail ! » Bossuet , *ibid.*

(8) *Corruit , & cuncti simul in genitore cadente
 Corruimus : transcurrit enim virosa per omnes
 Peccati ebrietas.*

« Adam, notre premier pere , est tombé , &
 » nous a entraînés dans l'abîme où il s'est précipité :
 » car depuis sa chute le venin du péché & de la
 » concupiscence se communique à tous les hom-
 » mes. » *Saint Prosper. 3. Part. c. 17.* Suivant quel-
 ques Philosophes qui se disent Chrétiens, le péché
 ne causa point tant de désordre : Adam fut dé-
 pouillé de dons gratuits que Dieu ne lui devoit
 pas ; mais il pouvoit avoir été créé nu , c'est-à-
 dire, sujet aux douleurs , à l'ignorance , à la con-
 cupiscence , à la mort. Le péché fut cause seule-
 ment que nous fûmes réduits à notre légitime.
 Dieu ne nous devoit pas davantage. D'autres Phi-
 losophes , qui se disent aussi Chrétiens , soutien-
 nent que *tout est bien* , tandis que des Philosophes
 payens ont reconnu que l'homme naissoit sous un
 Dieu irrité.

(9) « Cet état malheureux de l'ame asservie sous
 » la pesanteur du corps , a fait penser aux Philo-
 » sophes , que nos ames étoient attachées à ce
 » corps comme à un cadavre , & ils ne pouvoient
 » concevoir qu'un tel supplice se pût trouver dans
 » un monde gouverné par un Dieu juste , sans

» quelque péché précédent. De dures expériences
 » firent connoître à ces Philosophes le joug pesant
 » des enfans d'Adam ; sans en savoir la cause, ils
 » en sentoient les effets. » *M. Bossuet, Elévat.*

(10) « L'homme est si grand, dit *M. Pascal*,
 » que sa grandeur paroît mieux en ce qu'il se con-
 » noît misérable. Ce sont miseres de grand Sei-
 » gneur, miseres d'un Roi dépossédé. »

(11) *Non enim quod volo bonum hoc facio ; sed
 quod nolo malum hoc ago... Infelix ego homo ! qui
 me liberabit de corpore mortis hujus ?* « Je ne fais pas
 » le bien que je veux ; & je fais au contraire le
 » mal que je ne veux pas... Malheureux que je
 » suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? »
Saint Paul aux Romains, cap. VII. v. 19. 24. Cette
 vérité a été connue des Payens. Il est dit dans
 Xénophon : « Si je n'avois qu'une ame, elle n'ai-
 » meroit pas ensemble & le bien & le mal. J'en
 » ai donc deux ; quand la bonne est la plus forte,
 » je fais le bien ; quand la mauvaise a l'avantage,
 » mes actions sont vicieuses. »

(12) Nous adorons, dit *Séneque*, pour obéir
 à la coutume, cette vile troupe de Divinités : *Om-
 nem istam ignobilem Deorum turbam.*

(13) *Omne etenim probitatis opus , nisi semine veræ
 Exoritur fidei, peccatum est, inque reaturæ
 Vertitur.* S. Prosp. Part. II. c. 16.

M. de Sacy a traduit littéralement ces vers :

*Car si nos actions, quoique bonnes en soi,
 Ne sont des fruits naissans du germe de la foi
 Elles sont des péchés qui nous rendent coupables*

Pour bie
 roît dur
 écouter
 mon sur
 que , q
 état , s
 vant Die
 elles son
 » point
 » ritoire
 » séparé
 » de mo
 Romain
 gloire.
 Ces deux
 vertueus
 qui les
 pensées ,
 humaine
 aussi vai
 vani va
 (14) L
 (15)
 créature
 sibles ; m
 Paul, or
 refusé à
 lui devoi
 n'avoien
 monde.

(16) L
 amar? P

Pour bien entendre cette expression , qui nous paroît dure , & que je n'ai osé employer , il faut écouter le P. Bourdaloue , qui , dans son sermon sur l'état du péché , prouve admirablement que , quelque chose que fasse l'homme en cet état , son péché en détruit tout le mérite devant Dieu , qui rejette les plus belles actions quand elles sont corrompues dans le motif. « Elles n'ont » point , *dit-il* , le germe de vie qui les rend mé- » ritoires. Dieu est la vie de l'ame ; ainsi l'ame » séparée de Dieu , ne peut opérer que des actions » de mort. » Les deux motifs des actions d'un Romain , étoient l'amour de la patrie & de la gloire. *Amor patriæ laudumque immensa cupido.* Ces deux motifs leur ont fait faire des actions vertueuses , qui n'avoient point *ce germe de vie qui les rend méritoires* , & que Dieu a récompensés , suivant Saint Augustin , par la grandeur humaine , par l'empire du monde ; récompense aussi vaine que leurs desirs. *Receperunt mercedem vani vanam.*

(14) Le surnom de *Juste* fut donné à Aristide.

(15) Les grandeurs visibles de Dieu dans ses créatures , ont fait connoître les grandeurs invisibles ; mais tous les Philosophes , comme dit Saint Paul , *ont retenu la vérité dans l'injustice* , & ont refusé à Dieu le culte qu'ils savoient bien qu'on lui devoit. Toute leur sagesse s'est évanouie ; ils n'avoient pas été choisis pour être la lumière du monde. *Non hos elegit Dominus.*

(16) *Quis veraciter laudat , nisi qui sinceriter amat? Pietas cultus Dei est , nec colitur nisi amando.*

« Qui est - ce qui loue véritablement le Seigneur , si ce n'est celui qui l'aime sincèrement ? ... La piété n'est autre chose que le culte de Dieu ; & on ne lui rend ce culte qu'en l'aimant. » *Saint August. Epist. 140.*

(17) *Cum cognovissent Deum , non sicut Deum glorificaverunt , aut gratias egerunt ; sed evanuerunt in cogitationibus suis. . . dicentes enim se esse sapientes , stulti facti sunt.* « Ayant connu Dieu , ils ne l'ont point glorifié comme Dieu , & ne lui ont point rendu graces ; mais ils se sont égarés dans leurs vains raisonnemens... & ces hommes qui se disoient sages , sont devenus fous. » *Saint Paul aux Rom. 1.*

(18) La maladie même augmenta , comme le dit Saint Thomas , non par le vice de la loi ; mais par celui de la nature. *Morbus invaluit non legis , sed naturæ vitio ;* parce que la défense ne fit qu'irriter , donnant des préceptes sans la force de les accomplir , comme l'Eglise le chante :

*Insculpta saxo lex vetus
Præcepta , non vires dabat.
Inscripta cordi lex nova
Quidquid jubet , dat exequi.*

Moyse ne fut qu'un serviteur fidele dans la maison où il devoit venir comme fils , & comme maître. *Moses fidelis tanquam famulus , Christus verò tanquam filius in domo suâ.* Heb. 3.

(19) Toutes les expressions dont je me sers sont prises de Saint Paul. *Lex propter transgressionem posita. . . Ministratio mortis. . . Umbram habens futurorum*

*futurorum
Lex iram*

(20)

*qu'obscu
Warbur*

*Dieu réc
temporel*

temporel

*à son pe
avenir.*

*de Warb
mieux di*

conduit à

duxit tex

tion à un

lioris spe

(21) *Vet*

*Domini ,
cum lege*

fecit bacul

« Elisée »

« avoit en

« bâton ,

« fit ce qu

« fit ce qu

Serm. 1. in

(22) *Vet*

*Ita enim c
novum , qu
filiis figura
que sunt ,
pertinet ad*

Tome 1

*futurorum bonorum... Frena & infirma elementa...
Lex iram operatur... Littera occidit.*

(20) Élément si foible , qu'il n'annonçoit qu'obscurément le dogme d'une autre vie ; d'où Warburthou conclut la Divinité, parce que , dit-il , Dieu récompensant alors les vertus par des biens temporels , & punissant les péchés par des peines temporelles , sa providence visible rendoit inutile à son peuple , la crainte & l'espérance d'un avenir. C'est sur cet argument que roule le livre de Warburthou , de la *légation de Moÿse*. J'aime mieux dire avec saint Paul , que la loi n'a rien conduit à sa perfection , *nihil ad perfectum adduxit lex* ; mais par ses figures a été l'introduction à une meilleure espérance , *introducôio melioris spei*. Heb. 7.

(21) *Venit ipse Eliseus , jam figuram portans Domini , qui servum suum cum baculo , tanquam cum lege præmiserat... Fecit Dominus quod non fecit baculus ; fecit Gratia quod non fecit littera.* « Elisée vint lui-même figurant Jésus-Christ ; il avoit envoyé devant lui son serviteur avec un bâton , qui étoit l'image de la loi... Le maître fit ce que le serviteur n'avoit pu faire ; la Grace fit ce que la lettre n'avoit pas fait. » S. Aug. Serm. 1. in Ps. 70.

(22) *Vetus homo in timore est , novus in amore.* Ità enim duo Testamenta discernimus , *vetus & novum* , que in allegoriâ dicit Apostolus in Abrahamæ filiis figurari , uno de ancillâ , altero de liberâ , que sunt , inquit , duo Testamenta. Servitus enim pertinet ad timorem , libertas ad amorem. « Le

» caractère du vieil homme est la crainte , & ce-
 » lui de l'homme nouveau est le saint amour.
 » Ce sont-là les caractères des deux Testamens ,
 » l'ancien & le nouveau , figurés , selon Saint
 » Paul , par les deux enfans qu'eut Abraham ,
 » l'un de l'esclave , & l'autre de la femme libre ;
 » car la crainte est l'apanage de l'esclavage , &
 » l'amour est celui de la liberté. » *Saint Aug.*
tome 10. pag. 157.

(23) Ce n'est pas de la loi cérémonielle , dont
 les Auteurs des psaumes admirent si souvent la
 beauté ; ainsi , j'appelle ces justes des Chrétiens ,
 & même des Saints , contre notre usage , parce
 que , suivant tous les Peres , ils furent du même
 corps & de la même Eglise , que les Saints de-
 puis la venue de Jésus - Christ. Leurs transports
 d'amour , exprimés dans les psaumes , prouvent
 qu'ils appartenoint à la loi de l'amour.

Eadem namque fides & nostra & illorum ; quoniam hoc illi crediderunt futurum , quod & nos credimus factum.... Nondum nomine , reipsa fuerunt Christiani. « La foi des justes de l'ancien Testa-
 » ment est la même foi que la nôtre , puisque
 » ce qu'ils ont cru comme devant se faire , nous
 » le croyons comme déjà fait. . . S'ils n'ont pas
 » été Chrétiens de nom , ils l'ont été en effet. »
S. Aug. tom. 11. Epist. cxc.

(24) Tant de promesses , de menaces , de châ-
 timens , de récompenses , de miracles , de pro-
 phéties ; enfin , tant de bienfaits pour un peuple
 qui n'en profite point , nous prouvent l'insuffi-

sance d
 la Grac
 (25)
 Saint Th
 Deus ho
 turali ,
 cum def
 valuit ,
 sua infir
 queret
 » l'hom
 » nature
 » fai de f
 » foible ,
 » non pa
 » tion de
 » expérie
 » au méd
 » Grace.

Fin a

fance des remèdes extérieurs, & la nécessité de la Grace.

(25) Si ce jour a été si long-tems à venir, Saint Thomas nous en dit la raison. *Reliquit prius Deus hominem in libertate arbitrii, in lege naturali, ut sic vires naturæ suæ cognosceret; ubi cum deficeret, legem accepit: quâ datâ morbus invaluit, non legis, sed naturæ vitio, ut itâ cognitâ suâ infirmitate clamaret ad medicum, & Gratia quæreretur auxilium.* « Dieu d'abord abandonna » l'homme à son libre arbitre sous la loi de la » nature, afin qu'en cet état il fit comme l'ef- » sai de ses forces. L'homme, s'étant trouvé trop » foible, reçut la loi; alors sa maladie augmenta, » non par la faute de la loi, mais par la corrup- » tion de la nature humaine; &, par une triste » expérience de sa foiblesse, il apprit à recourir » au médecin, & à chercher le secours de la » Grace. » *S. Thomas, 3. Part. quæst. 1. art. 5.*

Fin des Notes du premier Chant.

CHANT SECOND.

Vous que la vérité remplit d'un chaste amour,
N'espérez point encor dans ce triste séjour,
Paisibles possesseurs, la goûter sans alarmes;
Chrétiens, souffrez pour elle, & prêtez-lui vos
armes.

L'Eglise à la douleur destinée ici bas, (1)
Prit naissance à la croix, & vit dans les combats.
Il faut que tout entier sur elle s'accomplisse
De son époux mourant le sanglant sacrifice. (2)

Contr'elle le démon arma les Empereurs;
Le fer brilla d'abord. Inutiles fureurs!
En vain on la déchire, en vain le sang l'inonde;
De ce sang humectée, elle en devient féconde.
L'Empereur à la croix soumit son front payen,
Montra qu'on pouvoit être, & César & Chrétien.
Le Prêtre d'Apollon renversa son idole;
Jupiter foudroyé tomba du Capitole.
L'Eglise dans son sein voyoit naître la paix,
Quand la fiere hérésie envenimant ses traits,
Aux enfans de la foi vint déclarer la guerre.
Plus d'une fois vaincue, enfin dans l'Angleterre
Elle appelle un vengeur; &, fidele à sa voix,
Pélage de la Grace ose attaquer les loix. (3)

De notr
Au céle
Hélas !
De Péla
Mais qu
Si le ver
Pélage
Et vien
Le Doct
Qui cro
Ce Sava
Qui du
Jérôme
Mais le
De ce g
Lui mit
Augusti
Sa doct
Rome,
Et Moli
Disciple
Prosper
Il pour
Et contr
Les vers
Fait tric
Admirat
Je mets
Formé d
Je les v
Augusti
Seigneu

Chant second.

101

De notre liberté défenseur téméraire ,
Au céleste pouvoir il prétend nous soustraire.
Hélas ! que des humains les dehors sont trompeurs !
De Pélagé long-tems on admira les mœurs.
Mais que sert qu'en public la vertu nous honore ,
Si le ver de l'orgueil en secret nous dévore ?
Pélagé se démasque à l'univers surpris ,
Et vient à Rome même infecter les esprits.
Le Docteur pénitent, l'austère Anachorete , (4)
Qui croit toujours du Ciel entendre la trompette ,
Ce Savant , si fameux par tant d'écrits divers ,
Qui du fond de sa grotte éclairoit l'univers ,
Jérôme, vieux alors, ranime son courage ;
Mais le seul Augustin devoit vaincre Pélagé.
De ce grand défenseur le Ciel ayant fait choix , (5)
Lui mit la plume en main , le chargea de ses droits.
Augustin tonne , frappe & confond les rebelles ;
Sa doctrine aujourd'hui guide encor les fideles.
Rome , tout l'univers admire ses écrits ,
Et Molina lui seul en ignore le prix.
Disciple d'Augustin , & marchant sur sa trace ,
Prosper s'unit à lui pour défendre la Grace. (6)
Il poursuivit l'erreur dans ses derniers détours ,
Et contr'elle des vers emprunta le secours.
Les vers servent aux Saints ; la vive poésie
Fait triompher la foi , fait trembler l'hérésie.
Admirateur zélé de ces maîtres fameux ,
Je mets toute ma gloire à marcher après eux.
Formé dans leurs écrits , & plein de leurs maximes,
Je les vais annoncer, n'y prêtant que mes rimes :
Augustin dans mes vers donne encor ses leçons.
Seigneur, c'est à tes Saints à parler de tes dons !

Aux forces que la Grace inspire à la nature, (7)
Des foiblesses de l'homme opposons la peinture.
Connoissons par nos maux la main qui nous
guérit. (8)

L'erreur & le mensonge assiègent notre esprit;
Et la nuit du péché nous couvrant de ses ombres,
Entre nous & le jour jette ses voiles sombres.
Notre cœur corrompu, plein de honteux desirs,
Ne reconnoît de loix que celles des plaisirs:
Le plaisir, il est vrai, juste dans sa naissance,
Par de sages transports servoit à l'innocence;
Nos corps, par cet attrait, devoient se conserver,
Et nos âmes vers Dieu se devoient élever.
Mais notre âme aujourd'hui n'étant plus sou-
veraine,

Aux seuls plaisirs des sens notre corps nous entraîne.
Des saintes voluptés le chaste sentiment
Se réveille avec peine, & s'éteint aisément.

A croître nos malheurs le démon met sa joie; (9)
Lion terrible, il cherche à dévorer sa proie;
Et transformant sa rage en funestes douceurs,
Souvent, serpent subtil, il coule sous les fleurs.
Ce tyran ténébreux de l'inférieur abîme
Jouissoit autrefois de la clarté sublime.
L'orgueil le fit tomber dans l'éternelle nuit,
Et par ce même orgueil l'homme encor fut séduit,
Quand nos pères, à Dieu voulant être semblables,
Osèrent sur un fruit porter leurs mains coupables.

L'orgueil depuis ce jour entra dans tous les
cœurs ;

Là, de
Souver

Il se dé
Toujou
Pour m

Il relev

Et de r

Nous r

Peut re

Mais ce

Ce mor

Sans ce

Il répar

Il conso

Et lui r

Aux ye

Il cache

Par lui

Soutien

C'est lu

Ecarte l

C'est lu

L'arrach

D'un e

Et plus l

C'est lui

Donne

Lui seul

Il suit r

Parmi

Yà, de nos passions il nourrit les fureurs ;
Souvent il les étouffe , & pour mieux nous sur-
prendre , (10)
Il se détruit soi-même , & renaît de sa cendre.
Toujours contre la Grace il veut nous révolter.
Pour mieux régner sur nous , cherchant à nous
flatter ,
Il relève nos droits & notre indépendance ;
Et de nos intérêts embrassant la défense ,
Nous répond follement que notre volonté
Peut rendre tout facile à notre liberté.
Mais comment exprimer avec quelles adresses
Ce monstre fait de l'homme épier les foiblesses !
Sans cesse parcourant toute condition ,
Il répand en secret sa douce illusion.
Il console le Roi que le trône emprisonne ,
Et lui rend plus léger le poids de la couronne.
Aux yeux des conquérans de la gloire enivrés ,
Il cache les périls dont ils sont entourés.
Par lui le courtisan , du maître qu'il ennuie ,
Soutient , lâche flatteur , les dédains qu'il esluie.
C'est lui qui d'un Prélat épris de la grandeur ,
Ecarte les remords voltigeans sur son cœur.
C'est lui qui fait pâlir un Savant sur un livre ,
L'arrache aux voluptés où le monde se livre ,
D'un esprit libertin lui souffle le poison ,
Et plus haut que la foi , fait parler la raison.
C'est lui qui des palais descend dans les chaumières,
Donne à la pauvreté des démarches altières.
Lui seul nourrit un corps par le jeûne abattu ;
Il suit toujours le crime , & souvent la vertu. (11)
Parmi tant de périls , & contre tant d'alarmes

La Grace seule a droit de nous donner des armes.
 Du démon rugissant elle écarte les coups,
 Contre nos passions elle combat pour nous,
 Grace que suit toujours une prompte victoire,
 Grace, céleste don, notre appui, notre gloire,
 Grace, qui pour charmer, a de si doux attraits,
 Que notre liberté n'y résiste jamais;
 Souffle du saint amour, qui par l'ame embrâsée, (11)
 Suit & chérit la loi qui lui devient aisée.
 Si cette voix n'appelle, en vain l'on veut marcher;
 On s'éloigne du but dont on veut s'approcher.
 Sans elle, tout effort est un effort stérile;
 Tout travail est oisif, toute course inutile. (13)
 Sans elle, l'homme est mort; mais dès qu'elle a
 parlé,
 Dans la nuit du tombeau le mort est réveillé;
 Et les liens rompus ne forment plus d'obstacle.
 Par quel charme suprême arrive ce miracle?

Dans le même moment, ô moment précieux! (14)
 La Grace ouvre le cœur, & décille les yeux.
 L'homme apperçoit son bien, & sent qu'il est ai-
 mable.

Dieu se montre; le reste est pour lui méprisable.
 Plaisir, bien, dignité, grandeur, tout lui déplaît;
 Il voit à découvert le monde tel qu'il est;
 Plein de peines, d'ennuis, de misères, de craintes,
 Théâtre de douleurs, de remords & de plaintes.
 Plus de repos pour lui dans cet horrible lieu;
 Il le fuit, il l'abhorre, il vole vers son Dieu.
 Pour ébranler sa foi le démon n'a plus d'armes;
 La gloire est sans attraits, la volupté sans charmes.

Mais

Si la G
 Le trio
 Des do
 Si la G
 De ses
 Sans ce
 Ou cap
 Guerre
 Par un
 Au-deh
 Ce feu

Le mon
 Son con
 Il appla
 Il repres

Parmi
 Amoure
 Par des
 Et, qua
 Dieu, ri
 L'homme

J'avanc
 Et je tor
 Tel que
 Si sa me
 Par ce t
 Fait aux

Chant second.

105

Mais de tant d'ennemis quoiqu'il soit le vain-
queur ,

Si la Grace un moment abandonne son cœur , (15)

Le triomphe sera d'une courte durée.

Des dons qu'on a reçus la perte est assurée ,

Si la Grace , à toute heure accordant son secours ,

De ses premiers bienfaits ne prolonge le cours.

Sans cesse vit en nous l'ennemi domestique ,

Ou captif indocile , ou vainqueur tyrannique.

Guerre continuelle ; un vice terrassé ,

Par un vice plus fort est bientôt remplacé.

Au-dehors , tout irrite ; & tout allume encore

Ce feu , qui , sans s'éteindre , au-dedans nous
dévore.

Le monde qui l'attise , en tout lieu nous poursuit ;

Son commerce corrompt , sa morale séduit.

Il applaudit , il loue , & sa louange charme ;

Il reprend , il condamne , & sa censure alarme.

Parmi tant de dangers , la Grace est mon recours.

Amoureux de ses biens , je les cherche , j'y cours ;

Par des vœux enflammés mon ame les implore ;

Et , quand je les reçois , je les demande encore.

Dieu , riche dans ses dons , peut toujours accorder ;

L'homme , plein de besoins , doit toujours de-
mander.

J'avance en sûreté , quand Dieu me veut conduire ,

Et je tombe aussi-tôt que sa main se retire ;

Tel que le foible enfant qui ne se soutient pas ,

Si sa mere n'est plus attentive à ses pas.

Par ce triste abandon , la suprême Sageſſe

Fait aux Saints quelquefois éprouver leur foiblesse.

David , l'heureux David , si chéri du Seigneur , (16)
 Ce Prophete éclairé , ce Roi selon son cœur ,
 Vaincu par une femme , est en paix dans le crime ,
 Et ne seroit jamais sorti de cet abîme ,
 Si le Ciel n'eût pour lui rappelé sa bonté.
 Au tranquille pécheur Nathan est député ;
 Si-tôt que cette voix a frappé son oreille ,
 David se reconnoît : son œil s'ouvre , il s'éveille.
 De son trône à l'instant , d'un saint regret touché ,
 Il se leve , & s'écrie : *Il est vrai , j'ai péché.*
 Ainsi tombe , malgré ses sermens téméraires ,
 L'Apôtre qui se croit plus ferme que ses freres ;
 Prêt à suivre son maître en prison , à la mort ,
 Nul obstacle à ses yeux ne paroît assez fort.
 Il le croit , il le jure , & l'ardeur qui l'enflamme ,
 Tout-à-coup va s'éteindre à la voix d'une femme ;
 Et même , s'il gémit du plus grand des malheurs ,
 C'est au regard divin qu'il doit ses justes pleurs (17)
 Mais Pierre abandonné , qui renonce son maître ,
 Et devient à la fois ingrat , parjure , traître ,
 Ranimé de la Grace , ira devant les Rois
 Braver les chevaux , les flammes & les croix.

Que le juste à toute heure appréhende la
 chute ! (18)

S'il tombe cependant , qu'à lui seul il l'impute.
 Oui , l'homme qu'une fois la Grace a prévenu ,
 S'il n'est par elle encor conduit & soutenu ,
 Ne peut , à quelque bien que son ame s'applique ,
 Mais à ce mot j'entends crier à l'Hérétique.
 Ne peut , c'est-là , dit-on , le Jansénisme pur.
 Dans ses expressions Luther est-il plus dur ?

Ainsi l
 Impos
 Ah ! c'
 Juste o
 Le pou
 Pour l'
 Doit il
 J'en ac

Mais
 Voulez

Signalez
 Telle e
 Tout ce
 Réponde
 O vous ,
 Accourez
 Ne dit-i

Vous ne
 Vous alle
 Eluder de
 Toutefois
 Je convi

Oui , qu'i
 Mais vous
 Que nous
 Si notre v
 Elle qui p
 Si Dieu , p

Chant second.

107

Ainsi la loi divine , à l'homme impraticable ,
Impose , sans la Grace , un joug insurmontable.
Ah ! c'est-là le premier des dogmes monstrueux ,
Juste objet de l'horreur d'un Chrétien vertueux.
Le pouvoir suffisant... Au jargon scholastique ,
Pour l'amour de la paix , le style évangélique
Doit il céder ? Eh bien ! que ce mot soit proscriit ;
J'en accepte l'arrêt , de tant de noms souscrit.

Mais vous , qui transporté d'un zèle charitable ,
Voulez me mettre au rang des noirs enfans du
diable ,

Signalez par vos cris votre sainte douleur ;
(Telle est de vos pareils la chrétienne chaleur ,
Tout ce qui leur déplaît leur devient hérésie.)
Répondez-moi pourtant. Le Sauveur qui nous crie :
O vous , qui gémissiez sous le faix des travaux ,
Accourez tous à moi , je finirai vos maux !
Ne dit-il pas : *Sans moi , vous ne pouvez rien*
faire ; (19)

Vous ne pouvez venir qu'attirés par mon Pere !
Vous allez , je le vois , avec subtilité ,
Eluder de ces mots la sainte autorité.
Toutefois , épargnez votre soin téméraire.
Je conviens avec vous que l'homme peut tout
faire : (20)

Oui , qu'il peut à toute heure obéir à la loi. (21)
Mais vous devez aussi convenir avec moi
Que nous ne mettrons point ce pouvoir en usage ,
Si notre volonté n'y joint pas son suffrage ;
Elle qui pour le bien le refuse toujours ,
Si Dieu , pour la fléchir , n'accorde son secours.

Nous voici donc d'accord : ah ! qu'un aveu
sincere

Eût bientôt terminé cette dispute amere ,
Quand de tous nos Docteurs un mot troubla la
paix !

O suffisant pouvoir , qui ne suffit jamais !

Non , malgré ses efforts , la brebis égarée
Ne retrouvera point la demeure sacrée ,
Si le tendre Pasteur ne la prend dans ses bras ,
Et jusqu'à son troupeau ne la rapporte pas.
Quand je sens pour le bien un desir véritable ,
N'est-ce donc pas alors Dieu qui m'en rend capable ?
Dieu seul fait tout en nous ; c'est lui dont la
bonté (22)

Y forme tout desir , & toute volonté.

La créature entiere est soumise à son maître ;
Nous devons la pensée à qui nous devons l'être.
En vain nous lui voudrions disputer notre cœur ;
Il en fera toujours le souverain moteur. (23)

Dieu commande , & dans l'homme il fait ce qu'il
commande ;

Il donne le premier ce qu'il veut qu'on lui rende.
D'où vient donc cet orgueil si follement conçu ?

Quel bien possédons-nous que nous n'ayons reçu ?
Mere des bons desseins , principe de lumiere ,

La Grace produit tout , & même la priere.

Quand nous courons vers elle , elle nous fait
courir ; (24)

Quand pour elle un cœur s'ouvre , elle le veut
ouvrir.

Elle forme nos vœux ; & dans l'ame qui prie ,

Par d'i
L'hom
Est sen
Tout c
De sa r
Aux p
Il les c
Pasteur
Il porte
Soume
La Gra
Au Die

N'alle
Dans u
Vous c
Et, du
Change

L'im

Joignit
Affectar
Il voulu
Prétend
L'homme
Vil esclav
Préchant
Calvin m
Et sur ses
Tome

Par d'ineffables dons c'est l'esprit saint qui crie.
L'homme , quand sur lui seul il ose s'appuyer ,
Est semblable au roseau qu'un souffle fait plier.
Tout croît & vit en Dieu ; la foible créature
De sa main libérale attend la nourriture.
Aux pâturages gras il mène ses troupeaux ;
Il les conduit lui-même à la source des eaux,
Pasteur rempli d'amour , il adoucit leurs peines ;
Il porte dans son sein les brebis qui sont pleines.
Soumettons-nous sans crainte à cette vérité ;
La Grace est le soutien de notre humilité.
Au Dieu qui vous conduit , mortels, rendez hom-
mage.

N'allez pas, toutefois, en détestant Pélage ,
Dans un aveugle excès follement entraînés,
Vous croire des captifs malgré vous enchaînés ;
Et, du Ciel oubliant la douceur infinie ,
Changer son regne aimable en dure tyrannie. (26)

L'impétueux Luther , qu'emportoient ses fu-
reurs , (27)

Joignit ce dogme impie à tant d'autres erreurs ;
Affectant d'élever la Grace & sa puissance ,
Il voulut nous ravir la libre obéissance ;
Prétendit que , contraint par les suprêmes loix ,
L'homme marche toujours sans volonté , sans
choix , (28)

Vil esclave , chargé de chaînes invisibles.
Prêchant après Luther ces maximes horribles,
Calvin mit tout en feu ; le fidele trembla ,
Et sur ses fondemens l'Eglise s'ébranla.

Pour rassurer alors la vérité troublée ,
 La sage & sainte Eglise , à Trente rassemblée ,
 Sans que jamais l'erreur y pût mêler son fiel ,
 Reçut , & nous rendit les réponses du Ciel.
 Défendons , en suivant ses dogmes respectables ,
 De notre liberté les droits inaltérables.

Notre cœur n'est qu'amour ; il ne cherche , il
 ne suit , (29)

Qu'emporté par l'amour dont la loi le conduit.
 Le plaisir est son maître ; il suit sa douce pente , (30)
 Soit que le mal l'entraîne , ou que le bien l'en-
 chante.

Il ne change de fin , que lorsqu'un autre objet
 Efface le premier par un plus doux attrait.
 La Grace , qui l'arrache aux voluptés funestes ,
 Lui donne l'avant-goût des voluptés célestes ,
 Le fait courir au bien qu'en elle il aperçoit ,
 Voir ce qu'il doit chérir , & chérir ce qu'il voit.
 C'est par-là que la Grace exerce son empire ;
 Elle-même est amour , par amour elle attire ; (31)
 Commandement toujours avec joie accepté ;
 Ordre du Souverain , qui rend la liberté ;
 Charme qui sans effort brise tout autre charme ;
 Vainqueur qui plaît encore au vaincu qu'il désarme.

Non que le Dieu puissant , qui fait nous en-
 flammer ,

Malgré nous , toutefois , nous force de l'aimer ,
 Ni qu'à suivre son ordre il veuille nous com-
 traindre ; (32)

En cela , pour nos droits , nous n'avons rien
 à craindre.

La Gra
 Non ,
 Il est v
 Un inf
 Mais fa
 Dissipe
 Que du
 Embrâ
 Que co
 Que co
 Sans qu
 Arrach
 Le mal
 Repout
 Libre d
 Le pau
 Et ma
 Toujou

Oui, j

Mais ce
 Oui, j'
 Lui seu
 Dans co

Pleine d
 Et que
 A s'y re
 De tout
 Quand
 Et, par

Chant second.

I I I

La Grace se plaît-elle à la gêne du cœur ?
Non , ses heureuses loix sont des loix de douceur.
Il est vrai qu'aussi-tôt qu'elle se fait entendre ,
Un infailible aveu se hâte de s'y rendre.
Mais faut-il s'étonner que cette aimable ardeur (33)
Dissipe en un moment la plus longue froideur ?
Que du céleste feu cette vive étincelle
Embrâse tous les cœurs , n'entrouve aucun rebelle ?
Que cette douce chaîne enchaîne librement ?
Que cette voix obtienne un sûr consentement ,
Sans qu'en elle jamais la moindre violence
Arrache cette entière & prompte obéissance ?
Le malade , qui souffre & sent qu'il va mourir ,
Repousse-t-il celui qui vient pour le guérir ?
Libre de rejeter un pain qu'on lui présente ,
Le pauvre le ravit quand la faim le tourmente ;
Et maître de rester dans la captivité ,
Toujours un malheureux court à la liberté.

Oui , j'y cours , plein d'horreur pour ma première
chaîne ;

Mais celui qui la rompt , m'en inspire la haine.

Oui , j'y cours ; mais celui qui daigne me l'offrir ,
Lui seul a mis en moi la force d'y courir.

Dans cet heureux moment , qu'au Dieu qui l'environne ,

Pleine de ses attraits , mon ame s'abandonne ,

Et que par son amour , assiégé tant de fois ,

A s'y rendre mon cœur détermine son choix ; (34)

De tout ce que je fais , je lui dois tout hommage.

Quand je choisis , mon choix est encor son ouvrage ;

Et , par un dernier coup intimement porté ,

Dans l'instant que je veux , il fait ma volonté , (35)
 Sans qu'à mon choix réel ce grand coup puisse
 nuire.

Dieu m'a fait libre ; un Dieu peut - il faire &
 détruire ? (36)

Non , Luther & Calvin assurent follement
 Que la Grace asservit à son commandement.
 J'abhorre , je proscriis cet horrible blasphème ;
 De mon sang , s'il le faut , j'en signe l'anathème,
 Maître de tous ses pas , arbitre de son sort ,
 L'homme a devant ses yeux & la vie & la mort.
 C'est toujours librement que la Grace l'entraîne ;
 Il peut lui résister , il peut briser sa chaîne. (37)

Où , je sens que je l'ai ce malheureux pou-
 voir ; (38)

Et , loin de m'en vanter , je gémis de l'avoir.
 Avec un tel appui qu'aisément on succombe !
 Ah ! qui me donnera l'aile de la colombe ?
 Loin de ce lieu d'horreur , de ce gouffré de maux ,
 J'irois , je volerois dans le sein du repos.
 C'est-là qu'une éternelle & douce violence
 Nécessite des Saints l'heureuse obéissance ;
 C'est-là que de son joug le cœur est enchanté ; (39)
 C'est-là que sans regret l'on perd sa liberté.
 Là , de ce corps impur les âmes délivrées ,
 De la joie ineffable à sa source enivrées ,
 Et riches de ces biens que l'œil ne sauroit voir ,
 Ne demandent plus rien , n'ont plus rien à vouloir.
 De ce royaume heureux Dieu bannit les alarmes ,
 Et des yeux de ses Saints daigne effuyer les larmes.
 C'est-là qu'on n'entend plus ni plaintes , ni soupçons.

Le cœur
 L'Eglise
 Fait rete
 Elle cha
 Nous gé
 Près de l
 Une just
 Et com

O célest
 Hélas !
 Languiss
 Que mo
 Sainte J
 Quand
 Boire l'
 Quand
 Quand

O gr

Vers ce
 O Dieu
 Rempli
 Que to
 Voyez

Voyez-
 Tout c

Chant second.

113

Le cœur n'a plus alors ni craintes, ni desirs.

L'Eglise enfin triomphe ; & , brillante de gloire ,
Fait retentir le Ciel des chants de sa victoire.

Elle chante , tandis qu'esclaves désolés ,

Nous gémissons encor sur la terre exilés.

Près de l'Euphrate assis , nous pleurons sur festives ;

Une juste douleur tient nos langues captives.

Et comment pourrions - nous , au milieu des
méchants ,

O céleste Sion ! faire entendre tes chants ?

Hélas ! nous nous taisons ; nos lyres détendues

Languissent en silence aux saules suspendues.

Que mon exil est long ! O tranquille cité !

Sainte Jérusalem ! ô chère éternité !

Quand irai-je , au torrent de ta volupté pure ,

Boire l'heureux oubli des peines que j'endure ?

Quand irai-je goûter ton adorable paix ?

Quand verrai-je ce jour qui ne finit jamais ?

O grand Dieu , qui voulez que sur votre pro-
messe

Vers ces biens éternels je soupire sans cesse ! (40)

O Dieu ! l'unique auteur de tous nos saints desirs ,

Remplissez donc mon cœur de ces ardents soupirs.

Que tout ce que je suis , de vous seul je le tiens :

Voyez votre œuvre en moi ; ne voyez pas la
mienne.

Voyez-y vos présens ; & venez couronner

Tout ce que votre amour m'aura daigné donner.

Fin du second Chant.

N O T E S

DU SECOND CHANT.

(1) *AB ipso Abel, quem primum justum ipsum frater occidit, & deinceps usque in finem huius sæculi, inter persecutiones mundi, & consolationes Dei, peregrinando procurrit Ecclesia.* « Depuis Abel, » le premier juste égorgé par son frere, jusqu'à la » fin des siècles, l'Eglise s'avance vers la patrie » céleste, parmi les persécutions du monde & les » consolations de Dieu. » *S. Aug. de Civ. Dei, Liv. XVIII. c. 51.*

(2) *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi, in carne mea, pro corpore ejus, quod est Ecclesia.* « J'accomplis dans ma chair ce qui reste à souffrir » à Jésus-Christ, en souffrant pour son corps, » qui est l'Eglise. » *S. Paul aux Coloss. I. 24.*

(3) Pélagé, né en Angleterre, étoit Moine; il vint à Rome à la fin du quatrième siècle, & il y eut long-tems la réputation d'un homme de vertu & de piété. Il commença en 400 à débiter ses erreurs, qui consistent en trois points principaux: 1°. qu'il n'y a point de péché originel; 2°. que l'homme peut se porter au bien sans le secours de la Grace, qui est donnée à proportion qu'on la mérite; 3°. que l'homme peut parvenir à un état de perfection dans lequel il n'est plus [sujet aux

passion
captien
reconn
Pélage

(4) S
& par
mouru

(5) L
ration
comm
Papes
former

(6) S
rences
d'Aqu
par so
contre
» ce S
» catie
» l'exa
» régu
» des v
» véri
» ture
» hard
Cet él
Jugen

(7) S
concup
tur err
» de c

Notes du second Chant. 115

passions, ni au péché. Par une profession de foi captieuse, il surprit le Pape Zosime, qui, depuis, reconnut qu'il avoit été trompé, & condamna Pélage.

(4) Saint Jérôme, fameux par sa vaste érudition & par sa vie austère, écrivit contre Pélage, & mourut peu de tems après.

(5) L'Eglise a eu toujours une singulière vénération pour Saint Augustin, qu'elle a regardé comme le Docteur de la Grace. Les Conciles & les Papes se sont souvent servis de ses termes pour former leurs décisions.

(6) Saint Prosper, qui, selon toutes les apparences, n'a jamais été que simple laïc, étoit d'Aquitaine. Il s'est acquis une grande réputation par son Poëme contre les *Ingrats*; c'est-à-dire, contre les ennemis de la Grace. « On s'étonne que » ce Saint ait pu accorder la beauté de la versification avec les épines de sa matière, & que » l'exactitude pour les dogmes de la foi y soit si » régulièrement observée, malgré la contrainte » des vers, & la liberté de l'esprit poétique. Les » vérités sont représentées avec les ornemens naturels de la poésie; c'est-à-dire, avec une » hardiesse également agréable & ingénieuse. » Cet éloge du Poëme de Saint Prosper est dans le Jugement des Savans, par M. Baillet.

(7) *Subintravit ignorantia rerum agendarum, & concupiscentia noxiarum, quibus comites subinferuntur error & dolor.* » Nous naissons avec l'ignorance » de ce que nous devons faire, & le desir de ce qui

» nous est nuisible ; à leur suite viennent l'erreur
» & la douleur. » *S. Aug. Ench. c. 13.*

(8) *Omne malum hominis, error & infirmitas ; aut nescis quid agas ; & errando laberis ; aut scis quid agi debeat, & infirmitate superaris.* « Ce qui
» fait toute la maladie de l'homme , c'est l'erreur
» & la foiblesse ; ou il ne fait ce qu'il doit faire,
» & il pèche par erreur ; ou il fait ce qu'il doit
» faire , & la foiblesse le fait succomber. » *S. Aug. Ench. c. 13.*

(9) « Les démons , dit *M. Bossuet* , au lieu de la
» félicité dont ils jouissoient dans leur origine,
» n'ont plus que le plaisir obscur & malin que
» peuvent trouver des coupables à se faire des
» complices , & des malheureux à se donner des
» compagnons de leur disgrâce. »

(10) Rien n'est si beau que la peinture que *M. de la Rochefoucault* , dans ses *Maximes* , fait de l'amour-propre : « Il est , dit-il , dans tous les
» états de la vie , & dans toutes les conditions ; il
» vit par-tout , il vit de tout , il vit de rien ; il
» s'accommode des choses & de leur privation ;
» il passe même dans le parti des gens qui lui font
» la guerre ; il entre dans leurs desseins ; & , ce qui
» est admirable , il se hait lui-même avec eux ,
» il conjure sa perte , il travaille même à sa ruine.
» Enfin il ne se soucie que d'être ; & pourvu qu'il
» soit , il veut bien être son ennemi. »

(11) Il a presque toujours quelque part à nos meilleures actions. Ce qui fait dire à *Saint Augustin* :
Superbia & in rectè factis animo insidiatur humano...
Ubi latatus homo fuerit in aliquo bono opere se etiam

superasse
» & dicit :
» vivo , qui
» embusc
» dans le
» d'avoir
» joie m
» pourqu
» triomp
» C'est en
» qui écr
» gloire
» veuler
» qui é
» peut -
» aussi. »

(12) *In*
faciamus
» divin
» amour
Epist. ad
» C'es
» opere
» faison
» efficac
» volon
» ensem
» les cer
» d'effi

(13)
Qua

du second Chant. 117

superasse superbiam, ex ipsa letitia caput erigit
 & dicit : *Ecce ego vivo ; quid triumphas ? & ideo*
vivo, quia triumphas. « L'orgueil est comme en
 » embuscade pour corrompre le cœur de l'homme
 » dans le bien même qu'il fait... Si l'on s'applaudit
 » d'avoir vaincu l'orgueil, il se prévaut de cette
 » joie même, & s'écrie : Je vis dans ton cœur,
 » pourquoi triumphes-tu ? & j'y vis, parce que tu
 » triumphes. » *De Nat. & Grat. c. xxx.*

C'est encore ce qui a fait dire à M. Pascal : « Ceux
 » qui écrivent contre la gloire, veulent avoir la
 » gloire d'avoir bien écrit ; ceux qui le lisent
 » veulent avoir la gloire de l'avoir lu ; & moi
 » qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie, &
 » peut-être que ceux qui le liront, l'auront
 » aussi. »

(12) *Inspiratio dilectionis, ut cognita sancto amore*
faciamus. « La Grace est une inspiration de l'amour
 » divin, pour nous faire pratiquer par ce saint
 » amour le bien que nous connoissons. » *S. Aug.*
Epist. ad Bonifac.

« C'est cette Grace, dit le P. Bourdaloue, qui
 » opere en nous & avec nous, tout ce que nous
 » faisons pour Dieu, & qui nous donne par son
 » efficace, non-seulement le pouvoir, mais la
 » volonté & l'action.... Son caractère est d'unir
 » ensemble l'onction & la force, & de conduire
 » les œuvres de Dieu avec autant de douceur que
 » d'efficacité. »

(13) *Et nisi donet*
Qua bona sunt, nihil efficiet bene caca voluntas.

*Hæc ut cuiusquam studio affectuque petatur,
Ipsa agit, & cunctis dux est venientibus ad se:
Perque ipsam nisi curratur, non itur ad ipsam.*

« Le libre arbitre qui est aveugle, ne fera aucun bien, si la Grace ne le lui fait faire, dit Saint Prosper. Nul ne la desire & ne la cherche que par le desir & l'affection qu'elle inspire elle-même. C'est la Grace qui conduit tous ceux qui la trouvent; & si on ne marche par sa puissance, on ne va point vers elle. »

(14) *Gratia quæ occultè humanis cordibus divina largitate tribuitur, à nullo duro corde respuitur: ideo quippe tribuitur, ut cordis duritia primitus auferatur.* « Il n'y a point de cœur, quelque dur qu'il soit, qui rejette cette Grace, que Dieu par sa pure libéralité répand dans les ames; parce que son premier effet, & pour lequel Dieu la donne, est d'ôter la dureté du cœur. » S. Aug. de Prædest. Sanct. cap. VIII.

(15) Une doctrine qui nous enseigne l'empire souverain de Dieu sur notre volonté, & qui nous apprend à tout attendre de sa miséricorde, fonde dans nos cœurs, l'amour, l'humilité & la reconnaissance.

(16) *Per medicinalem providentiam David paululum desertus est à rectore, ne per exitialem superbiam defereret ipse rectorem.* » Ce fut par une providence médicale que le Seigneur abandonna David pour un peu de tems, de peur que par un funeste orgueil il n'abandonnât lui-même son divin conducteur. » S. August. de Cont. c. XI.

(17) N

feret: c

» s'il n'

» pleuré

» sur l

Serm. 28

(18) G

subsequi

» celui

» accom

» veuille

(19) Si

venire a

« Sans r

» ne peu

» ne l'at

(20) D

net, & j

& adjuv

» choses

» avertit

» deman

» qu'on

(21) Ce

sed quia

petendum

« Il est c

» si nous

» qui pr

» que not

» ce que

liber. Arb

(17) *Nisi desertus non negaret : nisi respectus non fieret.* « Pierre n'auroit pas renoncé Jésus-Christ, » s'il n'eût pas été abandonné; & il n'auroit pas » pleuré son péché, si Jésus-Christ n'avoit jetté » sur lui un regard de miséricorde. » *S. Aug. Serm. 285.*

(18) *Gratia nolentem prævenit, ut velit : volentem subsequitur, ne frustrâ velit.* « La Grace prévient » celui qui ne veut pas, afin qu'il veuille; elle » accompagne & suit celui qui veut, afin qu'il ne » veuille pas en vain. » *Idem.*

(19) *Sine me nihil potestis facere.... Nemo potest venire ad me, nisi qui misit me, traxerit eum.* « Sans moi vous ne pouvez rien faire... Personne » ne peut venir à moi, si mon pere qui m'a envoyé, » ne l'attire. » *Joan. XVIII.*

(20) *Deus impossibilia non jubet; sed iubendo monet, & facere quod possis, & petere quod non possis; & adjuvat ut possis.* « Dieu ne commande pas des » choses impossibles; mais en commandant, il » avertit, & de faire ce que l'on peut, & de » demander ce que l'on ne peut pas; & il aide afin » qu'on puisse. » *Concil. Trid. Sess. VI. c. II.*

(21) *Certum est nos mandatum servare si volumus; sed quia preparatur voluntas à Domino, ab illo petendum est, ut tantum velimus, quantum sufficit.* « Il est certain que nous observons les préceptes, » si nous voulons. Mais comme c'est le Seigneur » qui prépare la volonté, il faut lui demander » que nous voulions autant qu'il faut pour faire » ce que nous voulons. » *S. August. de Grat. & liber. Arbit. cap. XVI.*

(22) Il dépend de nous, dit Saint Jérôme, Ep. 8. de vouloir ou de ne vouloir pas ; mais ce qui dépend de nous , nous le tenons encore de la miséricorde de Dieu. *Velle & nolle nostrum est, ipsumque quod nostrum est, sine Dei misericordia, nostrum non est.*

(23) « Dieu est la cause universelle de tout ce
 » qui est ; les façons d'être doivent venir nécessairement du premier Etre. . . Si le bon usage
 » du libre arbitre ne venoit pas de lui , nous
 » pourrions dire que nous nous ferions meilleurs
 » que Dieu ne nous a faits , & que nous nous
 » donnerions à nous-mêmes quelque chose qui
 » vaut mieux que l'être ; parce qu'il vaut mieux
 » n'être point , que de ne pas user de son libre
 » arbitre, selon la loi de Dieu.

« A la réserve du péché , qui ne peut être
 » attribué qu'à la créature , tout le reste de ce
 » qu'elle a dans son fonds , dans sa liberté &
 » dans ses actions , doit être attribué à Dieu ; &
 » la volonté de Dieu , qui fait tout , bien loin
 » de rendre tout nécessaire , fait au contraire
 » dans le nécessaire aussi-bien que dans le libre ,
 » ce qui fait la différence de l'un & de l'autre. »
M. Bossuet , Traité du libre Arbitre.

(24) *Da quod jubes , & jube quod vis.* Saint August. Confess. *Certum est nos facere cum facimus ; sed ille facit ut faciamus , præbendo vires efficacissimas voluntati , qui dixit : Faciam ut in justificationibus meis ambuletis.* « Donnez ce que vous
 » commandez , & commandez ce que vous voulez. . . Il est certain que nous agissons quand
 » nous

» nous
 » sons
 » notre
 » ferai
 Id. de C
 (25) e

» dalou
 » qu'il
 » lui-m
 » nous.

(26) L
 que dé
 les dou
 muer ; f
 aucun
 suite en
 mêler
 & les C
 (27)

» dalou
 » agir
 » dre l
 » élevé
 » le li
 » renc
 » œuv
 » extre
 » sans
 » la f
 (28)

tout-p
 vobis c
 To

» nous agissons ; mais celui qui fait que nous agissons , parce qu'il donne des forces très-efficaces à notre volonté , c'est celui qui dit : Je vous ferai marcher dans la voie de mes préceptes. »
Id. de Grat. & lib. Arb. c. XIV.

(25) « Dans la loi de Grace , dit le P. Bourdaloue , Dieu nous donne de quoi accomplir ce qu'il nous commande ; disons mieux , Dieu lui-même accomplit en nous ce qu'il exige de nous. »

(26) Luther & Calvin allerent jusqu'à cet excès que désapprouva Mélancton , comme il paroît par les douze articles qu'il envoya à François premier ; son caractère pacifique l'empêcha de causer aucun trouble sur cette matiere , qui dans la suite en causa de grands , lorsque les Princes se mêlerent dans les disputes entre les Remontrants & les Contre-Remontrants.

(27) « Le Pélagianisme , dit encore le P. Bourdaloue , attribuant des forces à l'homme , pour agir indépendamment de Dieu , sembloit rendre l'homme fervent. Le Calvinisme , pour élever la prédestination de Dieu , anéantissant le libre arbitre , humilioit l'homme en apparence ; mais lui ôtoit la pratique des bonnes œuvres. L'Eglise tient le milieu entre ces deux extrémités ; elle nous maintient dans l'humilité sans préjudice de ferveur , & excite en nous la ferveur , sans intéresser l'humilité. »

(28) C'est parce que l'homme est libre , & Dieu tout-puissant , qu'il est dit dans Ezéchiël : *Facite vobis cor novum* , c. 18. & au 36. *Dabo vobis cor*

nouum. Ce cœur nouveau qui nous est donné, c'est nous aussi qui le devons faire. Nous disons à Dieu, *converte nos* ; & il nous dit dans Isaïe, *convertimini ad me* ; « parce que deux conversions sont nécessaires, dit le Père Bourdaloue : » celle de Dieu à nous, & la nôtre à Dieu. Il faut que Dieu se convertisse à nous par la Grace, & que nous nous convertissions à Dieu en suivant avec fidélité le mouvement de la Grace. Voilà toute la théologie d'un Chrétien.

(29) Les passions sont les mouvemens de l'ame pour s'unir aux objets qu'elle aime, ou se séparer de ceux qu'elle hait. Ainsi toutes les passions, quoiqu'elles aient des noms différens, se réduisent à une seule qui est l'amour. La haine pour un objet vient de l'amour d'un bien qu'on n'a pas ; la joie est le plaisir d'un bien qui cause un bien qu'on possède. Ainsi, *notre cœur n'est qu'amour*. Et la Grace étant le souffle du saint amour, fait que toutes nos passions, c'est-à-dire, tous les mouvemens de notre ame ne tendent plus qu'à s'unir à l'objet qu'elle aime, c'est-à-dire, à Dieu.

(30) *Quod amplius nos delectat, secundum id optemur necesse est*. « Nous ne pouvons manquer d'agir selon ce qui nous plaît davantage. » S. August. in Epist. ad Gal. c. xlix.

(31) *Ille ex injustis justos facit. Indit amoris quo redametur amans, & amor quem conferit ipsi est*. S. Prosper.

(32) La liberté consiste à pouvoir faire le contraire de ce qu'on fait, *facultas ad opposita*. On

quand
sens que
elle ne
voir de
contrain
payen.

» dit P
» Il ne
» nous
» lontan
» la vol

(33) L
violencia

te trahi

» fâcheu

» Dieu

» doux,

» même

131. c.
(34)
Henriad

On vo

Pard

Sous

Dieu

A ses

Que j

Qu'en

Et son

(35) L
tout. La

du second Chant. 123

quand la Grace me détermine à faire le bien , je
sens que j'ai toujours-le pouvoir de faire le mal ;
elle ne m'ôte donc jamais ma liberté. Ce pou-
voir de la Divinité sur notre volonté , sans la
contraindre , a été reconnu d'un Philosophe
payen. « Loin de détruire notre libre arbitre ,
» dit Plutarque , *Vie de Coriolan* , Dieu l'excite.
» Il ne rend pas notre action involontaire en
» nous forçant ; il la rend au contraire très-vo-
» lontaire & très-libre , en donnant naissance à
» la volonté. »

(33) *Non arbitreris istam asperam molestantque
violentiam. Dulcis est , suavis est ; ipsa suavitas
te trahit.* « Ne vous figurez rien de dur ni de
» fâcheux dans la sainte violence , par laquelle
» Dieu nous attire à lui. Elle n'a rien que de
» doux , rien qui ne fasse plaisir ; & c'est le plaisir
» même qui nous attire. » *S. August. Serm.*
131. c. 2.

(34) Tout le monde connoît ces vers de la
Henriade :

*On voit la liberté , cette esclave si fiere ,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonniere ;
Sous un joug inconnu , que rien ne peut briser ,
Dieu fait l'assujettir sans la tyranniser ;
A ses suprêmes loix d'autant mieux attachée ,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée ;
Qu'en obéissant même , elle agit par son choix ,
Et souvent au destin pense donner des loix.*

(35) La Grace fait tout , & la volonté fait
tout. La Grace fait tout dans la volonté , & la

volonté fait tout par la Grace. *Bern. de Grat. & lib. Arb. cap. 14. num. 46.*

(36) *Tunc efficitur verè liberi, cùm Deus nos fingit, id est, format & creat; non ut homines, quod jam fecit, sed ut boni homines simus, quod Gratia sua facit.* « Nous devenons véritablement » libres, lorsque Dieu nous forme & nous crée, » non afin que nous soyons hommes, puisque » nous le sommes déjà; mais afin que nous soyons » des hommes justes: ce qui est l'ouvrage de » sa Grace. » *S. Aug. Enchir. cap. XIII.*

(37) Dans la *Henriade*, *ch. 7.* *Henri IV.* s'écrie: que nous serions bien plus heureux, si Dieu,

*A l'homme, hélas! trop libre, avoit daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui désobéir!*

(38) « Voilà, dit *M. Bossuet* dans ses *Elévations*, un trait défectueux dans ma liberté, » qui est de pouvoir mal faire. Ce trait ne vient » pas de Dieu, mais du néant dont je suis tiré. »

(39) On ne la perd jamais, à parler exactement; mais on perd le pouvoir de pécher. « Le » libre arbitre, dit *Saint Augustin*, sera d'autant plus libre, qu'il sera délivré du pouvoir » de pécher. »

(40) *Opus tuum in me vide, non meum*, dit *Saint Augustin*; & l'Eglise dit dans ses prières: *Deus à quo sancta desideria, &c.* Toutes ces expressions ne donnent aucune atteinte au libre arbitre. Quand l'Auteur du *Pseaume 43* disoit à Dieu: *Nec enim in gladio suo possederunt terram. Sed dextera tua, &c.* Il ne prétendoit pas que

les Israélites
tirer l'épée
en le fa-
même,
lui, est
qu'il ne
à Dieu
pourquo
que ce
sauveron
fera cep
rendra v
labimus.

Fin

du second Chant. 125

les Israélites avoient chassé les Cananéens sans tirer l'épée. Dans ce que Dieu fait par l'homme en le faisant agir, ce que l'homme fait par lui-même, en comparaison de ce que Dieu fait par lui, est si peu de chose, que son humilité veut qu'il ne s'attribue rien, & qu'il attribue tout à Dieu, *qui facit mirabilia magna solus*. C'est pourquoi l'Auteur du même Pseaume ajoute, que ce ne sera ni son arc ni son épée qui le sauveront : *Gladus meus non salvabit me*. Il en fera cependant usage ; mais ce sera Dieu qui le rendra vainqueur : *In te inimicos nostros ventilabimus*.

Fin des Notes du second Chant.

 CHANT TROISIEME.

TEL que brille l'éclair, qui touche au même instant ,

Des portes de l'aurore aux bornes du couchant ;
 Tel que le trait fend l'air sans y marquer sa trace ;
 Tel & plus prompt encor part le coup de la Grace.
 Il renverse un rebelle aussi-tôt qu'il l'atteint ;
 D'un scélérat affreux un moment fait un Saint.
 Ce foudre inopiné , cette invisible flamme
 Frappe, environne, éclaire, embrâse toute l'ame.
 Saintement pénétré d'un spectacle effrayant , (1)
 Rancé de ses plaisirs reconnoît le néant ;
 D'esclave il devient libre , à la Cour il échappe,
 Et fuit dans les déserts pour enfanter la Trappe.
 Ainsi prompt à courir , lorsque nous nous perdons,
 La Grace quelquefois précipite ses dons.
 Souvent à nous chercher moins ardente & moins
 vive ,

Par des chemins cachés lentement elle arrive.
 Elle n'est pas toujours ce tonnerre perçant ,
 Qui fend un cœur de pierre, & par un coup puissant
 Abat Saul qu'emportoit une rage homicide ,
 Fait d'un persécuteur un Apôtre intrépide,
 Arrache Magdeleine à ses honteux objets , (2)
 Zachée à ses trésors , & Pierre à ses filets.
 Quelquefois doux rayon , lumière tempérée ,

Chant troisieme. 127

Elle approche , & le cœur lui dispute l'entrée.
L'esclave dans ses fers quelque tems se débat ,
Repousse quelques coups , prolonge le combat.
Oui , l'homme ose souvent , triste & funeste gloire !
Entre son maître & lui balancer la victoire ;
Mais le maître poursuit son sujet obstiné ,
Et parle de plus près à ce cœur mutiné.
Tantôt par des remords il l'agite & le trouble ;
Tantôt par des attraits que sa bonté redouble ,
Il amollit enfin cette longue rigueur ,
Et le vaincu se jette aux pieds de son vainqueur.

De la Grace tel est l'aimable & saint empire ;
Elle entraîne le cœur , & le cœur y conspire. (3)
Nous marchons avec elle ; ainsi nous méritons ,
Et nous devons nommer nos mérites des dons. (4)
Ainsi Dieu , toujours maître , inspire , touche ,
éclaire ,
Et l'homme , toujours libre , agit & coopere.

Augustin , de l'Eglise , & l'organe & la voix ,
De la céleste Grace explique ainsi les loix.
Téméraire Docteur , est-ce là ton langage ?
Honteux de reconnoître un si libre esclavage ,
Partes détours subtils , par tes systèmes vains
Tu prétends éluder les paroles des Saints.
Hélas ! de notre orgueil tel est l'horrible plaie ;
Nous craignons d'obéir , & le joug nous effraie.
Voulant trop raisonner , nous nous égarons tous ;
Et de notre pouvoir , défenseurs trop jaloux ,
Nous usurpons du Ciel les droits les plus augustes ;
Nous fixons son empire à des bornes injustes.

Mais que Dieu confondroit une telle fierté,
 S'il nous abandonnoit à notre liberté !
 La Grace, dites-vous, vous paroît la contraindre. (5)
 Agréable péril ! ah ! risquons, sans rien craindre,
 De trop donner à Dieu, de trop compter sur lui.
 Quel espoir, quel honneur de l'avoir pour appui !
 Laissons, laissons tout faire à celui qui nous aime ;
 Il fait mes intérêts beaucoup plus que moi-même.
 Contre lui pour nos droits nous disputons en vain,
 Trop heureux de pouvoir les remettre en sa main.
 Eh ! comment résister à cette main puissante ?
 La molle & souple argile est moins obéissante, (6)
 Moins docile au potier qui la tourne à son gré,
 Qu'un cœur au souffle heureux, dont il est pénétré.

Oui, c'est de ta bonté que je dois tout attendre :
 J'en dépends ; mais, seigneur, ma gloire est d'en
 dépendre. (7)

Tu me mènes, je vais ; tu parles, j'obéis ;
 Tu te caches, je meurs ; tu parois, je revis.
 A moi-même livré, conduit par mon caprice,
 Je m'égare en aveugle, & cours au précipice.
 Mes vices que je hais, je les tiens tous de toi ; (8)
 Ce que j'ai de vertu, je l'ai reçu de toi.
 De mes égaremens moi seul je suis coupable ;
 De mes heureux retours je te suis redevable.
 Les crimes que j'ai faits, tu me les a remis ;
 Et je te dois tous ceux que je n'ai point commis.

Qu'une telle doctrine est douce & consolante !
 Elle remet la paix dans mon ame tremblante.
 La foi m'apprend d'abord à tout craindre de moi ;

L'espéra

« Par vo

» Vous n

» De cr

» Vous

» Mais

» Un pe

» Rassu

» Périss

» L'am

» Et pe

Le Mo

Ne sera

A ses or

Et com

La Gra

Quand

Dieu f

Mais d

Dogme

Et qui

Molin

Adouc

Rend u

Décide

« Il n

» Die

» Die

» Et s

» La

» Do

Chant troisieme. 129

L'espérance bientôt vient ranimer ma foi.

« Par vos foibles efforts , il est vrai , me dit-elle ,
» Vous ne suivrez jamais la voix qui vous appelle.
» De cruels ennemis , hélas ! environné ,
» Vous êtes à leurs traits sans cesse abandonné.
» Mais vous avez au Ciel un pere qui vous aime ;
» Un pere , c'est le nom qu'ils s'est donné lui-même.
» Rassurez-vous , son fils lui sera toujours cher.
» Périrait l'insensé qui prend un bras de chair !
» L'ame sage & fidelle à son Dieu se confie ,
» Et peut tout en celui qui seul la fortifie. »

Le Moliniste , aidé par un autre secours ,
Ne sera point ému d'un semblable discours.
A ses ordres soumise , à ses desirs présente ,
Et compagne assidue , ainsi qu'obéissante ,
La Grace , nous dit-il , vient offrir son appui. (9)
Quand il veut , il s'en sert ; l'usage en est à lui.
Dieu fournit l'instrument qui gagne la victoire ;
Mais de s'en bien servir l'homme seul a la gloire.
Dogmes cachés long-tems aux humains aveuglés ,
Et qui par Molina sont enfin dévoilés ;
Molina qui , pour nous plein d'un amour de pere ,
Adoucit d'Augustin le dogme trop sévere ,
Rend un calme flatteur à notre esprit troublé ;
Décide , & parle en maître , où Paul avoit tremblé.
« Il n'est point , nous dit-il , de race favorite ; (10)
» Dieu fait de cet enfant quel sera le mérite ;
» Dieu lit dans l'avenir ce qu'il doit être un jour ,
» Et s'il se rendra digne ou de haine ou d'amour.
» La Grace est une source en public exposée ,
» Dont l'onde est en tout tems par toute main
» puisée.

» Et lorsque pour agir nous faisons nos efforts ,
 » Dieu nous doit aussi-tôt ouvrir tous ses trésors. »

Dans l'Espagne où d'abord ces maximes parurent,
 La vérité trembla , les écoles s'émurent ;
 Et du Saint si fameux par ses rares écrits ,
 Les Disciples savans éleverent leurs cris.
 Pour ramener la paix dans l'Eglise troublée ,
 Le Pontife appella la fameuse assemb'ée , (11)
 Où Lemos , défenseur des célestes secours ,
 Du mensonge hardi perçant tous les détours ,
 Débrouilla , confondit la doctrine nouvelle.
 Clément alloit lancer son tonnerre sur elle.
 Il vous rendoit vainqueurs , Disciples d'Augustin ;
 Mais sa mort vous priva d'un triomphe certain.
 Assis au même trône , & plein d'un même zele ,
 Paul fit dresser l'arrêt qu'attendoit tout fidele.
 L'humble école espéra , sa rivale craignit ;
 Mais dans le Vatican le foudre s'éteignit.

De Molina , qu'alors épargna l'anathême ,
 Ne rejettons pas moins le dangereux systême. (12)
 L'orgueil sera toujours prompt à le recevoir ;
 Il flatte la raison qui veut tout concevoir.
 Le Ciel à nos regards n'a plus rien d'invisible ;
 On perce de la foi le nuage terrible ;
 Des mysteres divins le voile est écarté.
 Mais pour moi qui chéris leur sainte obscurité ,
 Je ramene le voile , & ne veux pas comprendre (13)
 Ce que l'homme doit croire , & ne doit point
 entendre.

Une mortelle main pourroit-elle arracher
 Les sceaux qu'au livre saint Dieu voulut attacher ?

Toi seul
 Toi feu

Hélas !
 Ministre
 Si je trou
 Que du
 Mais l'h
 Rencont
 A la plus
 Il aimoi
 La joie
 De son
 Après av
 Tout-à-
 Toi don
 Toi qui
 Contre
 Fais con
 Le chag
 Viens te
 Etouffe
 Il est te

Mais qu
 Et tu ve
 Miséral
 L'orgue
 Et resse
 Au Seig
 Va ple
 Il se p

Chant troisieme.

131

Toi seul , Agneau puissant , ô Victime adorable ,
Toi seul , tu peux ouvrir le livre respectable !

Hélas ! s'il étoit vrai qu'un serviteur heureux ,
Ministre obéissant , vînt remplir tous mes vœux ;
Si je trouvois pour moi la Grace toujours prête ,
Que du Ciel aisément je ferois la conquête !
Mais l'homme toutefois , chancelant , inégal ,
Rencontre à tous ses pas quelque obstacle fatal.
A la plus douce paix un trouble affreux succede.
Il aimoit , il languit : il brûloit , il est tiède.
La joie & le chagrin , la froideur & l'amour
De son cœur inconstant s'emparent tour-à-tour.
Après avoir long-tems couru dans la carrière ,
Tout-à-coup il s'arrête & recule en arriere.
Toi donc , heureux mortel , arbitre souverain ,
Toi qui trouves toujours la Grace sous ta main ,
Contre tant de malheurs montre ton privilege ;
Fais connoître tes droits au démon qui t'assiege. (14)
Le chagrin te saisit , tu te sens agité ;
Viens te rendre la joie & la tranquillité ;
Etouffe ces dégoûts qui commencent à naître.
Il est tems , qu'attends-tu ? commande , parle en
maître.

Mais quoi ! desir , effort , menace , tout est vain ;
Et tu veux sans succès trancher du Souverain.
Misérable , du moins reconnois ta misere :
L'orgueil t'avoit séduit ; fais-en l'aveu sincere ,
Et ressens le besoin d'un plus puissant secours ;
Au Seigneur , sans rougir , tu peux avoir recours.
Va pleurer à ses pieds , implore , presse , crie :
Il se plaît à donner ; mais il veut qu'on le prie.

Il faut ravir ses biens ; & pour être accordé,
 Sans cesse son appui doit être demandé.
 Nous ne pouvons jamais lasser sa patience ;
 Il aime que nos cris lui fassent violence.

Si la Grace à toute heure obéit à nos loix,
 Faut-il, pour l'obtenir, l'appeller tant de fois ?
 Et si nous avons tous la force salutaire,
 Que sert-il de prier ? nous devons tous nous
 taire (15)

Tendre Eglise, sur nous vous pleurez vainement ;
 Colombe, finissez ce long gémissement.
 Ministres, essuyez vos larmes assidues,
 Et retirez vos mains vers le Ciel étendues.
 Vous qui poussez vers Dieu des soupirs éternels,
 Fideles, prosternés aux pieds de ses autels,
 Pourquoi répandre ainsi des prières stériles ?
 C'est à vous d'ordonner, vos cœurs vous sont
 dociles ;

Vous-mêmes à vos maux donnez un prompt secours ;
 Vous pouvez tout. Mais quoi ! vous soupirez
 toujours, (16)

Et de tous vos efforts vous sentez l'impuissance.
 Hélas ! qui n'en a point la triste connoissance ?
 Quel mortel à son gré dispose de son cœur ? (17)

Si l'on en croit pourtant un système flatteur,
 Pour le bien & le mal, l'homme, également libre,
 Conserve, quoi qu'il fasse, un constant équilibre :
 Lorsque, pour l'écarter des loix de son devoir,
 Les passions sur lui redoublent leur pouvoir ;
 Aussi-tôt balançant le poids de la nature,

La Grace de ses dons redouble la mesure.
L'homme les perd encore , & toujours libéral
Le Ciel de nouveaux dons lui rend un nombre
égal.

Dieu , pour le criminel qui brave sa colere ,
Doit payer de ses biens un tribut nécessaire ;
Mais en les dissipant on s'enrichit encor ,
Et de Graces sans nombre on amasse un trésor.
Pourquoi donc les pécheurs , qui detestent leurs
chaînes , (18)

Pour s'en débarrasser , trouvent-ils tant de peines ?
Ces plaisirs qu'avec joie ils ont long-tems suivis ,
Sous leur regne cruel les tiennent asservis.
Ils voudroient s'affranchir d'un joug dont ils
gémissent ;

Mais, hélas ! chaque jour leurs forces s'affoiblissent.
Leurs fers se resserrant deviennent plus affreux ,
Et toujours leur fardeau s'appesantit sur eux.

Oui , de nos passions la trop longue habitude ,
Malgré nous , à la fin , se change en servitude.
Pour connoître à quels maux ce mortel est livré ,
Qui veut chasser l'amour de son cœur ulcéré ,
Faisons taire un moment les Saints dans cet ou-
vrage ,

Et d'un voluptueux écoutons le langage.

« Infortuné captif , cesse donc de souffrir ; (19)

» Sauve-toi , guéris-toi. Mais comment te guérir ?

» Comment sortir si-tôt d'un si rude esclavage ?

» O Dieux ! si la clémence est votre heureux
» partage ,

» Si vous jetez les yeux sur ceux qui vont mourir ,

» Mes supplices cruels vous doivent attendrir.
 » Grands Dieux ! regardez-moi ; détournez cette
 » flamme ,
 » Qui défend à la paix toute entrée en mon ame ,
 » Et consume mon corps par un cruel poison.
 » Je ne t'implore , ô Ciel ! que pour ma guérison :
 » Je ne demande pas que de celle que j'aime ,
 » L'amour puisse répondre à mon amour extrême ;
 » Mais si j'ai mérité quelque chose de toi ,
 » O Ciel ! rends-moi la vie : ô Dieux ! guérissez-
 » moi. »

Ovide , en criminel avouant tous ses crimes , (20)
 Nous en avoue aussi les peines légitimes.

« Je hais ce que je suis ; je ne m'aimerai jamais :
 » Cependant , malgré moi , je suis ce que je hais.
 » Non , je ne puis sortir de mon état funeste.
 » Qu'il est dur de porter un fardeau qu'on déteste ! »
 Médée , en succombant , regrette sa pudeur ,
 Et se livre au transport que condamne son cœur. (21)
 Pour sauver les débris de sa vertu fragile ,
 Dans les bras de la mort Phèdre cherche un asyle.

Mais détournons nos yeux de ces tristes objets ,
 Et laissons les Payens en proie à leurs regrets.
 Regardons un mortel que la Grace divine
 Fait sortir triomphant d'une guerre intestine ;
 Et du grand Augustin apprenons aujourd'hui
 Ce que l'homme est sans Dieu , ce que Dieu peut
 sur lui.

« Ma fougueuse jeunesse , ardente pour les ci-
 » mes , (22)
 » Me fit courir d'abord d'abîmes en abîmes.

» Je vous fuyois, Seigneur, vous ne me quittiez pas ;
 » Et, la verge à la main, me suivant pas à pas,
 » Par d'utiles dégoûts vous me rendiez ameres
 » Ces mêmes voluptés à tant d'autres si cheres.
 » Vous tonnerez sur ma tête ; à vos pressans avis
 » Ma mere s'unissoit, en pleurant sur son fils.
 » Je n'entendois alors que le bruit de ma chaîne,
 » Chaîne de passions qu'un misérable traîne.
 » Ma mere, par ses pleurs, ne pouvoit m'ébranler ;
 » Et vous tonniez, grand Dieu ! sans me faire
 » trembler.

» Enfin, de mes plaisirs l'ardeur fut amortie ;
 » Je revins à moi-même, & détestai ma vie.
 » Je voyois le chemin, j'y voulois avancer ;
 » Mais un funeste poids me faisoit balancer.
 » J'avois trouvé, j'aimois cette perle si belle,
 » Sans pouvoir me résoudre à tout vendre pour elle.
 » Par deux puissans rivaux tour-à-tour attiré,
 » J'étois de leurs combats au dedans déchiré ;
 » Mon Dieu m'aimoit encore, & sa bonté suprême
 » A mes tristes regards me présentoit moi-
 » même. (23)

» Hélas, qu'en ce moment je me trouvois affreux !
 » Mais j'oubliois bientôt mon état malheureux ;
 » Un sommeil léthargique accabloit ma paupiere.
 » M'éveillant quelquefois, je cherchois la lumiere ;
 » Et, dès qu'un foible jour paroissoit se lever,
 » Je refermois les yeux de peur de le trouver.
 » Une voix me crioit : *Sors de cette demeure.*
 » Et moi, je répondois : *Un moment, tout à*
 » *l'heure ;* (24)

» Mais ce fatal moment ne pouvoit point finir,

» Et cette heure toujours différoit à venir.
 » De mes premiers plaisirs la troupe enchante-
 » resse , (25)

» Voltigeant près de moi , me répétoit sans cesse ;
 » Nous t'offrons tous nos biens , & tu veux nous quitter !
 » Sans nous , sans nos douceurs , qui peut se contenter !
 » Le sage , en nous cherchant , trouve un secours facile ;
 » Son corps est satisfait , & son ame est tranquille.
 » Mortels , vivez heureux , & profitez du tems ;
 » Du torrent de la joie cnivrez tous vos sens.
 » Fuyez de la vertu l'importune tristesse ;
 » Couchez-vous sur les fleurs , dormez dans la mollesse.
 » Et toi , que dès long-tems nos bienfaits ont charmé ,
 » Crois-tu donc qu'avec nous ton cœur accoutumé
 » Puisse ainsi s'arracher aux délices qu'il aime !
 » Hélas ! en nous perdant , tu te perdras toi-même.
 » Mais , devant moi , l'aimable & douce chaf-
 » teté , (26)

» D'un air pur & serein , pleine de majesté ,
 » Me montrant ses amis de tout sexe & tout âge ,
 » Avec un ris moqueur , me tenois ce langage ;
 » Tu m'aimes , je t'appelle , & tu n'oses venir ;
 » Foible & lâche Augustin , qui peut te retenir !
 » Ce que d'autres ont fait , ne le pourras-tu faire !
 » Incertain , chancelant , à toi-même contraire ,
 » Tu veux rompre tes fers , tu veux & ne veux plus.
 » Ne fixeras-tu point tes pas irrésolus !
 » Regarde à mes côtés ces colombes fidelles ;
 » Pour voler jusqu'à moi , Dieu leur donna des ailes !
 » Ce Dieu t'ouvre son sein , jette-toi dans ses bras.
 » Hélas ! je le savois ; mais je n'y courois pas.
 » Un jour enfin , lassé de cette vive guerre ,

Chant troisieme. 137

» Je pleurois , je criois , je m'agitois par terre ;
» Quand , tout-à-coup frappé d'un son venu des
» Cieux ,
» Et des mots du saint livre où je jettai les yeux ,
» L'orage se calma , mes troubles s'apaiserent.
» Par votre main , Seigneur , mes chaînes se bri-
» serent ;
» Mon esprit ne fut plus vers la terre courbé ;
» Je sortis de la fange où j'étois embourbé.
» Ma volonté changea ; ce qui vous est contraire
» Me déplut , & j'aimai tout ce qui peut vous plaire.
» Ma mere , qu'à vos pieds vous vîtes tant de fois
» Pleurer sur un ingrat , rebelle à votre voix ,
» Ma tendre mere enfin sortit de ses alarmes ,
» Et retrouva vivant le fils de tant de larmes.
» Je connus bien alors que votre joug est doux :
» Non , Seigneur , il n'est rien qui soit semblable
» à vous.
» Dès ici-bas ma bouche , unie avec les Anges ,
» Ne se lassera point de chanter vos louanges.
» Je n'aimerai que vous ; vous serez désormais
» Ma gloire , mon salut , mon asyle , ma paix.
» O loi sainte ! ô loi chere ! ô douceur éternelle !
» Ineffable grandeur ! beauté toujours nouvelle !
» Vérité , qui trop tard avez su me charmer , (27)
» Hélas ! que j'ai perdu de tems sans vous aimer.»

Fin du troisieme Chant.

N O T E S

DU TROISIEME CHANT.

(1) ON attribue l'éclatante conversion de M. l'Abbé de la Trappe, à la vue du cercueil d'une Dame qu'il aimoit. Allant voir cette Dame, sans favoir qu'elle étoit morte subitement, il trouva son cercueil à la porte. L'Auteur de la Vie de Saint-Evremond rapporte ce fait, qu'il dit tenir de Saint-Evremond; cependant M. Marfollier, dans la Vie de l'Abbé de Rancé, ne le rapporte pas.

(2) Quoique les Savans distinguent Marie-Magdeleine de la femme péchereffe, il est permis de parler en vers suivant l'opinion commune.

(3) « Tout le mérite du libre arbitre est de consentir à la Grace, encore ce consentement vient-il de Dieu, qui opere en nous, de penser le bien, de le vouloir, & de l'accomplir. Il fait le premier sans nous, le second avec nous, & le troisième sieme par nous. » Saint Bernard, du libre arbitre.

(4) « On a des mérites quand on est saint; mais la Grace qui nous les donne, nous est donnée sans mérite. La récompense est due après la promesse; mais la promesse a été faite par pure bonté. La récompense est due aux bonnes œuvres; mais la Grace qui n'est point due précède,

Notes du troisieme Chant. 139

» afin qu'on les fasse. *M. Bossuet, Elév.* » Dans les Prières de la Messe, nous prions Dieu de nous pardonner, non en considérant nos *mérites*, mais sa clémence. *Non estimator meriti, sed venia largitor.* C'est pour cela que le même M. Bossuet dit encore dans son Exposition de la Foi : « C'est justement que l'Eglise se sert du mot de *mérite* avec » toutel'antiquité Chrétienne ; mais comme toute » leur sainteté vient de Dieu qui les fait en nous, » la même Eglise a reçu dans le Concile de Trente, » comme doctrine de Foi Catholique, cette parole » de Saint Augustin, que Dieu couronne ses dons, » en couronnant le mérite de ses serviteurs. »

(5) *Tutiores vivimus, si totum Deo damus, non autem nos illi ex parte, & nobis ex parte committimus.* « Il est plus sûr pour nous de donner tout à » Dieu, que de dépendre en partie de lui, & en » partie de nous. » *S. Aug. de dono persever. c. VI.*

(6) *Ille qui in celo & in terra, omnia quaecumque voluit, fecit, etiam in cordibus hominum operatur.* « Celui qui a fait dans le Ciel & sur la terre » tout ce qu'il a voulu, opere aussi tout ce qu'il » veut dans le cœur des hommes. » *S. Aug. de Grat. & lib. Arb. c. XXI.*

*Mutans mentem atque reformans,
Vasque novum ex fracto fingens virtute creandi.*

« Quelquefois, dit Saint Prosper, Dieu attire à » lui les nations les plus farouches & les plus opposées à l'Evangile, en changeant le fond du cœur, » en rétablissant l'ame & la renouvelant, & en » formant par une puissance du Créateur & du Son-

» *verain un vase nouveau, de ce vase qui étoit*
» *brisé.* » Part. II.

(7) « L'état de notre être est d'être tout ce que
» Dieu veut que nous soyons. Il fait être homme
» ce qui est homme, corps ce qui est corps, pen-
» sée ce qui est pensée, passion ce qui est passion,
» action ce qui est action, nécessaire ce qui est
» nécessaire, libre ce qui est libre. » M. Bossuet,
Traité du libre Arb.

(8) *Mea sola non sunt nisi peccata.* « Je n'ai de
» moi que le péché », dit Saint Augustin, Serm.
sur le Ps. 70. Et dans ses Confes. liv. 2. c. vii.
Gratia tua deputo & quacumque non feci mala...
& omnia mihi demissa esse fateor, & quæ mea
sponte feci mala, & quæ te duce non feci. « Je re-
» connois que c'est votre Grace, mon Dieu, qui
» m'a préservé de tout le mal que je n'ai point
» fait... Je vous suis redevable, & du pardon
» que vous m'avez accordé pour les péchés que
» j'ai commis, & de la protection par laquelle
» vous m'avez garanti de ceux que j'aurois encore
» pu commettre. »

(9) La Grace, suivant ce système, ne change
pas le cœur : elle met seulement la volonté dans
l'équilibre. Ce n'est pas Dieu qui donne l'inclina-
tion à la volonté, c'est l'homme. Suivant le sys-
tème des Congruistes, Dieu épie le tems, le lieu,
les circonstances où la volonté fera un bon usage
de la Grace.

(10) Il admet une science moyenne, par laquelle
Dieu prévoit, avant aucun décret de sa volonté,
le bon usage que nous ferons de notre liberté dans

telles
qui ai
avant
avait
sur la
les Per
(11)
livre
qu'il p
tille.
établi
le titre
s'y di
où Cl
XI lui
Paul
dix-se
des ra
rappo
la pub
(12)
efficac
consta
l'eût
cœur
se ren
(13)
étudi
lettre
batio
» diff
» de

du troisieme Chant. 141

telles & telles circonstances. Molina est le premier qui ait rédigé en systême la Grace versatile ; mais avant lui Lainez & Salmeron que Saint Ignace avoit envoyés au Concile de Trente , avancerent sur la Grace des propositions qui furent cause que les Peres du Concile s'écrierent : *Foras , Pelagiani*.

(11) Les Dominicains attaquèrent vivement le livre de *Concordiâ Gratiæ & liberi Arbitrii*, dès qu'il parut , & le déférerent à l'Inquisition de Castille. La cause fut portée à Rome. Clément VIII établit la Congrégation , qui eut pour cette raison le titre de *Auxiliis*. Lemos célèbre Dominicain , s'y distingua. Apres soixante-huit Congrégations où Clément VIII présida , ce Pape mourut. Léon XI lui succéda , & mourut peu de jours après. Paul V reprit l'examen de ces disputes ; & après dix-sept Congrégations fit dresser sa Bulle : mais des raisons que tout le monde fait , & qui eurent rapporte à l'Interdit de Venise , l'empêcherent de la publier.

(12) Suivant ce systême , la Grace qui n'est pas efficace par elle-même , tire son efficacité des circonstances. Saul n'eût pas été converti , si Dieu ne l'eût renversé dans le moment où il savoit que le cœur du persécuteur de son Eglise seroit disposé à se rendre.

(13) Que j'aime à voir M. Arnaud , qui a tant étudié cette matiere , répondre dans une de ses lettres à quelqu'un qui le consultoit sur la réprobation des Anges : « Sur cette difficulté , la plus » difficile de la théologie , je ne vois que des sujets » de doutes , dont je ne puis me tirer , & pour

» parler comme les Mathématiciens, ce problème
 » est indissoluble. » Il en conclut qu'il s'en rap-
 portera, non à sa raison, mais à l'autorité. Notre
 raison est trop bornée pour nous faire comprendre
 comment la miséricorde & la justice de Dieu, qui,
 suivant le Pseaume 35, vont jusqu'aux Cieux,
 peuvent se concilier ensemble; ainsi nous devons
 lui dire, avec l'Auteur du même Pseaume: *Judicia*
tua abyssus multa. Que de disputes entre nous ter-
 minées par cet aveu!

(14) Selon Molina, Dieu a fait un pacte avec
 Jésus-Christ, par lequel il s'engage à donner sa
 Grace à tous les hommes qui feront ce qui sera en
 eux par les forces de la nature. Combien l'homme
 s'égare quand il veut expliquer, par sa raison
 seule, ce que notre raison ne peut comprendre!
 Suivant le système du Pere Malebranche, il est
 indigne de Dieu d'agir par des volontés particu-
 lieres. Les Anges ont été la cause occasionnelle
 des miracles de l'ancienne loi; & l'ame de Jésus-
 Christ est la cause occasionnelle de la distribution
 de la Grace. Cette ame, quoiqu'unie au Verbe,
 a des volontés que le Verbe ne lui fait point avoir,
 & elle ne connoît point le fond des cœurs; d'où
 il arrive qu'elle fait donner des graces sans savoir
 quels effets elles auront; & de même que la pluie,
 qui, en conséquence des loix générales, tombe
 sur des terres ensemencées où elle fait germer les
 fruits, tombe aussi sur des rochers stériles; la Grace
 tombe sur des cœurs disposés à la recevoir, & sur
 d'autres où elle ne peut produire aucun effet.
 Exposer un pareil système, c'est le réfuter.

(15) O
 potestate
 quod est
 trium, q
 neque or
 ut facia
 est Grat
 » d'avo
 » pend
 » prior
 » que
 » donne
 » reçu
 » de no
 » accor
 » preuve
 Epist. 1
 (16) l
 ont été
 Grace.
 aucune
 destitu
 nos act
 sans lui
 nihil p
 human
 nous l
 sequat
 false fa
 & te g
 dons d
 Tac no

du troisieme Chant. 143

(15) *Quid stultius quàm orare ut facias , quod in potestate habeas !.... Qui orat non orat ut homo sit , quod est naturâ ; neque orat ut habeat liberum arbitrium , quod jam accepit , cùm crearetur ipsa natura ; neque orat ut accipiat mandatum : sed plane orat ut faciat mandatum.... Ipsa igitur oratio , clarissima est Gratiæ testificatio.* « Quoi de plus insensé que » d'avoir recours à la priere pour faire ce qui dé- » pend de nous ! Quand nous prions , nous ne » prions point Dieu de nous faire hommes , puis- » que nous le sommes par la nature ; ni de nous » donner le libre arbitre , puisque nous l'avons » reçu des le premier moment de notre être ; ni » de nous donner la loi , mais de nous la faire » accomplir..... La priere même est donc une » preuve très-authentique de la Grace. » *S. Aug. Epist. 177.*

(16) Le contraire est prouvé par ces prieres qui ont été faites long-tems avant nos disputes sur la Grace. Nous y avouons à Dieu que nous n'avons aucune force : *Deus qui conspicias omni nos virtute destitui* , que nous n'avons aucune confiance en nos actions , *ex nullâ nostrâ actione confidimus* ; que sans lui la foiblesse humaine ne peut rien. *Sine te nihil potest mortalis infirmitas.... Sine te labitur humana mortalitas.* Nous demandons que la Grace nous prévienne & nous suive , & *preveniat & sequatur* , qu'elle nous inspire le bien & nous le fasse faire. *Cogitemus te inspirante quæ recta sunt , & te gubernante eadem faciamus.* Nous lui demandons de ne lui demander que ce qui lui est agréable. *Fac nos quæ tibi sunt placita postulare* , & d'ajouter

à nos prières ce qui leur manque, *adjicias quod oratio non presumit*. Enfin nous le prions de forcer, par sa miséricorde, nos volontés rebelles d'aller à lui, *ad te nostras etiam rebelles compelle propitius voluntates*. Toutes ces oraisons, si opposées au langage de Molina, nous prouvent quel étoit le langage de l'antiquité.

(17) L'unique moyen d'accorder une contrariété apparente, qui attribue tantôt à nous, tantôt à Dieu, nos bonnes actions, est de reconnoître qu'elles sont de nous, à cause de notre libre arbitre qui les produit; & qu'elles sont de Dieu, à cause de sa Grace, qui fait que notre libre arbitre les produit. « Dieu, dit Saint Augustin, nous fait vouloir » ce que nous aurions pu ne point vouloir. » *A Deo factum est, ut vellent quod & nolle potuissent.*

(18) *Ex voluntate perversa facta est libido; & dum servitur libidini, facta est consuetudo; & dum consuetudine non resistitur, facta est necessitas.* « Ma » volonté, en se dérégant, est devenue passion : » à force de suivre cette passion, elle s'est tournée » en habitude; & faute de résister à cette habitude, » elle est devenue nécessité. » S. August. Confess. lib. VIII. cap. v.

(19) Ceci est imité de la 77 Epigramme de Catulle.

Difficile est longum subito deponere amorem;

Difficile est, &c.

O De, si vestrum est misereri, aut si quibus unquam

Extrema jam ipsa in morte tulistis opem;

Me

Me

Qu

L

(20) C

L

(21) S

M

L

(22)

mei, r

scien.

nes ill

sine o

Lib. I

(23)

derem

didus

horreb

dissimu

Lib. v

(24)

& mo

in lon

(25)

vanita

vellem

mittis

in ate

(26)

T

du troisieme Chant. 145

*Me miserum aspiciate ; & , si vitam puriter egi ,
Eripite hanc pestem , perniciemque mihi :
Quæ subrepens imos ut torpor in artus ,
Expulit ex omni pectore latitias.*

(20) *Odi , nec possum cupiens non esse quod odi.
Heu ! quàm quod studeas ponere , ferre grave est.
Amor. L. 2. El. 4.*

(21) *Sed trahit invitam nova vis , aliudque cupido ,
Mens aliud suadet , video meliora proboque.
Deteriora sequor. Métam.*

(22) *Esferbui miser , sequens impetum fluxus
mei , relicto te... Tu semper aderas , misericorditer
sciens , & amarissimis aspergens offensionibus om-
nes illicitas jucunditates meas ; ut ità quærerem
sine offensione jucundari. S. August. Confess.
Lib. II. cap. 2. num. 5.*

(23) *Constituebas me antè faciem meam , ut vi-
derem quàm turpis essem , quàm distortus & sor-
didus , maculosus & ulcerosus. Et videbam &
horrebam , & quò à me fugerem non erat... Sed
dissimulabam & connivebam , & obliviscebar. Conf.
Lib. VIII. cap. 7.*

(24) *Modò , ecce modò , sine paululum. Sed modò
& modò non habebant modum , & sine paululum ,
in longum ibat. Confess. Lib. VIII.*

(25) *Retinebant nugæ nugarum , & vanitates
vanitatum antiquæ amice meæ , & succutiebant
vellem meam carneam , & submurmurabant : Di-
mittis nos ? Et à momento illo non erimus tecum
in æternam , &c. Idem , ibid. num. 26.*

(26) *Castà dignitas continentie , serena & non
Tome II. N*

146 Notes du troisieme Chant.

dissolutè hilaris, honestè blandiens. Confess. cap. xi. num 27.

(27) *Serò te amavi pulchritudo tàm antiqua, & tàm nova, serò te amavi.* Conf. lib. x. cap. xxvii. Les disciples de Saint Augustin, attachés à ses principes sur la Grace, sont également attachés à ses principes sur l'amour. Enflammés, comme leur maître, de cet amour divin, ils en imitent les transports, & répètent toutes ces tendres prieres qu'il adressoit à Dieu. On fait quelle a été de tout tems leur réputation, & que ce n'est pas eux que Boileau a attaqués dans son Epître sur l'amour de Dieu. Pourquoi donc les a-t-on accusés d'avoir un systême qui détruisoit la liberté, & faisoit de Dieu un tyran? L'amour ne connoît pas la contrainte; & l'on n'a jamais dit à un tyran, *serò te amavi*: on ne regrette pas comme perdu le tems qu'on a passé sans l'aimer.

Fin des Notes du troisieme Chant.

CHANT QUATRIEME.

REDOUBLONS, s'il se peut, l'ardeur qui nous anime :

Elevons notre voix sur un ton plus sublime ;
 Osons du Dieu vivant célébrer la grandeur ;
 Osons de ses desseins montrer la profondeur :
 Desseins toujours cachés, secrets impénétrables ,
 Jugemens éternels , & loix irrévocables , (1)
 Loix terribles d'un Dieu qui voit dans l'avenir
 Ceux qu'il veut couronner , & ceux qu'il veut punir.
 Des siècles à ses yeux qu'est-ce que l'étendue ?
 Tous les siècles entiers font un jour à sa vue :
 L'avenir est pour lui l'ordre de ses arrêts :
 Il lit nos volontés dans ses propres décrets.
 Mystere ténébreux , qui pourra le comprendre ! (2)
 Mais, Seigneur, devant toi tout l'homme n'est que
 cendre.

Sans les examiner , qu'il reçoive tes loix.
 O Dieu de vérité , quand tu parles , je crois :
 De ma fiere raison j'arrête l'insolence ;
 Loin de t'interroger , je t'adore en silence.
 Je crois tes dogmes saints , quoiqu'ils me soient
 voilés :
 Je les chante : mortels , écoutez , & tremblez. (3)

De nos fragiles corps Dieu conserve la vie ;
 Lui seul répand le jour dans notre ame obscurcie :

Par lui nos cœurs glacés s'enflamment pour le bien.
 Mortels , vous devez tout à qui ne vous doit rien.
 Vous ne tenez jamais que de sa bonté pure ,
 Et les dons de la Grace , & ceux de la Nature.
 Quand vous ne méritez qu'un juste châtiment ,
 Par quelle impatience & quel aveuglement ,
 Lui demandez-vous tous le sort qu'il vous destine ?
 Avez-vous oublié quelle est votre origine ?
 Du jour que notre pere attira son courroux ,
 Les feux toujours brûlans nous menacerent tous. (4)
 Sous lui , sous ses enfans héritiers de son crime ,
 La même chûte , hélas ! ouvrit le même abîme. (5)
 Pour un crime pareil si l'ange est condamné ,
 Pourquoi l'homme , après lui , sera-t-il épargné ? (6)
 Tous deux de la révolte également coupables
 Devroient tous deux s'attendre à des peines semblables.

Sans espoir de retour les anges rejetés ,
 Dans les feux éternels sont tous précipités.
 Des humains en deux parts Dieu sépare la masse :
 Il choisit , il rejette , il fait justice & grace.
Mais pourquoi grace à vous , pourquoi justice à moi ?
 Qui de nous osera lui demander pourquoi ?
 Qui pourra pénétrer dans le secret auguste ,
 Que cache aux yeux mortels un pouvoir toujours
 juste ?

Qui se plaindra , quand tous méritent l'abandon ?
 Tous coupables , qui peut espérer le pardon ?
 Qui lui plut , fut choisi : de la masse proscrite (7)
 Sa bonté sépara la race favorite.
 Aimés dès leur naissance , aimés jusqu'à la fin ,
 Ceux qu'a marqués du Thau , l'homme vêtu de
 lin , (8)

Sont
 Que
 Chef
 Lui-m
 Cher
 Repos
 Je co
 Et l'
 Sur le
 Sans

Les
 Sont
 Lesu
 Con
 Les
 Vase

Qu
 Dieu
 Ne
 Qui
 L'ho
 Sout
 Ce
 Des
 Prof
 Le C
 Ren
 Il v
 Il a
 Et d

Chant quatrieme. 149

Sont les heureux mortels , le céleste héritage
Que le pere à son fils donne pour apanage.
Chef de tous les élus , Jésus-Christ par son sang , (9)
Lui-même élu par grace a mérité ce rang.
Cher & petit troupeau que m'a donné mon pere , (10)
Reposez , leur dit-il , dans une paix entiere :
Je connois mes brebis , je suis toujours leurs pas ;
Et l'ennemi cruel ne les ravira pas :
Sur les tendres agneaux que le Ciel me confie ,
Sans relâche attentif , je réponds de leur vie.

Les hommes par ce choix qui partage leur sort ,
Sont tous devant celui qui ne fait aucun tort :
Les uns, vases d'honneur, objets de sa tendresse, (11)
Connus, prédestinés , enfans de la promesse :
Les autres, malheureux , inconnus , réprouvés ,
Vases d'ignominie , aux peines réservés.

Qu'ici sans murmurer la raison s'humilie. (12)
Dieu permet notre mort , ou nous donne la vie :
Ne lui demandons point compte de ses décrets.
Qui pourra d'injustice accuser ses arrêts ?
L'homme , ce vil amas de boue & de poussiere ,
Soutiendrait-il jamais l'éclat de sa lumiere ?
Ce Dieu d'un seul regard confond toute grandeur ;
Des astres devant lui s'éclipse la splendeur.
Prosterné près du trône où sa gloire étincelle ,
Le Chérubin tremblant se couvre de son aile.
Rentrez dans le néant , mortels audacieux.
Il vole sur les vents , il s'affied sur les Cieux.
Il a dit à la mer : *Brise-toi sur ta rive ;*
Et dans son lit étroit la mer reste captive.

Les foudres vont porter ses ordres confiés ,
 Et les nuages sont la poudre de ses pieds.
 C'est ce Dieu qui d'un mot éleva nos montagnes ,
 Suspendit le soleil , étendit nos campagnes ,
 Qui pese l'univers dans le creux de sa main.
 Notre globe à ses yeux est semblable à ce grain
 Dont le poids fait à peine incliner la balance.
 Il souffle , & de la mer tarit le gouffre immense.
 Nos vœux & nos encens sont dûs à son pouvoir.
 Cependant quel honneur en peut-il recevoir ?
 Quel bien lui revient-il de nos foibles hommages ?
 Lui seul il est sa fin , il s'aime en ses ouvrages.
 Qu'a-t-il besoin de nous ? d'un œil indifférent ,
 Il regarde tranquille & l'être & le néant. (13)
 Il touche , il endure , il punit , il pardonne : (14)
 Il éclaire , il aveugle , il condamne , il couronne.
 S'il ne veut plus de moi , je tombe , je péris :
 S'il veut m'aimer encor , je respire , je vis.
 Ce qu'il veut , il l'ordonne , & son ordre suprême (15)
 N'a pour toute raison que sa volonté même.
 Qui suis-je pour oser murmurer de mon sort ,
 Moi conçu dans le crime , esclave de la mort ?
 Quoi ! le vase pétri d'une matière vile ,
 Dira-t-il au potier : *Pourquoi suis-je d'argile ?*
 Des salutaires eaux un enfant est lavé. (16)
 Par une prompte mort un autre en est privé.
 Dieu rejette Esaü , dont il aime le frère.
 Par quel titre inconnu Jacob lui peut-il plaire ?
 O sage profondeur ! ô sublimes secrets ! (17)
 J'adore un Dieu caché : je tremble , & je me tais.

Ce Dieu , dans ses desseins , terrible & toujours
 sage ,

Chant quatrieme. 151

Qui ne changeant jamais , change tout son ouvrage,
Pour ceux mêmes souvent qu'il avoit rendus bons,
Arrête tout-à-coup la source de ses dons.
Dans cette obscure nuit l'astre si nécessaire ,
La foi , quand il le veut , s'éteint ou nous éclaire.
Ce premier des présens qu'il fait au malheureux, (18)
Leur ouvre le chemin quand il a pitié d'eux.
Que de peuples , hélas ! que de vastes contrées
A leur aveuglement sont encore livrées ,
Assises loin du jour dans l'ombre de la mort !
Nous, plus heureux, craignons leur déplorable sort ;
Le précieux flambeau qui s'allume par grace, (19)
Aux ingrats enlevé , souvent change de place.
Par le sang des martyrs, autrefois humecté ,
L'Orient , du mensonge est par-tout infecté.
Cette isle, de Chrétiens féconde pépinière,
L'Angleterre , où jadis brilla tant de lumière ,
Recevant aujourd'hui toutes Religions ,
N'est plus qu'un triste amas de folles visions. (20)
Hélas ! tous nos voisins plongés dans la disgrâce ,
Semblent nous préparer au coup qui nous menace.
Par-tout autour de moi quand je tourne les yeux ,
Je pâlis & n'y vois que le courroux des Cieux.
Dans les glaces du Nord , l'hérésie allumée ,
Y répand en fureur son épaisse fumée.
Là domine Luther , ici regne Calvin ;
Et souvent , où la foi répand son jour divin ,
La superstition , fille de l'ignorance ,
Prend de la piété la trompeuse apparence.

Oui , nous sommes , Seigneur , tes peuples les
plus chers ;

Tu fais luire sur nous tes rayons les plus clairs.
 Vérité toujours pure , ô doctrine éternelle ,
 La France est aujourd'hui ton Royaume fidele! (21)
 Ah ! nos crimes enfin à leur comble montés ,
 Du Ciel lent à punir lasseront les bontés. (22)
 Puisse-t-il être faux ce funeste présage !
 Mais, hélas ! de nos mœurs l'affreux libertinage
 A celui de l'esprit pourra nous attirer.
 Déjà notre raison ose tout pénétrer.
 Celui dont les bienfaits préviennent nos prières,
 Du salut à son gré dispense les lumieres.
 Il confond l'orgueilleux qui cherche à tout savoir;
 Il aveugle celui qui demande à tout voir. (23)
 Pour les sages du monde il voile ses mystères ;
 Il refuse à leurs yeux les clartés salutaires ,
 Tandis qu'il les révèle à ces humbles esprits ,
 A ces timides cœurs de son amour nourris ,
 Qui méprisent l'amas des sciences frivoles ,
 Et tremblent de frayeur à ses moindres paroles.
 Un mot eût pu changer les sages Antonins ; (24)
 Mais ce mot n'est donné qu'aux heureux Con-
 tantins.
 Dieu laisse sans pitié Caton dans la nuit sombre, (25)
 Qui cherchant la vertu, n'en embrasse que l'ombre.

Mais plus terrible encore il prévoit tous nos pas ,
 Et vient frapper des cœurs qui ne s'ouvriront pas.
 Il verse ses faveurs sur une ame infidelle, (26)
 Quel abus de ses dons rendra plus criminelle.
 Jérusalem le chasse , & rejette sa paix ;
 Son ingrate Sion refuse ses bienfaits ;
 Et l'on eût vu par lui Tyr & Sidon touchées,

Pleurer
 Au gra
 Sidon
 Le serv
 Plus p
 De tou
 Mais l'
 Trembl
 Jamais
 Jusqu'
 Près d
 L'aust
 Couch
 Par un
 Un de
 Tandis
 Vieilli
 A la v
 Il n'a

Qu
 Où le
 Mais
 Un c
 Las d
 Et da
 Le de
 Et p
 La co
 Il fau
 De l'
 Et de

Chant quatrieme. 153

Pleurer sur le cilice & la cendre couchées.
Au grand jour , il est vrai , jour terrible & vengeur ,
Sidon sera traitée avec moins de rigueur.
Le serviteur rebelle aux ordres de son maître ,
Plus puni que celui qui meurt sans le connoître ,
De tous les biens reçus rend compte au Dieu jaloux ;
Mais l'arrêt de Sidon en devient-il plus doux ?
Tremblons jusqu'à la fin. Si l'on ne persévère ,
Jamais de ses travaux on n'obtient le salaire ;
Jusqu'au dernier instant il faut toujours courir.
Près d'atteindre le terme on peut encor périr.
L'austère pénitent , le pâle solitaire ,
Couché sur le cilice , & blanchi sous la haire ,
Par un souffle d'orgueil , un impur mouvement ,
Un desir avoué , perd tout en un moment ;
Tandis que , pénétré d'un remord efficace ,
Vieilli dans les forfaits un brigand prend sa place.
A la vigne du maître , appelé le dernier ,
Il n'arrive qu'au soir , & reçoit le denier. (27)

Quelquefois , par l'effet d'une bonté profonde ,
Où le vice abonda , la Grace surabonde ;
Mais quelquefois aussi , par un triste retour ,
Un cœur , où la vertu fit long-tems son séjour ,
Las de sa liberté rentre dans l'esclavage ,
Et dans l'abîme affreux plus avant se rengage.
Le dernier coup porté rend le combat certain ,
Et pour être vainqueur tout dépend de la fin.
La couronne est placée au bout de la carrière ;
Il faut , pour la ravir , fournir la course entière. (28)
De l'Eglise au berceau l'illustre défenseur ,
Et des foibles Chrétiens le sévère censeur ,

Le soutien de la foi , la gloire de l'Afrique ,
 Tertullien s'égare & périt hérétique. (29)
 Pour les enfans ingrats quels regrets superflus ,
 Lorsque de ton festin , grand Dieu , tu les exclus !
 Quel désespoir pour eux quand ta voix qui les
 chasse ,

Appelle l'étranger pour s'asseoir à leur place !
 Souvent il est fatal de vivre trop long-tems.
 Osius sur la terre avoit brillé cent ans , (30)
 Fléau des Ariens en détours si fertiles ,
 Le pere des Pasteurs , le maître des Conciles.
 La mort à ses travaux alloit rendre le prix ,
 Lorsque , las d'un exil où sa foi l'avoit mis ,
 Il ranime une main , par vingt lustres glacée ,
 Pour signer de Sirmich la formule insensée.
 A tout craindre de nous sa chute nous instruit.
 Redoublons notre course , & prévenant la nuit ,
 Hâtons-nous de jouir du jour qui nous éclaire.

Mais que sert de courir , répond un téméraire, (31)
 Qui m'oppose un discours tant de fois répété ?
 Dans le Ciel , me dit-il , mon sort est arrêté ;
 Pourquoi venez vous donc , discoureur inutile ,
 M'animer aux travaux d'une course stérile ?
 Au livre des élus , si mon nom est gravé ,
 Tout crime par la Grace en moi sera lavé.
 Si le Ciel en courroux me destine à la peine ,
 Pour chercher la vertu ma diligence est vaine.
 C'en est fait , je veux vivre au gré de mes desirs :
 J'attendrai mon arrêt dans le sein des plaisirs.

Détestable pensée ! affreuse conséquence ! (32)
 Ainsi vous vous jugez vous-même par avance.

Dans le
 Ignora
 La por
 Vous-r
 Le suiv
 Sans d
 Et votr
 Jamais
 Pourqu

De l'ar
 De leur
 Votre
 Ah ! m
 A des f
 Où son

Pourqu

Vers la
 Eh quo
 Frappe
 Insensé
 J'ignor
 Mais po
 Non ,

Je me c
 Et com
 Cette c
 Mais pa
 En châ

Chant quatrieme. 159

Dans le trouble où vous jette un douteux avenir ,
Ignorant votre arrêt vous l'osez prévenir.
La porte du bonheur en vain vous est ouverte ;
Vous-même vous voulez assurer votre perte.
Le suivez-vous en tout , ce vain raisonnement ?
Sans doute , Dieu connoît votre dernier moment ,
Et votre heure fatale , au Ciel déjà réglée ,
Jamais par vos efforts ne sera reculée. (33)
Pourquoi donc dans les maux qui menacent vos
jours ,

De l'art des Médecins cherchez-vous le secours ?
De leurs soins assidus que devez vous attendre ?
Votre course est fixée , ils ne peuvent l'étendre.
Ah ! malgré ces raisons , la crainte de mourir
A des secours douteux vous force de courir.
Où sont donc , pour le Ciel , les efforts que vous
faites ? (34)
Pourquoi n'y point courir , malheureux que
vous êtes ?

Vers la porte du moins commencez à marcher.
Eh quoi ! que craignez-vous ? osez en approcher.
Frappez , on ouvrira. Qui parle de la sorte ? (35)
Insensés ! n'est-ce pas le maître de la porte ?
J'ignore , comme vous , quel sort m'est réservé ; (36)
Mais pour me consoler vivrai-je en réprouvé ?
Non , pour mourir en saint , c'est en saint qu'il
faut vivre ;

Je me crois des élus , je m'anime à les suivre ;
Et comme eux je m'écrie : *Ou mourir , ou souffrir.*
Cette chair ne voudroit ni souffrir ni mourir ,
Mais par la pénitence , & dans la solitude ,
En châtiant ce corps réduit en servitude ,

Si mon sort est douteux , je le rendrai certain.

Je travaille , je cours , & ne cours pas en vain. (37)

Des maîtres le plus doux , des peres le plus tendre ,

Dieu m'appelle , & me dit qu'à lui je puis
prétendre ;

Que je suis son enfant ; qu'il veut me rendre
heureux.

De mon esprit j'écarte un trouble dangereux ;

Et loin que mon arrêt m'inquiète & m'alarme ,

J'espere tout d'un Dieu dont la bonté me charme.

J'envisage les biens que m'a fait son amour ,

Comme un gage de ceux qu'il veut me faire un
jour.

Pourquoi , de ses faveurs comblé dès ma nais-
sance ,

Former pour l'avenir un soupçon qui l'offense ?

Non , j'y consens , qu'il soit seul maître de mon
sort.

Il m'aime : du pécheur il ne veut point la mort ; (38)

Il pardonne , il invite au retour salutaire ,

Celui qui s'accumule un trésor de colere.

A toute heure aux méchans il prodigue ses dons ;

Son soleil luit sur eux , ainsi que sur les bons :

Il punit à regret ; & ce n'est qu'en partie

Qu'il frappe sur l'ingrat que son courroux châtie.

De ses justes rigueurs pourquoi nous alarmer ?

On ne le perd jamais qu'en cessant de l'aimer.

Veut-il de son festin me refuser l'entrée ,

Quand pour moi dès long-tems la table est pré-
parée ?

C'est à vous , c'est à moi que le Ciel est promis ;

C'est pour nous qu'à la mort il a livré son fils. (39)

Qui ,

Oui

Jésus-C

Que cel

Malheur

Vous cr

Cepend

Et , lor

Hélas !

Vous a

Et que

Rassem

C'est ai

Les ma

Par ter

De vo

Au mo

Ceper

Vous

Mais p

Mont

Si lui

S'il v

Entre

Leur

Les é

Ces v

Et le

Ima

Chant quatrieme. 157

Oui , Dieu veut le salut de tout tant que nous sommes ;

Jésus-Christ a versé son sang pour tous les hommes. (40)

Que celui qui périt ne s'en prenne qu'à soi.

Malheureux Israël ! ta perte vient de toi.

Vous craignez du Seigneur les arrêts formidables ;

Cependant vous perdez ses momens favorables ;

Et , lorsqu'il vient à vous , vous lui fermez vos cœurs.

Hélas ! combien de fois , vous offrant ses faveurs ,

Vous a-t-il ranimés par des graces nouvelles ?

Et que n'a-t-il point fait ? Un oiseau sous ses ailes

Rassemble ses petits trop foibles pour voler ;

C'est ainsi qu'en son sein il veut vous rassembler.

Les maux que vous souffrez , c'est lui qui les envoie ;

Par tendresse pour vous , il trouble votre joie :

De vos plaisirs honteux il veut vous détacher ;

Au monde , malgré vous , il vous veut arracher.

Cependant , de ce monde esclaves volontaires ,

Vous rejetez toujours ses rigueurs salutaires.

Mais pourquoi , direz-vous , ce Dieu de charité

Montre-t-il dans son choix tant de sévérité ? (41)

Si lui seul à ses dons peut nous rendre fideles ,

S'il veut notre salut , pourquoi tant de rebelles ?

Entre tant d'appelés , pourquoi si peu d'élus ? (42)

Leur foible nombre échappe à nos regards confus.

Les épis épargnés par la main qui moissonne ,

Ces restes que le maître aux glaneurs abandonne ,

Et les grappes que laisse un vendangeur soigneux ,

Image des élus , sont aussi rares qu'eux.

Tome II.

O

Nous ne voyons en Dieu que justice & colere ;
Est - ce ainsi qu'il nous aime ? Est - ce ainsi qu'il est
pere ?

Nous tremblons. . . C'est assez , unissons notre
foi ; (43)

Je tremble comme vous , espérez comme moi.
Il est pere , il est Dieu : je crains le Dieu terrible ;
Mais je chéris le pere à mes malheurs sensible. (44)
Sans peine devant lui soumettant mon esprit ,
Je crois ce qu'il révèle , & fais ce qu'il prescrit.
Je laisse murmurer ma raison orgueilleuse ;
Je fais que sa lumiere est souvent périlleuse ;
Je me livre à la foi , je marche à sa clarté.
Celui qu'elle conduit n'est jamais écarté.
Je ne puis de la Grace atteindre le mystere ;
Mais Dieu parle , il suffit ; c'est à l'homme à se
taire.

Lorsque voulant sonder ses terribles décrets ,
Nous portons jusqu'au Ciel nos regards indiscrets ;
Quand nous osons percer le voile respectable ,
Dont se couvre à nos yeux ce Dieu si redoutable ,
Sa gloire nous opprime ; éblouis , aveuglés ,
Du poids de sa grandeur nous sommes accablés.
Ah ! respectons celui qui veut être invisible ,
Et craignons d'irriter sa majesté terrible.
Mais la sainte frayeur que l'homme en doit avoir ,
C'est de toi seul , grand Dieu , qu'il la peut recevoir ;
Apprends - nous à t'aimer , apprends - nous à te
craindre.

De tes desseins cachés est-ce à nous de nous plaindre ?
Détourne loin de nous cet esprit curieux ,

Qui re
Adouc
Daign
Donne
Donne

F

Chant quatrieme. 159

Qui rend l'homme insolent , si coupable à tes yeux.
Adoucis la fierté de ceux qui sont rebelles ; (45)
Daigne affermir encor ceux qui te sont fideles :
Donne-nous ces secours que tu nous a promis ;
Donne la Grace enfin même à ses ennemis.

Fin du quatrieme & dernier Chant.

N O T E S

DU QUATRIEME CHANT.

(1) *L'*ordre des choses humaines, dit M. Bossuet, *Traité du libre Arbitre, est l'ordre des décrets divins. Dieu voit tout, ou dans son essence, ou dans ses décrets : il ne peut connoître que ce qu'il est, ou ce qu'il opere.*

(2) Le P. Calmet, dans sa dissertation à la tête de l'Epître aux Romains, a rapporté historiquement tous les différens sentimens agités dans l'Eglise, sur cette grande question, & a conclu que l'approbation solennelle donnée au systême de Saint Augustin, le devoit faire préférer aux autres. Ceux qui le trouvent trop dur, disent avec Molina, que Dieu, dans l'immensité de sa science, voit toutes les combinaisons possibles, met un homme dans un tel enchaînement de circonstances & de moyens, dans lesquels il a prévu qu'il seroit fidele à la Grace, & non point dans un autre enchaînement dans lequel il a prévu qu'il y seroit infidele comme tant d'autres. Pourquoi cette prédilection? Lorsque cette grande difficulté revient toujours, faut-il balancer, entre Saint Augustin & Molina, qui l'on prendra pour maître?

(3) On objectoit à Saint Augustin qu'il étoit dangereux de parler de la prédestination gratuite.

C'est-à-dire , répondoit-il , « que nous craignons » d'offenser par nos paroles , ceux qui ne sont pas » en état d'entendre la vérité ; & nous ne crai- » gnons pas que ceux qui sont en état de l'enten- » dre , soient trompés par notre silence. » *Time- mus ne , loquentibus nobis , offendatur qui verita- tem non potest capere ; & non timemus , ne tacenti- bus nobis , qui veritatem potest capere , falsitate ca- piatur.* Je citerai dans la suite une belle pensée du Père Bourdaloue , sur le même sujet.

(4) Ils ne furent point allumés pour les hommes , mais pour les Anges rebelles. *Ignem aeternum qui paratus est Diabolo , & Angelis ejus.* Math. 25.

(5) *Universa massa pœnas debet , & si omnibus debitam damnationis supplicium redderetur , non injustè redderetur.* « La masse entière du genre hu- » main mérite la punition ; & quand Dieu livre- » roit tous les hommes au supplice de la damna- » tion , ce seroit sans injustice de sa part. » *De Nat. & Grat c. vii.* C'est , suivant Saint Augustin , dans le Livre de la Prédestination , « ce qui ne doit » pas révolter un Chrétien , persuadé que tous les » hommes sont tombés par le péché d'un seul , » dans une condamnation si juste , que quand » Dieu n'en délivreroit aucun , on n'auroit aucun » sujet de se plaindre. » *Omnes esse in condemna- tionem justissimam : ita ut nulla Dei esset justa repre- hensio , etiamsi nullus inde liberaretur.* De Prædest. cap. viii.

C'est ce que dit aussi Saint Prosper :

Cur querimur , quod non omnes salvantur an illa

*Cum si progeniem super omnem irrupta maneret ,
De cunctis juste damnatis non quereremur.*

Qui dit encore qu'un pouvoir toujours juste a droit de cacher ses raisons.

Et rerum causas obscurat iusta potestas.

(6) *Elegit nos Deus , non quia per nos sancti futuri eramus ; sed elegit , predestinavitque , ut essemus.* « Dieu ne nous a pas choisis , parce que » nous devons être saints ; mais il nous a choisis » & prédestinés , afin que nous fussions saints. » *De la Prédestin. cap. XVIII.*

(7) Dans une assemblée d'Evêques, tenue à Quierci sur Oise, où assistoit notre Roi Charles, en 853, on soucrivit cet article: « Dieu, par sa prescience, a » choisi de la masse de perdition, ceux que par sa » grace il a prédestinés, & leur prédestine la vie » éternelle ; il a laissé les autres dans cette masse, » connoissant par sa prescience qu'ils périroient ; » mais il ne les a pas prédestinés à périr, quoiqu'il » leur ait prédestiné la peine éternelle. » Fleury, liv. 49. art. XII.

(8) Image tirée d'Ezéchiel, ch. IX.

(9) *Sicut predestinatus est ille unus , ut caput nostrum esset ; ita multi predestinati sumus , ut membra ejus essemus.* « Comme Jésus-Christ a été » prédestiné seul pour être notre Chef ; de même » plusieurs d'entre les hommes ont été prédestinés » pour être ses membres. »

(10) *Nolite timere , pusillus grex ; quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum.* « Ne craignes

» pois
de vo

Ove

eas qu

» ron

» d'en

(11

tie : f

masse

sur la

pourra

ce que

bien c

dans s

est d'u

les ho

ché o

Ignac

tuels.

en vo

tion.

« Q

» vou

» puis

» les v

» paro

» misé

(12)

apud I

alias f

gratia

Domin

du quatrieme Chant. 163

» point, petit troupeau ; car il a plu à votre Pere de vous donner son Royaume. » *Luc. XII. 32.*

Oves meæ non peribunt in æternum, & non rapiet eas quisquam de manu mea. « Mes brebis ne périront point à jamais, & nul ne me les arrachera » d'entre les mains ». *Joan. x. 28.*

(11) D'une masse condamnée il retire une partie : serions-nous plus contents s'il laissoit périr la masse entiere ? Du reste, j'ai commencé par dire sur la prédestination, *mystere ténébreux*, qui pourra le comprendre ? Et j'ai suivi exactement, à ce que je crois, le systême de Saint Augustin, bien opposé à celui du Cardinal Contarin, qui, dans son Traité sur la Prédestination, déclare qu'il est d'un avis contraire, & qu'il ne croit pas que les hommes soient réprouvés, à cause du seul péché originel. Ce Cardinal fut fort ami de Saint Ignace, & traduisit son Livre des Exercices spirituels. On sait jusqu'où a été le Cardinal Sfondrat, en voulant développer le *nœud* de la prédestination.

« Qui peut se plaindre de Dieu, dit l'Apôtre, si » voulant montrer sa colere, & faire connoître sa » puissance, il supprime avec une patience extrême » les vases de colere destinés à périr ; afin de faire » paroître les richesses de sa gloire sur les vases de » miséricorde, qu'il a préparés pour la gloire. »

(12) *Sufficit scire homini quod non sit iniquitas apud Deum. Jam quomodo ista dispenset, faciens alios secundum meritum vasa ira, alios secundum gratiam vasa misericordie, quis cognovit sensum Domini, aut quis consiliarius ejus fuit ?* « Il suffit

» à l'homme de savoir qu'il n'y a point d'iniquité
 » en Dieu ; & si vous demandez pourquoi il fait
 » les uns des vases de colere selon qu'ils le méritent,
 » & les autres des vases de miséricorde par sa grace ;
 » Saint Paul vous répondra : Qui a connu les des-
 » seins de Dieu , ou qui est entré dans le secret de
 » ses conseils ? » *S. Aug. contra duas Epist. Pelagii,*
Lib. I. cap. xx.

(13) « Comme Dieu , dit *M. Bossuet* , *Traité*
 » du libre Arbitre, possède lui-même tout son bien ,
 » & qu'il n'a besoin d'aucun des êtres qu'il a faits ;
 » il n'est porté à les faire , ni à faire qu'ils soient
 » de telle façon , que par sa seule volonté indépen-
 » dante. »

(14) *Non obdurat Deus impertiendo malitiam ,*
sed non impertiendo misericordiam. S. Aug.

(15) Dans Jérémie , un potier travaille sur sa
 roue , un vase d'argile qui se rompt , aussitôt de
 la même terre il en fait un autre tel qu'il veut.
Sicut placuerat in oculis ejus.

(16) *Sed quid judicium arbitrii meritumque tueris...*
Infantium discerne animos , & differe quales
Affectus , qualesque habent hæc pectora motus.
.... Pariter nequeunt bona vel mala velle ,
Et tamen ex illis miseratrix Gratia quosdam
Eligit , & rursus genitos baptismate transfert
In regnum æternum , multis in morte relis.

« Vous qui faites dépendre les dons de Dieu des
 » mérites de l'homme , de son choix & de son libre
 » arbitre , dit *Saint Prosper* , faites-nous voir ce
 » choix & ces mérites dans les enfans , & dites-

» nous qu'
 » Tous é
 » ni le m
 » corde
 » qu'il f
 » les pla
 » un gr
 cap. 10.
 morts f
 damnati
 timent
 dement
 M. Boss
 content
 » cipen
 » qu'ai
 » part
 (17)
 » art.
 » de S
 » dern
 » pute
 » aux
 (18)
 » le P
 » la lu
 » par
 » cor
 (19)
 » dale
 » les
 » un

du quatrieme Chant. 165

» nous quels sont les mouvemens de leur volonté...
» Tous également ne peuvent vouloir ni le bien
» ni le mal ; & cependant Dieu , par sa miséri-
» corde & par sa grace , en choisit quelques-uns
» qu'il fait renaître dans le saint baptême , pour
» les placer dans sa gloire , pendant qu'il en laisse
» un grand nombre dans la mort. » *Part. III.*
cap. 10. 30. Saint Augustin à cru que les enfans
morts sans baptême , souffroient la peine de la
damnation , mais la plus douce , *mißsimam*. Sen-
timent que suit M. de Soissons , dans son Man-
dement contre les PP. Hardouin & Berruyer.
M. Bossuet , dans son Exposition de la Foi , s'est
contenté de dire : « Nous croyons qu'ils ne parti-
» cipent en aucune grace de la rédemption , &
» qu'ainsi , mourant en Adam , ils n'ont aucune
» part avec Jésus-Christ. »

(17) *O altitudo !* « Tous les Chrétiens , *Bayle* ,
» *art. Arminius* , doivent trouver , dans ce mot
» de Saint Paul , un arrêt définitif , prononcé en
» dernier ressort & sans appel , touchant les dis-
» putes de la Grace , & opposer cette forte digue
» aux inondations des raisonnemens. »

(18) « Dans tous les principes de théologie , *dit*
» *le P. Bourdaloue* , la premiere Grace du salut est
» la lumiere qui nous découvre les voies de Dieu ,
» parce que , pour agir , il faut connoître ; & pour
» connoître , il faut être éclairé de Dieu. »

(19) « Il y a de la part de Dieu , *dit le P. Bour-*
» *daloue* , des substitutions terribles ; il abandonne
» les uns , il appelle les autres : il dépouille les
» uns , il enrichit les autres. Mystere de prédesti-

» nation certain & incontestable. Mystere qui,
 » tout rigoureux qu'il est, ne s'accomplit que
 » selon les loix de la plus droite justice, & dans
 » lequel Dieu déconvre aussi tous les trésors de la
 » miséricorde.... C'est ainsi que les Anges rebelles,
 » ayant laissé par leur chute un grand vide dans
 » le Ciel, Dieu leur a substitué les hommes.... Il
 » substitue aussi un peuple à un autre peuple; & plaise
 » au Ciel que nous ne servions pas d'exemple à
 » ceux qui viendront après nous, comme nous
 » en servent ceux qui nous ont précédés! » *Pensées*
du P. Bourdaloue, au titre Substitutions.

(20) Les Anabaptistes, les Trembleurs, les Indépendans, les Puritains, &c.

(21) Je le disois dans ma jeunesse; mais tant d'ouvrages impies qui, depuis quelque tems ont paru parmi nous, m'ont obligé de faire la note qui termine le Chant V du Poëme de la Religion.

(22) Plus on est environné de lumieres, plus on est souvent près de tomber dans les ténèbres; parce que Dieu nous punit de l'abus de ses graces. Jamais l'Afrique ne fut plus éclairée que du tems de Saint Augustin; & cependant la Religion y fut presque éteinte par les Vendales. L'Egypte, la Palestine, la Syrie, malgré cette foule de saints Anachorettes, furent ravagées par l'Arianisme, le Nestorianisme, l'Eutychianisme, &c.

(23) « C'est une vérité incontestable, dit le P. Bourdaloue, que Dieu aveugle quelquefois les hommes. De quelle maniere s'accomplit une punition, en apparence si contraire à la sainteté de Dieu? C'est un secret de la prédestination,

» & de la
 » devons
 » pas de p
 (24) No
 est Dei, q
 lentibus n
 » dit sain
 » celui q
 » & qui
 » enfans
 S. Aug.

(25) C
 Non, p
 sine lege
 lontaire
 du péché

(26) I
 notre r
 on doit
 il pas e
 du pre
 de tir
 perme
 notre
 est inc
 sa pu

(27)
 » M
 » se
 » pe
 (28)
 quâ

du quatrieme Chant. 167

» & de la réprobation des hommes, que nous
» devons révéler, mais qu'il ne nous appartient
» pas de pénétrer. »

(24) *Non volentis, neque currentis, sed misertentis
est Dei, qui & parvulis quibus vult, etiam non vo-
lentibus neque currentibus subvenit.* « Tout dépend,
» dit *saint Paul*, non de celui qui veut, ni de
» celui qui court; mais Dieu qui fait miséricorde,
» & qui l'accorde à qui il lui plaît d'entre les
» enfans, quoiqu'ils ne veuillent, ni ne courent. »
S. Aug. de dono Persev. cap. 11.

(25) Cette nuit peut-elle lui servir d'excuse?
Non, puisque ceux qui n'ont point connu la loi,
sine lege peribunt, dit *Saint Paul*. L'ignorance invo-
lontaire est la punition, ou des péchés actuels, ou
du péché originel.

(26) N'y auroit-il pas plus de bonté, nous dit
notre raison, à ne point donner des grâces, dont
on doit abuser? Elle peut dire de même: n'y auroit-
il pas eu plus de bonté à ne pas permettre la chute
du premier homme? Puisque Dieu a jugé à propos
de tirer le bien du mal, plutôt que de ne
permettre aucun mal, réformons les idées de
notre raison sur celles de la foi. En Dieu tout
est incompréhensible pour nous; sa bonté, comme
sa puissance.

(27) « I a Grace, cette excellente ouvriere, dit
» *M. Fossuet*, *Oraison funebre de M. Henriette*,
» se plaît quelquefois à renfermer en un jour la
» perfection d'une longue vie. »

(28) *Afferimus donum Dei esse perseverantiam,*
quâ usque in finem perseveratur in Christo. « Nous

» difons que la perfévérance, par laquelle nous
 » demeurons unis à Jésus-Christ jufqu'à la fin,
 » eft un don de Dieu. » *S. Aug. du don de la*
Perfév. c. I.

(29) Après avoir été le défendeur de la Religion
 contre les Payens & contre les Hérétiques, Ter-
 tullien fe fépara de l'Eglife, & embraffa la feéte
 des Montaniftes.

(30) Osius, Evêque de Cordoue, que Saint Atha-
 nafe appelle le pere des Evêques, le maître des Con-
 ciles, le grand Confefleur de Jésus-Christ, ne vou-
 lant pas favoriser les Ariens, fut exilé par Con-
 ftantius. Il avoit alors plus de cent ans. Après avoir
 fouffert pendant une année d'exil, beaucoup de
 mauvais traitemens, il fuccomba, & figna la for-
 mule de Sirmich, dressée par les Ariens. Il mourut
 peu de tems après.

(31) Avant que de citer un bel endroit du P. Bour-
 daloue, fur la néceffité de prêcher aux hommes le
 petit nombre des élus, je cite ici Saint Auguftin.
Sunt qui propterea vel non orant, vel frigide orant.
Num propter tales, hujus sententiae veritas dese-
renda, aut ex Evangelio delenda putabitur? « Il y
 » en a qui, frappés de cette parole de Jésus-Christ,
 » que Dieu fait ce qu'il nous faut, avant que
 » nous le lui demandions, ou négligent de prier,
 » ou ne prient qu'avec tiédeur. Faut-il, à cause
 » de ces gens-là, renoncer à la vérité de la
 » prefciende de Dieu, ou l'effacer de l'Evangile? »
S. Aug. du don de la Perfév. c. xvi. Et dans le
 ch. xix, le même Docteur ajoute: « Saint Cyprien
 » & Saint Ambroife, qui ont relevé le prix & la
 » force

» force de
 » a rien
 » qu'il n'y
 » que not
 » notre p
 » ployer l
 » porter l
 » demens
 » leur dît
 » dre, s'
 » qui vien
 » pensées
 Cyprianu
 Gratiam,
 dum, qu
 Non est i
 cogitation
 terunt, u
 ne diceret
 ripitis si
 si non in

(32) L'
 poids qu
 pices, la
 pour esp
 Dieu est
 que la
 personne

(33) Q
 de feris v
 » dans
 Tom

du quatrieme Chant. 169

» force de la Grace , jusqu'à dire , l'un , qu'il n'y
 » a rien dont nous puissions nous glorifier , parce
 » qu'il n'y a rien qui vienne de nous ; & l'autre ,
 » que notre cœur & nos pensées ne sont point en
 » notre pouvoir ; n'ont pas cessé pour cela d'em-
 » ployer les exhortations & les corrections pour
 » porter les hommes à l'observation des comman-
 » demens de Dieu. Et ils ne craignoient pas qu'on
 » leur dît : Pourquoi nous exhorter & nous repren-
 » dre , s'il est vrai que nous n'ayons rien de bon
 » qui vienne de nous ; & si notre cœur & nos
 » pensées ne sont point en notre pouvoir ? »
Cyprianus & Ambrosius cum sic predicarent Dei
Gratiam , ut unus eorum diceret : In nullo glorian-
dum , quoniam nostrum nihil est ; alter autem :
Non est in potestate nostra cor nostrum & nostræ
cogitationes. Non tamen hortari & corripere desi-
terunt , ut fierent precepta divina. Nec timuerunt
ne diceretur eis. Quid nos hortamini ; quid & cor-
ripitis si nihil boni habeamus quod sit nostrum ,
si non in potestate nostra cor nostrum ?

(32) L'espérance & la crainte sont deux contre-
 poids qui soutiennent l'homme entre deux précipices , la présomption & le désespoir. Il suffit ,
 pour espérer , de savoir que la miséricorde de
 Dieu est infinie ; il suffit , pour craindre , de savoir
 que la persévérance est un don qu'il ne doit à
 personne.

(33) *Quid metuis , si in via ambulas ? tunc time si*
deseris viam. « Que craignez-vous si vous marchez
 » dans le chemin ? vous n'avez à craindre qu'en

» abandonnant la voie qui mène à Dieu. » *S. Aug. Sermon. 142.*

(34) « Nous nous appliquons aux affaires du monde, comme si tout dépendoit de nous, & nous traitons l'affaire du salut, comme si tout dépendoit de Dieu. Rectifions l'un par l'autre; vaquons aux affaires du monde avec plus de confiance en Dieu, & vaquons à l'affaire du salut avec plus de zèle pour nous-mêmes. » *P. Bourdaloue.*

(35) *Pulsate, & aperietur vobis. Math. 7.*

(36) « Dieu nous a prédestinés, dit le Père Bourdaloue, comme des créatures raisonnables, libres, capables de mériter, & qui doivent gagner le Ciel par titre de conquête ou de récompense. »

(37) M. de Nointel, Ambassadeur à la Porte, avoit écrit à M. Arnaud, touchant la manière dont les Turcs raisonnent sur la prédestination. M. Arnaud lui répond, Lettre 147. « Le meilleur est de ne se point enfoncer sur ces matières, qui sont impénétrables. Il est certain que tout ce qui arrive dans le monde est réglé par la providence de Dieu, & que le péché même, dont il n'est pas l'auteur, rentre dans cet ordre; parce qu'il n'arrive point qu'il ne le permette, & qu'il ne le permet que pour en tirer du bien... Mais l'erreur des Turcs est qu'ils separent les moyens par lesquels les événemens arrivent, des événemens même ordonnés de Dieu; ce qui fait qu'ils croient qu'il ne sert de rien d'éviter les périls; parce que Dieu ayant

» réglé
» pour
» qu'en
» de n
» par
» gner
» rai p
» de l
» d'un
» cet
» touj
» en t
(38)
quibus
dedit,
Vocat
piciat
» mil
» dor
» ceu
» il r
» &
» & j
» jou
» vou
» de
(39)
ratur
(40)
reden
Je re
sont

» réglé ce qui devoit arriver , il n'est pas en notre
 » pouvoir de l'éviter. Mais Dieu ne l'ayant réglé
 » qu'en attachant la cause aux effets , je fais bien
 » de ne me pas exposer à la peste sans nécessité ;
 » parce que ne m'y exposant pas , je ne la ga-
 » gnerai pas ; & ne la gagnant pas , je n'en mour-
 » rai pas , & par-là je ne changerai pas l'ordre
 » de la Providence ; mais je me serai conduit
 » d'une maniere sage , & qui sera conforme à
 » cet ordre. Après tout néanmoins , il en faut
 » toujours revenir-là , qu'il y a quelque chose
 » en tout cela qu'on ne sauroit comprendre. »

(38) *Misericors & miserator Dominus , in his
 quibus veniam dedit , in his quibus adhuc non
 dedit , longanimis , non damnans , sed expectans...
 Vocat te nunc , exhortatur te , expectat donec res-
 piciat ; & tu tardas.* « Le Seigneur est plein de
 » miséricorde à l'égard de ceux dont il a par-
 » donné les péchés ; il est patient à l'égard de
 » ceux auxquels il ne les a pas encore pardonnés ;
 » il ne les condamne pas , mais il les attend ,
 » & par-là semble leur crier : Revenez à moi ,
 » & je reviendrai à vous... Dieu vous appelle au-
 » jourd'hui , Dieu vous exhorte & attend que
 » vous rentriez en vous-même ; & vous différez
 » de le faire. » S. Aug.

(39) Depuis le commencement du monde , *pa-
 ratum regnum à constitutione mundi.* Math. 25.

(40) *Omnes homines vult salvos fieri... Qui dedit
 redemptionem semetipsum pro omnibus.* I. Tim. 2...
 Je reste attaché à ces paroles de Saint Paul qui
 sont si claires , & je laisse aux Théologiens à

expliquer le *Deo nolente*, que Saint Augustin répète, à l'occasion de ce passage, dans sa Lettre 217. c. 19.

(41) Dans une édition de la Henriade, au Chant VII, on trouve en note un calcul des damnés; espérons que le calculateur s'est trompé, & attendons que Dieu ait jugé.

(42) « On demande, dit le P. Bourdaloue, s'il » est à propos que les Prédicateurs prêchent dans » la chaire la vérité du petit nombre des élus, » J'aimerois autant qu'on demandât si l'on doit » prêcher l'Evangile en chaire. Prêchons-le sans » en rien retrancher, ni rien adoucir; prêchons- » le dans toute son étendue, dans toute sa sé- » vérité. Malheur à quiconque s'en scandalisera... » S'il y en a quelques-uns que ce sujet déses- » pere, qui font-ils? Ceux qui ne veulent pas » bien leur salut. Tout bien examiné, il vau- » droit mieux, si je l'ose dire, les désespérer » ainsi pour quelque tems, que de les laisser dans » leur aveuglement. » *Pensées du P. Bourdaloue, titre du petit nombre des élus.*

(43) Qui tremble, croit; & qui croit, a le principe du salut. Ainsi, la crainte même est un sujet d'espérance. Dans quelque abîme que l'on soit, on en peut crier: *De profundis clamavi.*

(44) J'ai encore dit plus haut:

Que nous avons au Ciel un pere qui nous aime!

Un pere, c'est le nom qu'il s'est donné lui-même.

Cependant on trouve dans les ouvrages de M. de

Voltaire
jeunesse.

Tu n

Tu l

Quand
nous ne
ne lui
où il est
Je ne l
en lui
donner

(45)

» très-
» de f
» nos
» fesse
» ruin
» cipit
» Dieu
» com
» rite
» se d
» la p

Ce
mission
noître
pour
été
guisti

du quatrieme Chant. 173

Voltaire, quelques vers qu'il m'adressa dans sa jeunesse, dans lesquels il me disoit :

Ton Dieu n'est pas le mien.

Tu m'en fais un tyran , je veux qu'il soit mon pere ;

Tu le sers en esclave , & je l'adore en fils.

Quand tous les deux nous disons notre *Pater*, nous nous servons des mêmes termes, & nous ne lui adressons pas la priere universelle de Pope, où il est appelé, JUPITER, JEHOVA, SEIGNEUR. Je ne l'appelle jamais que mon PERE. Puissé-je, en lui donnant le nom qu'il me permet de lui donner, le servir en fils humble & docile !

(45) *Oremus , dilectissimi , &c.* « Prions , mes » très-chers freres, prions l'Auteur de la Grace » de faire que nos ennemis mêmes, & sur-tout » nos amis & nos freres, comprennent & con- » fessent que , depuis cette grande & ineffable » ruine, où la chute d'un seul nous a tous pré- » cipités, nul n'est délivré que par la Grace de » Dieu ; que cette Grace n'est point donnée » comme une dette & une récompense des mé- » rites ; mais qu'étant véritablement Grace, elle » se donne gratuitement, sans qu'aucun mérite » la précède. » *S. Aug. de dono Persev. c. 23.*

Ce n'est point par une fausse apparence de soumission que , dans ma Lettre présentée à Benoît XIV, je promettois d'effacer tout-ce qui pourroit déplaire à un aussi grand juge ; j'aurois été également docile à tout disciple de Saint Augustin & de Saint Thomas, qui m'eût fait voir

174 Notes du IV^{me} Chant.

que je m'écartois de leur doctrine. Mais je n'ai encore été attaqué que par les partisans de Molina ; je le fus d'abord par trois Lettres très-vives , qu'on attribua au P. Brumoi , alors jeune Novice chez les Jésuites. Le P. Colonia , qui , dans la *Bibliothèque Janséniste* , mit M. de Voltaire , à cause de quelques vers de la *Henriade* , ne parla pas de moi ; mais son confrere , qui , sous le titre de *Dictionnaire* , a fait un pareil recueil , imprimé à Anvers , en 1752 , en 4 volumes , ne m'a point épargné : il a fait une longue liste de ce qu'il appelle *mes erreurs* ; & je dois croire , suivant l'estampe qui est à la tête de son Ouvrage , qu'il joint mon Poëme avec beaucoup d'autres livres qui valent beaucoup mieux , & qu'il jette tous dans le feu , de son autorité. Le zèle des partisans de Molina est connu ; mais il ne devoit pas aller si loin. Il est dit , dans une de nos fameuses Tragédies , que la paix doit regner chez les Romains , pourvu que *Rome soit toujours libre , & César tout-puissant*. La paix doit aussi regner parmi nous , quelques systèmes que nous suivions sur cette matiere , pourvu que *l'homme soit toujours libre , & Dieu tout-puissant* , parce que les moyens que cherche notre foible raison pour concilier ces deux vérités , ne doivent causer que des disputes douces , & que nous devons toujours avoir devant les yeux cette maxime d'un ancien : IN CERTIS UNITAS , IN DUBIIS LIBERTAS , IN OMNIBUS CARITAS.

Fin des Notes du quatrieme & dernier Chant.

Vous
que M.
mon Po
vent co
nion qu
diversit
servons
persuad
& que
néant v
Vers ,
la liber
bonnes
convai
votre a
que l'
qu'elle
vide ,
à mes
dessein
rez-vo
Vers ,
besoin
ai-je é
un syl

L E T T R E

A M. * * *.

VOUS n'avez pas oublié, MONSIEUR, les Vers que M. de Voltaire m'adressa autrefois au sujet de mon Poëme sur la Grace, & vous m'avez dit souvent comme lui : *Ton Dieu n'est pas le mien*. L'union qui a toujours régné entre nous, malgré la diversité de nos sentimens, est la preuve que nous servons tous deux le même Dieu. Je suis même persuadé que nous le prions tous deux de même, & que quand vous êtes à ses pieds, l'aveu de votre néant vous fait dire les mêmes choses qui, dans mes Vers, vous paroissent donner quelque atteinte à la liberté; & quelque riche que vous soyez en bonnes œuvres, (puissé-je l'être autant!) je suis convaincu que vous lui dites comme moi : *Voyez votre œuvre en moi, n'y voyez pas la mienne*, parce que l'humilité vous inspire naturellement ce qu'elle inspiroit à Saint Augustin. *Opus tuum in me vide, non meum*. Vous avez toujours rendu justice à mes intentions; vous savez que je n'ai jamais eu dessein de séduire personne; mais pourquoi, m'avez-vous dit souvent, étant né avec l'amour des Vers, & sans fortune, ayant par conséquent plus besoin de me faire des protecteurs que des ennemis, ai-je été choisir dans ma jeunesse une matiere & un système qui devoient m'en faire? La chaleur avec

laquelle on disputoit alors sur cette matiere , m'engagea à essayer de la mettre en Vers , & la même raison , (car tout le monde ne soutient pas son sentiment avec votre douceur , & les partisans du systême contraire au mien , étoient encore dans un grand crédit) fut cause que je me contentois de lire mon Ouvrage à quelques amis , sans songer à le rendre public , lorsque j'appris que M. le Chancelier d'Aguesseau étoit curieux de l'entendre ; il étoit depuis peu retiré , par ordre de la Cour , dans sa terre de Fresne. J'y allai , & l'admiration dont je fus pénétré en voyant de près ce grand homme , me faisant oublier Paris , je lui demandai de rester comme exilé à Fresne , tant qu'il y resteroit. Ce fut-là , qu'aidé de ses lumieres , je mis une dernière main à mon Ouvrage , & que j'en fis en sa présence de fréquentes lectures à d'habiles Théologiens , qui n'y trouvant rien que de conforme à la Doctrine de Saint Augustin , décidèrent que je pouvois le donner au Public. J'allai le lire à mon Archevêque M. le Cardinal de Noailles , & je le remis ensuite à un Docteur de Sorbonne , qui me donna une approbation sur laquelle j'obtins de M. d'Argenson , alors Garde des Sceaux , un privilege très-flatteur. L'Ouvrage fut imprimé , & j'avois la satisfaction qu'il paroîtroit sous les auspices de M. le Chancelier , rappelé à la Cour depuis peu , lorsque lui-même jugea à propos d'en suspendre le débit par des raisons particulieres , que ma soumission à ses volontés m'empêcha de lui demander ; & mon attachement pour lui étant toujours le même , lorsqu'environ deux ans après il reçut

pour la
je lui éc
ordre ,
Il m'en
» m'att
» avec
» suite
» l'acco
» Ne lo
» Fresn
» quan
» & un
» dans
» Libra
» de se
» depu
» obser
» état
» où il
Ce c
tions d
dans u
de ma
n'euss
mis m
pris e
j'étois
doctri
tiéren
de qu
Poëm
me ré

pour la seconde fois l'ordre de retourner à Fresne ,
je lui écrivis que je comptois avoir reçu le même
ordre , & que je me disposois à y retourner aussi.
Il m'en donna la permission en ces termes : « Je
» m'attendois bien , Monsieur , à vous revoir ici
» avec la disgrâce ; vous marchez volontiers à sa
» suite , & je vous mets au nombre des biens qui
» l'accompagnent , ou plutôt qui la font oublier.
» Ne louez point la tranquillité que je conserve à
» Fresne ; vous ne savez pas comment j'y suis ,
» quand vous n'y êtes pas. Je reconnois un ami ,
» & un philosophe beaucoup plus qu'un Poëte ,
» dans la précaution que vous prenez avec votre
» Libraire , pour que votre Ouvrage ne sorte pas
» de ses mains. Si j'en prive malgré moi le Public
» depuis long-tems , je vous ferai voir à Fresne des
» observations , qui vous mettront peut-être en
» état de tirer un jour cet illustre captif de la prison
» où il languit injustement. »

Ce captif dut enfin sa liberté aux vives sollicitations du Libraire ; ce que j'appris lorsque j'étois dans une Province très-éloignée , où les malheurs de ma fortune m'attachoient à un emploi que je n'eusse jamais choisi , *si le Ciel en mon choix eût mis ma destinée*. Cette nouvelle m'étonna , & j'appris en même tems , mais sans étonnement , que j'étois déjà , dans quelques libelles , attaqué sur ma doctrine. J'écrivis à M. le Cardinal de Fleury , qu'entièrement livré à l'emploi qu'il m'avoit procuré , de quelque manière que je fusse attaqué sur mon Poëme , je garderois le silence. *Vous prenez* , me me répondit-il , *le bon parti. Ces sortes de libelles*

ne méritent que le mépris. Lorsque long-tems après ce Poëme fut ajouté à celui de la Religion, M. le Cardinal de Valenti voulut bien, à ma priere, les présenter tous deux à Benoît XIV, avec la Lettre que j'ai fait imprimer à la tête, pour faire connoître mes sentimens de soumission, que je crois avoit prouvés par toute ma conduite, dont je suis fort aise de vous avoir rendu compte : elle m'a toujours rassuré contre d'injustes accusations, & consolé dans les petites disgraces que j'ai essuyées à cause de ces accusations. Vous savez ce que dit Martial de cet heureux vieillard qui repassant toute sa vie, n'y trouvoit rien qui pût troubler sa tranquillité. *Præteritosque dies, & tutos respicit annos.* Je ne puis, dans le même âge, jouir du même bonheur, ni appeller mes années, *annos tutos.* Mais j'ai du moins la consolation, que l'amour des Vers ne m'en ayant jamais inspiré ni de satyriques, ni de dangereux pour les mœurs & la Religion, n'a jamais pu faire tort qu'à moi.

Je suis, Monsieur, &c.

Ce 4 Janvier 1762.

LES I

GRAC
Et détou
J'ai péch
Oppose

Je fais
En tous
Par tant
Ne préte

Tu m'
Sur ma
Tu m'av
Mais, h

De ta
Fils ing
La terre
Pâle, &

Ma v
Que j'é
Faismo
Cette n

O D E.

LES LMARES DE LA PÉNITENCE.

GRACE! grace! suspends l'arrêt de tes vengeances,
 Et détourne un moment tes regards irrités.
 J'ai péché, mais je pleure : oppose à mes offenses,
 Oppose à leur grandeur, celle de tes bontés.

Je fais tous mes forfaits, j'en connois l'étendue ;
 En tous lieux, à toute heure ils parlent contre moi.
 Par tant d'accusateurs mon ame confondue
 Ne prétend pas contre eux disputer devant toi.

Tu m'avois par la main conduit dès ma naissance :
 Sur ma foiblesse en vain je voudrois m'excuser.
 Tu m'avois fait, Seigneur, goûter ta connoissance :
 Mais, hélas ! de tes dons je n'ai fait qu'abuser.

De tant d'iniquités la foule m'environne,
 Fils ingrat, cœur perfide, en proie à mes remords :
 La terreur me saisit ; je frémis, je frissonne :
 Pâle, & les yeux éteints, je descends chez les morts.

Ma voix sort du tombeau ; c'est du fond del'abîme
 Que j'élève vers toi mes douloureux accens :
 Fais monter jusqu'aux pieds de ton trône sublime
 Cette mourante voix, & ces cris languissans.

O mon Dieu... Quoi ! ce nom je le prononce encore ?
Non , non , je t'ai perdu , j'ai cessé de t'aimer.
O Juge qu'en tremblant je supplie & j'adore !
Grand Dieu ! d'un nom plus doux je n'ose te nom-
mer.

Dans le gémissement, l'amertume & les larmes,
Je repasse des jours perdus dans les plaisirs;
Et voilà tout le fruit de ces jours pleins de charmes:
Un souvenir affreux, la honte & les soupirs.

Ces soupirs devant toi sont ma seule défense :
Par eux un criminel espère t'attendrir.
N'at-tu pas en effet un trésor de clémence ?
Dieu de miséricorde , il est tems de l'ouvrir.

Où fuir ? où me cacher , tremblante créature,
Si tu viens en courroux pour compter avec moi ?
Que dis-je ? Etre infini , ta grandeur me rassure ?
Trop heureux de n'avoir à compter qu'avec toi !

Près d'une majesté si terrible & si sainte ,
Que suis-je ? un vil roseau : voudrais-tu le briser ?
Hélas ! si du flambeau la clarté s'est éteinte ,
La mèche fume encor , voudrais-tu l'écraser ?

Que l'homme soit pour l'homme un juge inexo-
rable ;

Où l'esclave auroit-il appris à pardonner ?
C'est la gloire du Maître : absoudre le coupable
N'appartient qu'à celui qui peut le condamner.

Tu

Tu le p
Il te fai
Le comb
Que de

Jamai

Un cœu
Voilà le
Il est di

Si tu l
Qu'il re
Mais no
Et daign

De m
Et ma r
Tu peu
Je serai

Le ch
Ma gra
Je te do
Donne

Ah !
Il conn
Ici-bas
L'enfa

Coup
Frappe
To

Tu le peux : mais souvent tu veux qu'il te désarme ;
Il te fait violence , il devient ton vainqueur.
Le combat n'est pas long ; il ne faut qu'une larme.
Que de crimes efface une larme du cœur !

Jamais de toi , grand Dieu , tu nous l'as dit toi-même ,
Un cœur humble & contrit ne sera méprisé.
Voilà le mien : regarde & reconnois qu'il t'aime ;
Il est digne de toi , la douleur l'a brisé.

Si tu le ranimois de la première flamme ,
Qu'il reprendroit bientôt sa joie & son saviour !
Mais non , fais plus pour moi , renouvelle mon ame ,
Et daigne dans mon sein créer un nouveau cœur.

De mes forfaits alors je te ferai justice ,
Et ma reconnaissance armera ma rigueur :
Tu peux me confier le soin de mon supplice ,
Je ferai contre moi mon juge , & ton vengeur.

Le châtiment au crime est toujours nécessaire ;
Ma grace est à ce prix , il faut la mériter.
Je te dois , je le fais , je veux te satisfaire :
Donne-moi seulement le tems de m'acquitter.

Ah ! plus heureux celui que tu frappes en pere :
Il connoît ton amour par ta sévérité.
Ici-bas , quels que soient les coups de ta colere ,
L'enfant que tu punis n'est pas déshérité.

Coupe , brûle ce corps , prends pitié de mon ame ,
Frappe , fais-moi payer tout ce que je te doi.

Arme-toi , dans le tems , du fer & de la flamme :
Mais dans l'éternité , Seigneur , épargne-moi.

Quand j'aurois à tes loix obéi dès l'enfance ,
Criminel en naissant je ne dois que pleurer.
Pour retourner à toi la route est la souffrance,
Loi triste, route affreuse... entrons sans murmurer.

De la main de ton fils je reçois le calice ;
Mais je frémis , je sens ma main prête à trembler ;
De ce trouble honteux mon cœur est-il complice ?
Je suis le criminel ; voudrois-je reculer ?

C'est ton fils qui le tient ; que ma foi se rallume,
Il en a bû lui-même , oserois-je en douter ?
Que dis-je ? il en a bû la plus grande amertume ;
Il m'en laisse le reste , & je n'ose en goûter ?

Je me jette à tes pieds , ô croix , chaire sublime ,
D'où l'homme de douleurs instruit tout l'univers ;
Autel , sur qui l'amour embrâse la victime ;
Arbre , où mon Rédempteur a suspendu mes fers !

Drapeau du Souverain qui marche à notre tête ;
Tribunal de mon juge , & trône de mon Roi ;
Char du triomphateur dont je suis la conquête ;
Lit où j'ai pris naissance , il faut mourir sur toi.

A
SUR

Par
de

I
Au
N
A
N
N

N
S
O
A
I

A
S
M

O D E

A M. R A C I N E ,

SUR LA MORT DE SON FILS.

*Par M. LE FRANC, Premier Président
de la Cour des Aides de Montauban.*

IL n'est donc plus, & sa tendresse
Aux derniers jours de ta vieillesse
N'aidera point tes foibles pas !
Ami, ses vertus ni les tiennes,
Ni ses mœurs douces & chrétiennes,
N'ont pu le sauver du trépas.

Cet objet des vœux les plus tendres,
N'ira point déposer tes cendres
Sous ce marbre rongé des ans,
Où son aïeul, & ton modele,
Attend la dépouille mortelle
De l'héritier de tes talens.

Loin de tes yeux, loin de sa mere,
Au sein d'une plage étrangere,
Son corps est le jouet des flots ;
Mais son ame du Ciel chérie,

N'en doute point, dans sa patrie,
Jouit d'un éternel repos.

O loix saintes! Ô Providence,
C'est bien souvent sur l'innocence
Que tombent tes coups redoutés.
Un enfant du siècle prospère,
L'homme, qui n'a que Dieu pour père,
Gémit dans les adversités.

Cher RACINE, sa main te frappe,
Tandis que le coupable échappe,
Au déluge ardent de ses traits.
Quel cœur vertueux & sensible,
Ou quelle ame assez inflexible
Te refusera des regrets?

Quand l'infortune suit tes traces,
Autant que mes propres disgraces,
Mon amitié sent tes malheurs.
Mais que pourroit son assistance?
Dieu te donnera la constance;
Tu n'auras de moi que des pleurs.

Tu fais trop qu'un Chrétien fidele,
Du sang & de la chair rebelle,
Triomphe sans haine & sans fiel.
Tranquille il entend le tonnerre,
Et tout ce qu'il perd sur la terre,
Il le regagne dans le Ciel.

Mais vous dont l'orgueilleuse vie,
De l'humaine philosophie

Tire sa force & son secours ;
Si dans ce monde périssable
Un revers soudain vous accable ,
Parlez , quel est votre recours ?

Qui vous soutiendra dans vos pertes ?
Quelles ressources sont offertes
A votre audace de géant ?
Point d'avenir qui vous console.
Un système impie & frivole ,
Et l'espérance du néant.

Je les vois déjà ces grands hommes ,
Qui pour nous , peuples que nous sommes ,
Parmi leurs disciples ravis ,
Dévoilent les causes sensibles
De ces phénomènes terribles
Qui te font regretter ton fils.

Des vents resserrés dans leurs chaînes ,
Et des fournaises souterraines ,
Ils nous expliquent les effets ;
Et pas un seul d'entre eux ne pense
Que c'est peut-être la vengeance
D'un Dieu qu'irritent nos forfaits.

Ils écartent ses loix suprêmes ,
Et s'efforcent , par leurs problèmes ,
D'anéantir le vrai moteur.
Recherches pleines d'imposture ,
Qui trouvent tout dans la nature ,
Hors le pouvoir de son auteur.

186 *Ode à M. Racine.*

Tels en leur école proscrite ,
Les élèves de Démocrite
Forgeoient des Dieux , fantômes vains ,
Qui , dans une langueur profonde ,
Après avoir créé le monde ,
Oublioient l'œuvre de leurs mains.

Laiſſons-là ces mortels sublimes ,
Traiter d'effais puſſillanimes ,
Les traits de nos humbles crayons.
Qu'à leur eſſor ils ſ'abandonnent ;
Ce ſont des ſages , qu'ils raifonnent :
Nous , eſprits vulgaires , croyons.

Croyons , c'eſt-là notre partage ;
Que la foi diſſipe ou ſoulage
Tous nos chagrins les plus cruels ;
Et n'attendons dans cette vie ,
Qu'une mort qui ſera ſuivie
De biens ou de maux éternels.

L
D E

A
C E q
cine le
lu en v
m'en a
& tou
feront
comm
des ver
regard
même
regret
& pui
que le
durée

Vo
la Re
moin
qu'il
teur
talen

L E T T R E S
D E M. R O U S S E A U.

A M. B R O S E T T E.

C E que vous m'apprenez , Monsieur, de M. Racine le fils , m'a fait un sensible plaisir. Je n'ai rien lu en vers , depuis le pere & M. Despréaux , qui m'en ait fait autant que son Poëme sur la Grace ; & tous ceux à qui j'en ai parlé , ou écrit , me seront témoins que je l'ai regardé , dès ce tems-là , comme le seul Ecrivain de notre tems qui sût faire des vers. Je craignois qu'il n'y eût renoncé , & je regardois cette perte comme la plus grande , & même la seule de nos jours qui méritât d'être regrettée. Ce que vous m'apprenez me rassure ; & puisqu'il continue d'écrire , il y a lieu d'espérer que le triomphe du mauvais goût ne sera pas de durée.

Vous me donnez une grande idée du Poëme de la Religion , en le préférant à celui de la Grace. Au moins quant à la versification , j'ai peine à croire qu'il puisse être au-dessus. Si les mœurs de l'Auteur , comme je n'en doute pas , répondent à ses talens , votre ville , & vous , Monsieur , avez fait

138 *Lettre à M. Brossette.*

la plus grande acquisition qui se puisse faire
aujourd'hui ; je vous en fais mes complimens , &
vous prie de les faire pour moi à ce digne succes-
seur du plus grand homme que la France ait
jamais produit.

Je suis, &c.

Le 17 Septembre 1731.

A

LES ou
les premie
c'est l'adm
en moi le
ma vie. le
j'ai trouv
Auteurs a
suite, a
que j'ai p
près la m
quoiqu'il
estimés d
blement
Monsieur
en moi ,
de la Gr
elles le s
lu avec
seconde
dans la
que ne
l'ouvrag
lorsque j
qu'on y
cine, q
partant
qui avoi

A. M. R A C I N E.

LES ouvrages de M. votre pere , Monsieur , sont les premiers que j'aie lus depuis que je fais lire , & c'est l'admiration dont ils m'ont rempli , qui a été en moi le premier enthousiasme que j'aie senti de ma vie. le plus ou le moins de conformité que j'ai trouvé entre sa maniere d'écrire & celle des Auteurs anciens ou modernes que j'ai lus dans la suite , a déterminé le plus ou le moins de goût que j'ai pris à leur lecture ; & il m'est arrivé à-peu-près la même chose qu'à l'Ion de Platon , qui , quoiqu'il convînt du mérite de quantité de Poëtes estimés de son tems , ne se sentoient pourtant véritablement échauffé que par le seul Homere. Voilà , Monsieur , le principe du sentiment qu'a réveillé en moi , il y a dix ans , la lecture de votre Poëme de la Grace , qui , à vous dire les choses comme elles le sont , est le seul depuis vingt ans que j'aie lu avec plaisir , & avec envie de le relire une seconde fois. Je sentis toute la maturité du pere dans la jeunesse du fils , & je vous avouerai même , que ne pouvant alors me persuader que ce fût l'ouvrage d'un jeune homme , il ne tint pas à moi , lorsque je passai en Angleterre , m'y trouvant lorsqu'on y travailloit à l'édition des Œuvres de M. Racine , que ce Poëme n'y fût associé , comme partant , sinon de lui , du moins d'un successeur qui avoit hérité de toutes ses richesses.

190 *Lettre à M. Racine.*

Vous pouvez juger, Monsieur, par cet exposé, de la joie que j'ai eu en apprenant, par M. Brofette, que vous n'aviez pas abandonné une carrière où vous avez triomphé de si bonne heure; cette joie s'est encore augmentée à la lecture des morceaux admirables qu'il a bien voulu joindre à sa lettre. Le digne usage que vous faites de vos talens, me rendant votre amitié encore plus précieuse que vos talens même, j'ai regardé votre lettre comme le témoignage de votre bienveillance le plus glorieux & le plus flatteur que je puisse recevoir: le motif de reconnoissance, ajouté à la plus profonde estime, vous met en droit, Monsieur, de me regarder comme l'homme du monde qui vous est le plus inviolablement acquis, & autorise aussi, en quelque sorte, la liberté que je prends de vous exhorter à travailler toujours sur les mêmes modeles qui vous ont servi dans la composition de votre premier ouvrage, & à vous éloigner de plus en plus de la fausse route que de petits écoliers présomptueux s'efforcent aujourd'hui de tracer à ceux qui s'en laissent guider: il y en a plusieurs mauvaises; mais il n'y en a qu'une bonne, qui est celle que vous avez suivie, & dont je suis bien assuré que vous ne vous écarterez jamais.

Je suis, &c.

Le 28 Octobre 1731.

A

JE me fl
m'acquitt
teroie être
sent est di
Plus je re
rable & d
d'écrire.
cieux, su
desirer n
être dit,
strophe y
qu'elles
une qui
tout auss
frappé d
nobleme
que si b
la vérité
faite idé
& le to
mettre f
dire, la
mains. C
de l'art
des anci
M. Raci
pere. A

A M. HARDION.

Je me flatte, Monsieur, que vous voudrez bien m'acquitter de ce que je dois à M. Racine. Je souhaiterois être aussi digne de son présent, que son présent est digne de lui, & du grand nom qu'il porte. Plus je relis cet ouvrage, plus je le trouve admirable & digne de servir de modele dans ce genre d'écrire. Tout y est également poétique & judicieux, sublime & exact; rien ne s'y trouve ni à desirer ni à retrancher. Tout ce qui y est dit devoit être dit, & ne pouvoit être mieux dit. Chaque strophe y est en sa place; & quelque dépendantes qu'elles soient l'une de l'autre, il n'y en a pas une qui, prise séparément, ne puisse former un tout aussi agréable que complet. J'ai sur-tout été frappé de celle où le *Ratio ultima regum* est si noblement exprimé, & de la pénultième qui marque si bien en quoi consiste la vraie grandeur & la véritable gloire. Mais ce qui me donne une parfaite idée du génie de l'Auteur, c'est l'invention & le tour dramatique dont il s'est servi pour mettre son sujet en action, & donner, pour ainsi dire, la vie au marbre exquis qu'il avoit entre les mains. Ce sont-là, selon moi, les véritables coups de l'art, qui ne s'apprennent que par le commerce des anciens, sur lesquels il est aisé de voir que M. Racine s'est formé à l'exemple de son illustre pere. Après l'impression que son Ode a faite sur

192 *Lettre à M. Hardion.*

moi, je ne fais s'il n'y a point trop de témérité de ma part à vous avouer que j'en ai fait une, il y a environ un an & demi, qui pourroit servir d'avant-propos à la sienne, si elle étoit aussi bien faite : c'est une invocation à la Paix, qui me vint dans l'esprit pendant qu'on se massacroit en Italie, & que je n'ai communiquée qu'à quelques personnes qui m'en ont gardé le secret. C'est une double satisfaction pour moi de voir mes vœux accomplis, & de voir leur accomplissement si dignement célébré.

Je suis, &c.

Le 14 Mai 1736.

A

A

JE ne
vaises cr
sion de
la suite
qui se t
& les p

U

Vous
a transi
trouver
cours,
les obst
vous en
vous av
qu'un r
pouvez
Poème
de gens
embar
pour e

L'ob
de Ric
sentez
un ten
au-deh
& l'au

To

A M. R A C I N E.

JE ne suis point surpris, Monsieur, des mauvaises critiques que vous avez effuyées à l'occasion de votre excellente Ode sur la Paix ; c'est la suite inévitable de cette antipathie naturelle, qui se trouve dans tous les tems entre les grands & les petits esprits.

Urit enim fulgore qui praegravat artes.

Vous suivez de trop près l'illustre pere qui vous a transmis son sang & son génie, pour ne pas trouver comme lui dans votre chemin des d'Aucours, des Abbés de Villers & des Pradons ; mais les obstacles qu'ils mettront à votre course ne vous empêcheront point d'arriver à votre but ; vous avez commencé par où il a fini ; & , tant qu'un reste de Religion subsistera en France, vous pouvez compter pour les admirateurs de votre Poème sur la Grace, tout ce qui s'y trouvera de gens de bien & d'hommes éclairés ; ne vous embarrassez pas des autres, puisque ce n'est pas pour eux que vous écrivez.

L'objection qui vous a été faite sur le Cardinal de Richelieu, n'a aucune solidité ; vous le représentez tel qu'il étoit, & tel qu'il devoit être dans un tems qu'il falloit établir la puissance de l'Etat au-dehors, & l'autorité royale au-dedans : l'une & l'autre aujourd'hui sont établies ; il ne restoit

Tome II.

R

plus qu'à concilier à la France la confiance & l'affection de ses ennemis, & c'est ce que M. le Cardinal de Fleury vient de faire. Ce n'est point louer un grand homme aux dépens d'un autre grand homme, que de dire qu'ils se sont conduits différemment. M. le Cardinal de Fleury, sous Louis XIII, auroit peut-être pensé comme le Cardinal de Richelieu; & celui-ci, sous Louis XIII, avoit peut-être pensé comme le Cardinal de Fleury.

Quant à votre nouvelle Ode sur l'Harmonie, je la trouve d'autant plus digne de louange, qu'elle établit une vérité indispensable dans la pratique, & dont le mépris est capable de faire perdre à notre langue l'avantage qu'elle a acquis sur toutes les autres langues vivantes. En effet, pour peu que l'on y fasse attention, nous éprouvons tous les jours, même dans les conversations familières, que la même chose fait plus ou moins son effet, selon qu'elle est dite d'une manière plus ou moins flatteuse pour l'oreille; & nous voyons que les Latins du bon siècle étoient si convaincus de la nécessité du nombre & de l'harmonie dans le discours, qu'ils y sacrifioient jusqu'à l'ordre des pensées, aimant mieux donner un peu de travail à l'esprit, que de rebuter l'oreille qui est le canal par où les pensées sont introduites.

Vous ne pourriez donc Monsieur, rendre un plus grand service à la langue françoise, qu'en faisant connoître à ceux qui la cultivent, le respect & l'attention qu'ils doivent conserver pour la cadence & pour la justesse de l'harmonie.

La se
l'occaf
réclam
avez d
pas le
& peu
tiendra
m'avez
soit, i
établi
le prin
taine
& de

Rece
tions
vous
reçu
Que
tâché
avanc
goût
je pren

Le

La seule chose que vous ayiez à craindre, à l'occasion de votre Ode, c'est que le public ne réclame contre la place honorable que vous m'y avez donnée ; mais au moins ne défavouera-t-il pas le jugement que je porte de votre ouvrage, & peut-être que la justice que je vous rends me tiendra lieu auprès de lui, du mérite que vous m'avez trop libéralement attribué. Quoi qu'il en soit, il ne pourra vous contester l'honneur d'avoir établi, d'une manière aussi sublime que solide, le principe le plus utile, & la vérité la plus certaine qui ait jamais été avancée en fait d'éloquence & de poésie.

Recevez-en, Monsieur, mes sinceres félicitations, que je joins ici avec remerciemens que je vous dois de la bonté avec laquelle vous avez reçu mes trois nouvelles Epîtres.

Quelque persuadé que je sois des vérités que j'ai tâché d'y éclaircir, je n'y ai certainement rien avancé dont je sois plus vivement pénétré que du goût que j'ai pour vos ouvrages, de l'intérêt que je prends à votre gloire, & de la parfaite estime, &c.

Le 3 Juillet 1736.

A U M Ê M E.

VOTRE Poëme sur la Religion, Monsieur, je ne fais s'il y a dans la langue un terme digne d'en exprimer l'excellence, me fut rendu ici le trois du mois dernier; je le lus le lendemain avec une rapidité que mon étonnement & mon admiration ne me permirent pas d'interrompre. Je le relus le jour d'après à tête plus reposée, & je me sentis encore plus éclairé, plus pénétré & plus touché que la première fois; ce ne fut qu'à la troisième lecture, que me fortifiant contre moi-même, & me rappelant ce qu'on exigeoit de moi, je me trouvai en état d'y faire le petit nombre d'observations que je dois vous communiquer: vous y verrez que je me suis particulièrement attaché à bien comprendre le dessein, le plan, & toute l'économie de votre ouvrage, ce qui a fait le principal sujet de mon admiration. Mais quelque frappé que j'aie été de la force, du choix, & du merveilleux enchaînement de vos preuves, je ne le suis pas moins de la richesse des ornemens, & de la beauté surprenante des expressions dont vous les accompagnez. J'ai trouvé dans vos vers ce que j'ai toujours cherché inutilement ailleurs, que dans ceux de M. votre pere, & vous avez achevé de me convaincre que toutes les ressources que la grande poésie peut trouver dans la fable & dans les sujets profanes, n'approchent point

de celle que la Religion présente à un génie sublime. Feu M. Racine s'est montré supérieur à lui-même dans *Esther* & dans *Athalie* ; vous vous faites voir égal à lui dans votre Poème sur la Grace , & plus encore , s'il est possible , dans celui de la Religion. Je vous répète , Monsieur , que j'en suis enchanté , & qu'après l'avoir relu cinq fois , toujours avec de nouveaux transports , j'ai eu besoin de tout le peu de vertu que Dieu m'a accordé pour résister à la tentation d'en retenir une copie ; mais j'espère que le public n'en sera pas long-tems privé ; il est tel qu'il me paroît que vous n'y pouvez rien ajouter ni retrancher sans lui faire tort.

Je suis , &c.

Le 15 Août 1737.

A U M E M E.

JE ne me suis attaché, Monsieur, dans l'Épître que je vous ai adressée, qu'à dire le mieux qu'il m'a été possible, ce que la lecture de votre admirable Poëme m'a donné occasion de penser; & s'il est vrai qu'elle mérite une partie des louanges dont vous l'honorez, c'est sur vous principalement qu'elles doivent retomber. Après avoir exposé comme vous avez fait d'une manière si forte & si touchante les vérités de la Religion, il m'a semblé qu'il ne restoit plus qu'à faire voir la petitesse & le ridicule de ceux qui la combattent, & à en chercher la véritable source, qui est dans la corruption de leur cœur; c'est ce que j'ai essayé de démontrer, dans le cours de cet ouvrage, dont la conclusion est de leur enseigner le chemin qu'ils doivent prendre pour arriver à la vérité, qui n'est autre que la réformation de leurs mœurs & le changement de leur cœur.

Il m'a paru que ce n'étoit pas assez de découvrir le mal, & que pour finir régulièrement, il étoit nécessaire d'en indiquer le remède, sans quoi je perdrois le fruit de tout ce que j'aurois avancé. Et comme le remède ne consiste que dans la soumission du cœur, & dans la pureté de la vie, je ne pouvois me dispenser de détailler en quoi consiste cette soumission & cette pureté. Je n'en puis rien retrancher, & même je ne puis

resser
rompr
endro
discou
point
que n
Poëm
myste
les inc
le tré
la vé

Qu
que v
attraq
mieu
leur
conf
& de
tout
parm
qui d
ridic
com
se fi
avec
d'en
Je
de c
nos

resserrer cet endroit de mon Epître, sans en rompre toute la chaîne. Ceux qui trouvent cet endroit trop long, doivent considérer que le fil du discours m'y conduit nécessairement. Ce n'est point à l'Auteur d'une Tragédie ou d'une Ode, que mon Epître est adressée; c'est à l'Auteur d'un Poëme consacré à la preuve de nos plus augustes mysteres, & où il n'est question que d'attaquer les incrédules, & de leur enseigner sur-tout que le trésor qu'ils se vantent de posséder, qui est la vérité,

N'est pas le fruit d'un travail orgueilleux,
Ni d'un savoir subtil & pointilleux.

Quant au plan que vous me faites d'une réponse que vous devez m'adresser, & dans laquelle vous attaquerez les esprits forts, il ne sauroit être mieux imaginé. Les exemples modernes que vous leur opposez, ne sont pas moins capables de les confondre, que les exemples anciens des Cyrilles & des Augustins, que je leur ai cités. Mais sur-tout ce malheureux esprit Anglois, qui s'est glissé parmi nous depuis vingt ans, est la chose du monde qui demande le plus à être décrédité, & dont le ridicule mérite le mieux d'être dépeint par une main comme la vôtre; je voudrois néanmoins que cela se fît sans vous attirer une querelle personnelle avec une nation estimable d'ailleurs par beaucoup d'endroits.

Je voudrois encore, pour prévenir la malignité de ceux qui pourroient donner un mauvais tour à nos éloges réciproques, que les vérités que vous

méditez dans cet ouvrage, fussent adressées à quelque ami plus digne que je ne le suis, du frontispice dont vous voulez m'honorer ; & que vous contentant d'y faire en passant quelque mention de moi, vous fussiez uniquement occupé du solide de votre ouvrage. On ne sauroit trop respecter les mauvais plaisans, ni trop éviter de leur fournir des sujets de satire. M. Despréaux a adressé une Epître à M. Racine ; on ne voit point que M. Racine lui ait répondu ; cependant personne n'a jamais douté de l'estime & de l'amitié qui a subsisté entre eux jusqu'à la mort ; & c'est avec le même sentiment, indépendamment de tout vain cérémonial, que j'espère que nous vivrons & mourrons amis, & que je suis, &c.

Le 29 Octobre 1737.

A
Il est
violent
sujettie
jours se
m'a fai
généra
les con
mes hu
jourd'h
faction
quels j
ceux c
il n'y
flatten
quoiqu
derne
formit
au nor
posées
d'avan
beauc
moi ;
pour
Je n
arrêté

A U M Ê M E ,

Après son attaque d'Apoplexie.

IL est vrai, Monsieur, que j'ai essuyé une des plus violentes bourasques auxquelles l'humanité soit assujettie ; mais la Providence qui proportionne toujours ses secours aux afflictions qu'elle nous envoie , m'a fait éprouver dans les bontés qui m'ont été généralement témoignées en cette occasion, toutes les consolations qui pouvoient remettre mon sang & mes humeurs dans leur équilibre. Je me trouve aujourd'hui dans une parfaite santé, avec une satisfaction de plus de savoir que j'ai des amis sur lesquels je ne comptois pas jusqu'à présent. De tous ceux cependant que m'a attiré ma bonne fortune , il n'y a , je vous avoue , que les anciens qui me flattent véritablement. Je vous mets de ce rang , quoique notre connoissance soit encore assez moderne : mais la sympathie d'humeurs , & la conformité des sentimens suppléent à ce qui manque au nombre d'années ; & ces conditions , une fois posées , le tems ne fait plus rien. Je vous regarde d'avance comme un ami de trente ans ; il y en a beaucoup plus que votre nom est en vénération chez moi ; & je puis vous répondre de mes sentimens pour tout le tems qui me reste à vivre & à penser.

Je ne suis nullement troublé de la chicane qui a arrêté l'impression de mon Epître ; j'en ai déjà ob-

tenu tout le fruit que j'en attendois ; ne l'ayant entrepris que pour vous marquer l'impression que votre admirable Ouvrage sur la Religion avoit fait sur moi , & l'estime profonde que j'ai pour votre personne : & si les illustres suffrages que mon Epître a eu le bonheur de m'attirer sont sinceres, comme j'aime à me le persuader, cela me suffit : *Nil supra deos lacesso* ; mais je serois inconsolable pour le public, si quelque malheur nous privoit de votre Poëme que je regarde comme le fruit le plus précieux que nous ayons de la réconciliation des Muses avec la Religion.

Je suis, &c.

Le 18 Mai 1738.

DES
D
Vos
cher de
souven
m'étoit
roit plu
fuis aff
rien à d
qui acc
mon co
Je ne
poësies
mirable
le Pain
fies , p
l'honne
lasse po
lasser v
J'aur

EXTRAITS
DES DERNIERES LETTRES
DE M. ROUSSEAU.

A M. R A C I N E.

Vos Lettres, Monsieur, semblent me rapprocher de Paris, ou du moins elles me rappellent le souvenir de ce que j'y ai vu de plus estimable; s'il m'étoit resté quelque plaie dans l'ame, rien ne seroit plus capable de la guérir: mais, Dieu merci, je suis assez tranquille de ce côté-là; & je n'aurois rien à desirer si toutes les sortes d'affoiblissemens qui accompagnent la vieillesse, n'affligeoient pas mon corps.

Je ne songe point à une nouvelle Edition de mes poésies, mais je songe toujours à celle de votre admirable Poème sur la Religion. Tandis qu'on voit le Parnasse deshonoré par tant de misérables poésies, pourquoi ne pas donner un Ouvrage qui fera l'honneur du siècle & de la Religion? Je ne me lasse point de vous en parler, au hasard de vous lasser vous-même.

J'aurois grand besoin de le relire, pour réveiller

en moi les sentimens de vertu & de Religion que mes souffrances corporelles éteignent insensiblement, malgré les efforts que je fais pour les supporter constamment. Si l'ame n'est point matérielle, au moins est-il vrai de dire que la matiere a un puissant empire sur l'ame.

Conservez sur moi la vôtre dans sa paix ordinaire ; c'est le plus grand des biens, & le seul qui puisse rendre l'homme heureux en cette vie.

Si jamais je songe sérieusement comme j'en ai envie, écrire mes Mémoires, ce sera lorsque j'aurai l'esprit plus libre, & que ma situation sera devenue plus tranquille. Les peines que m'ont causées mes ennemis, n'approchent point de celles dont mes amis m'ont affligé avec les fausses espérances dont ils m'ont amusé. Je dis tous les jours avec le fou d'Horace : *Pol ! me occidistis amici*. J'étois heureux quand je n'espérois ni n'attendois rien. Quand reviendra cet heureux tems ? après ma mort, à laquelle je n'ai rien de plus important qu'à me bien préparer.

Je suis, Monsieur, &c.

A Bruxelles, le 1 Septembre 1739.

AU

J E suis
vous p
dans un
moins
reuse.
insupp
cevoir
tirés. L
ressour
j'en ma
guere p
où l'on
essentie

C'est
amis ;
plus pa
corps.

J'ai
préserv
Paris d
mes la
Lettres.
ami si c
leur qu
le plus
dans le
profond

Tor

A U M Ê M E.

JE suis bien sensible, Monsieur, à l'intérêt que vous prenez à ma santé; elle est véritablement dans un état de décadence, qui ne m'annonce rien moins qu'une fin prochaine, & une fin douloureuse. Pour un jour passablement bon, j'en ai huit insupportables; Dieu me fasse la grace de les recevoir en expiation des offenses qui me les ont attirés. Le pis encore, c'est que je suis sans aucune ressource pour m'aider à sortir de la vie, comme j'en manque pour y rester. Bruxelles ne m'en offre guere plus que la Haye, par la profonde ignorance où l'on y vit de tout ce que la Religion a de plus essentiel & de plus consolant.

C'est une triste ressource que la pitié de nos amis; mais c'en est une, & je la mérite encore plus par les afflictions de l'ame, que par celles du corps.

J'ai trouvé ici M. Piron, qui est un excellent préservatif contre l'ennui; mais il retournera à Paris dans huit jours, & je vais retomber dans mes langueurs, si vous ne me soulagez par vos Lettres. Le plaisir que me fait le commerce d'un ami si consolant, ne peut me distraire de la douleur que me laisse la mort de M. le Comte du Luc, le plus solide & le plus vertueux ami que j'eusse dans le monde, & dont les bontés seront toujours profondément gravées dans mon cœur. Cette im-

pression ajoutée à mes infirmités , en redouble l'amertume à un point qui me laisse pour le présent & pour l'avenir , sans aucune sorte de consolation. Je suis , &c.

A la Haye, le 25 Août 1740.

JE ne
où m'a
du Luc
obligat
cées à r
solides
faire ?

Le ve
ajoute
moi , j
le mien

Cen

Quan
rendre

J'ai g
leau de
à souha
mes Ou
fuis poi
n'appar
fuis.

Voici
moi , c
pour B
point c

(*)

A U M Ê M E.

JE ne guérirai jamais , Monsieur , de la douleur où m'a plongé la perte irréparable de M. le Comte du Luc : car je ne puis vivre sans me souvenir des obligations que je lui ai , & des vertus qu'il a exercées à mon égard. Où trouver des Protecteurs aussi solides , aussi courageux , & aussi ingénieux à bien faire ?

Le vers que vous avez fait mettre à votre portrait , ajoute une louange due à votre modestie : pour moi , j'ai recommandé à M. Aved de mettre sous le mien ce vers de Martial.

Certior in nostro carmine vultus erit.

Quand il s'agit des mœurs , il est permis de se rendre justice à soi même.

J'ai grande impatience de voir le nouveau Boileau de M. Brofette. Vous me mandez qu'il seroit à souhaiter que j'eusse aussi un Commentateur ; mes Ouvrages s'expliqueront d'eux mêmes ; je ne suis point Auteur à commentaire : tant d'honneur n'appartient pas à un homme aussi frivole que je le suis.

Voici la dernière Lettre que vous recevrez de moi , datée de la Haye. Je m'embarque demain pour Bruxelles , où je porterai , s'il ne m'arrive point de malheur en chemin (*) , une santé plus

(*) Il tomba en paralysie en chemin.

208 *Lettre à M. Racine.*

déplorable de beaucoup que je ne l'avois à mon départ. Toute la Pharmacie Botanique ne m'a pas empêché de passer les cinq mois que j'ai vécu ici dans les douleurs & les lamentations : *Job s'en plaignit , il en parla.* Je ne suis ni plus patient , ni plus sérieux que Job ; & je vous prie d'oublier la foiblesse que j'ai de vous en parler si souvent ; mais vous n'oublierez pas , s'il vous plaît , que dans le corps le plus cacochyme qui soit sur la terre , loge le cœur le plus ferme , & le plus constant en amitié que vous connoissiez , & que personne n'a plus de vénération pour Madame Racine , & pour vous , Monsieur , &c.

A la Haye , le 25 Septembre 1740.

F I N.

DU

A VE

suiv

Épître

Ran

Épître

Éclair

est

Priere

La G

Lettre

Ode.

Ode à

Lettre

A M

A M

A M

T A B L E

DU SECOND VOLUME.

A VERTISSEMENT sur les deux Épîtres suivantes.	Pag. 3
Épître premiere. A M. le Chevalier de Ramsay.	13
Épître seconde. Au même.	28
Éclaircissement sur la Fille Sauvage dont il est parlé dans cette Épître.	44
Prière de Cléante.	54
La Grace , Poëme en quatre Chants.	57
Lettre à M. * * *.	175
Ode. Les larmes de la Pénitence.	179
Ode à M. Racine , sur la mort de son fils.	183
Lettres de M. Rousseau. A M. Brossette.	187
A M. Racine.	189
A M. Hardion.	191
A M. Racine.	193

Au même.	Pag. 196
Au même.	198
Au même, après son attaque d'Apoplexie,	201
Extraits des dernières Lettres de M. Rouf- seau. A M. Racine.	203
Au même.	205
Au même.	207

*Fin de la Table du second & dernier
Volume.*



96
98
e,
01
uf-
03
05
207

r



